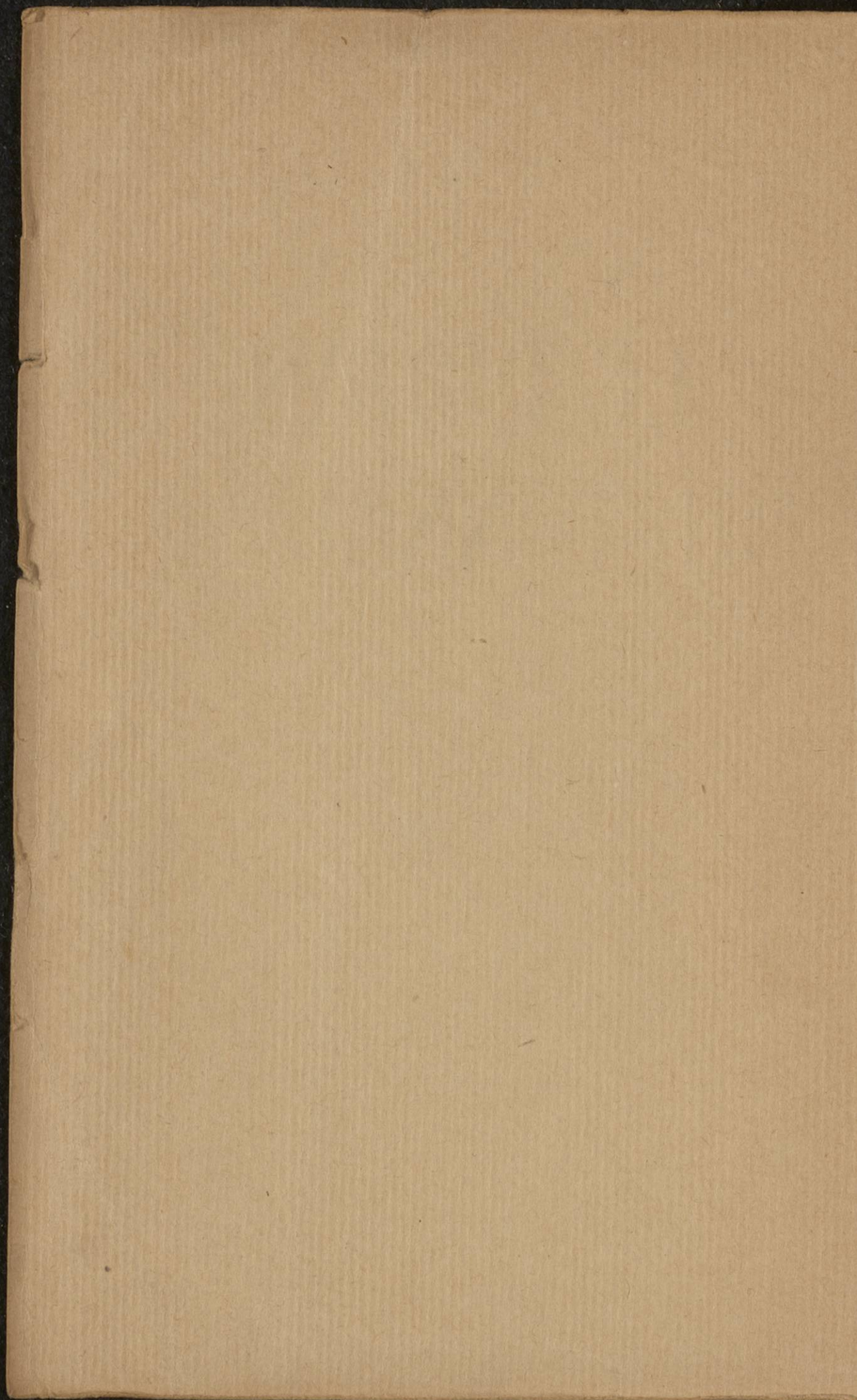


HUBERT STIERNET

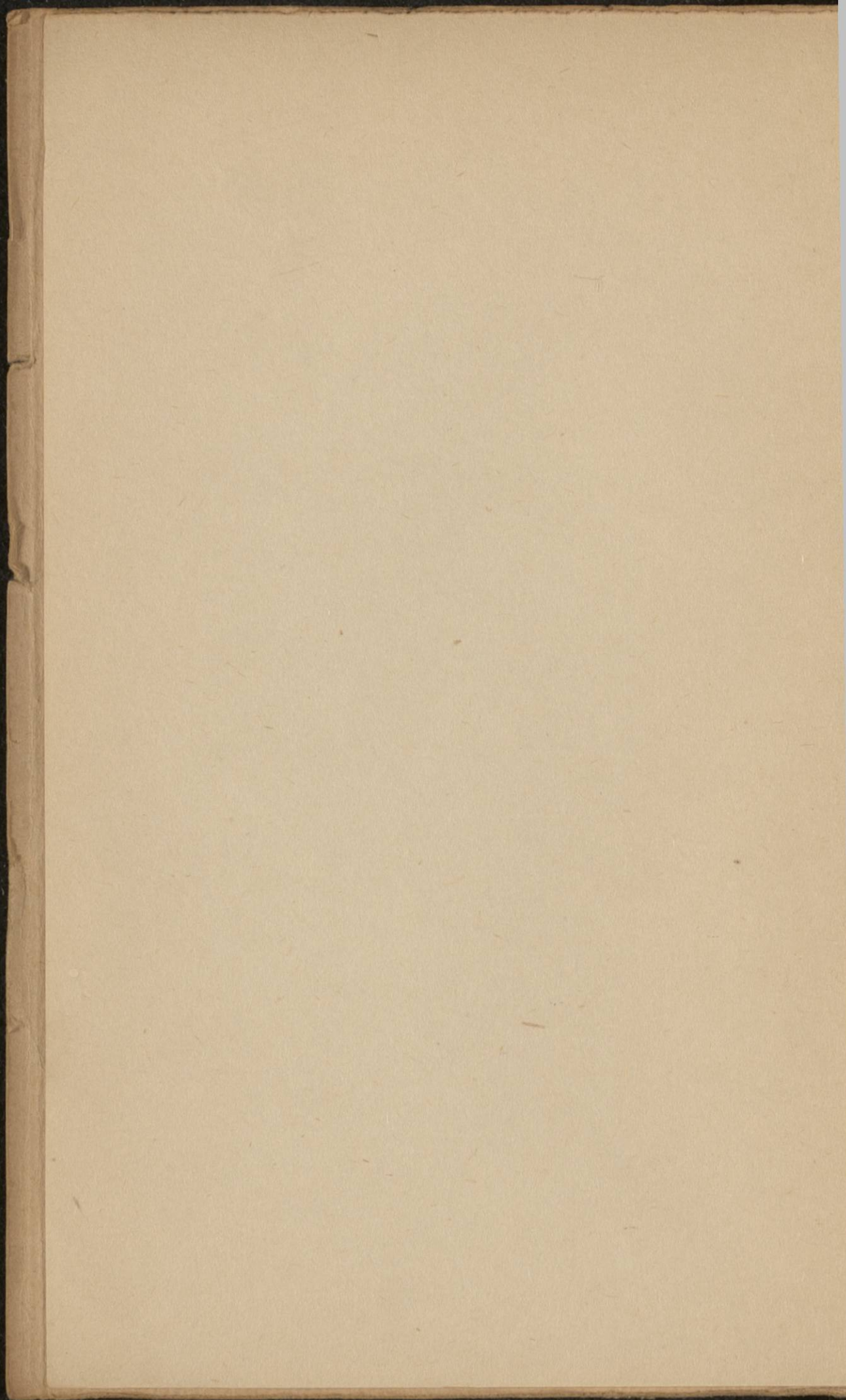
LE ROMAN
DU TONNELIER

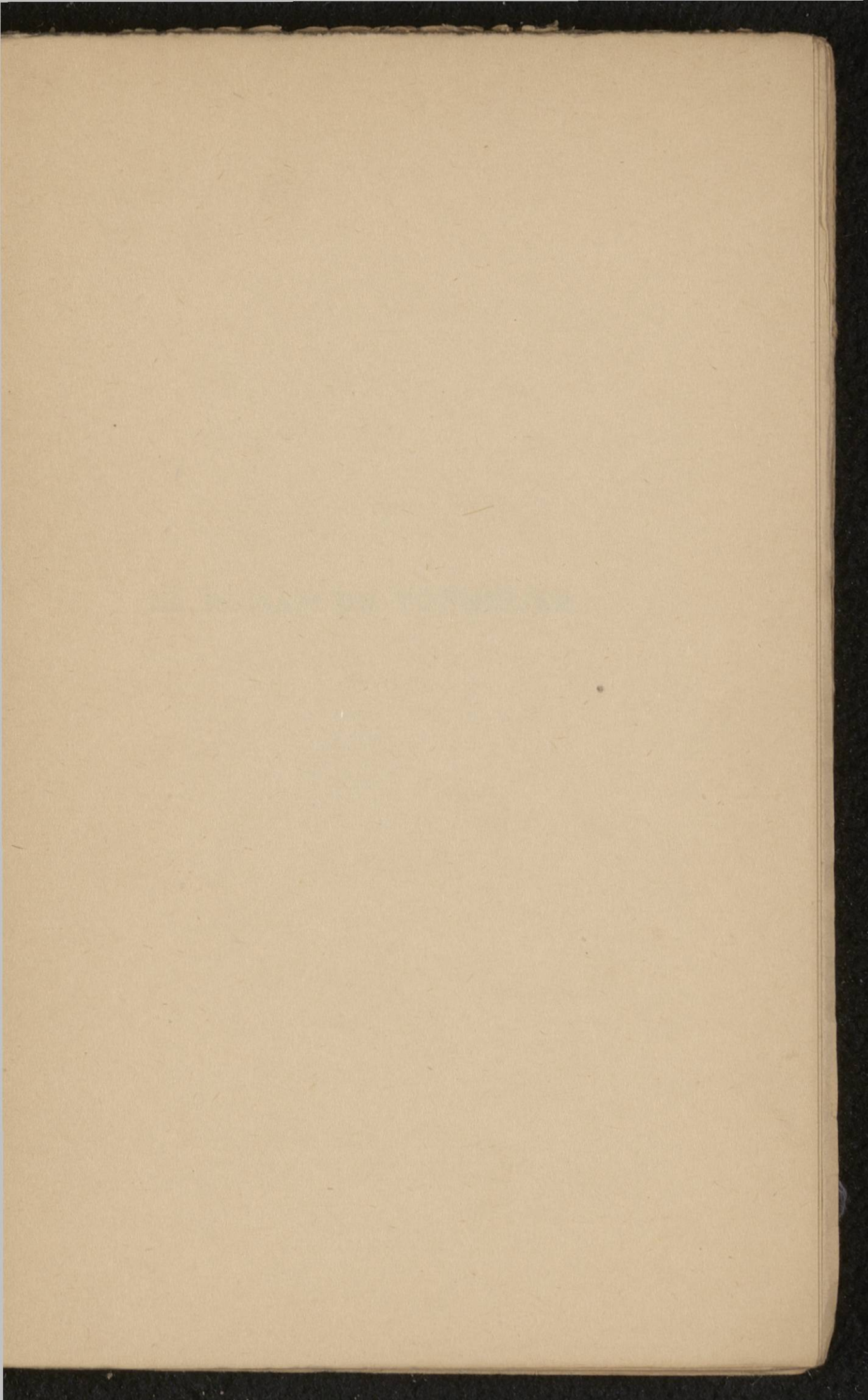


ÉDITIONS DE LA VIE INTELLECTUELLE. 1922



M. LA. 4684





LE ROMAN DU TONNELIER

Il a été tiré de cet ouvrage :

6 exemplaires sur papier d'Arches à la cuve,
numérotés de A à F.

20 exemplaires sur papier d'Arches à la cuve,
numérotés de I à XX,
hors commerce.

6 exemplaires sur Japon,
numérotés de 1 à 6.

20 exemplaires sur papier d'Arches à la cuve,
numérotés de 7 à 26.

20 exemplaires sur papier anglais Old Drury,
numérotés de 27 à 46.

1100 exemplaires sur papier anglais édition,
numérotés de 47 à 1146.

—
Exemplaire n°

78

HUBERT STIERNET

Le Roman du Tonnelier

Prix de *La Vie Intellectuelle* (1921)

COUVERTURE DE LUCIEN RION



BRUXELLES
ÉDITIONS DE LA VIE INTELLECTUELLE

—
1922

DU MÊME AUTEUR :

Pierre Lanriot, roman.

Histoires du Chat, du Coq et du Trombone, illustrées
par AMÉDÉE LYNEN.

Contes au Perron,

Histoires bantées, nouvelles.

Contes à la Nichée, illustrés par GEORGES LEBACQ.

Haute-Plaine, nouvelles.

Le Récit du Berger (roman populaire), illustré
par G. P. DE LAET.

ÉDITIONS DE LA VIE INTELLECTUELLE

32, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

- LUCIEN CHRISTOPHE : *Aux Lueurs
du Brasier* fr. 7.00
- ALBERT GIRAUD : *Le Miroir caché* . fr. 4.00
Tirage sur papier d'Arches **épuisé.**
- FRANZ MAHUTTE : *Le Général Lemay* fr. 2.00
- GEORGES RENCY : *La Dernière Vic-
toire* fr. 5.00
Tirage sur papier d'Arches fr. 30.00
- ERNEST VERLANT : *Poèmes cellulaires* fr. 4.00
Tirage sur papier d'Arches fr. 20.00
- LUC HOMMEL : *Le Petit Chaperon
rouge* fr. 2.00
- ROBERT VIVIER : *La Route incertaine.* fr. 5.00
Tirage sur papier d'Arches fr. 25.00
- PAUL PRIST : *Poussières d'or* fr. 5.00
Tirage sur papier d'Arches fr. 25.00
- ARMAND THIBAUT : *Méditations pas-
sionnées* fr. 5.00
Tirage sur papier d'Arches fr. 25.00
- ARTHUR CANTILLON : *Robinson* . . fr. 2.00
Tirage sur papier d'Arches **épuisé.**
- JULES LECLERCQ : *Le Drame de
l'Eden* fr. 2.00

ÉDITIONS DE LA VIE INTELLECTUELLE

32, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

- LUCIEN CHRISTOPHE : *Aux Lueurs
du Brasier* fr. 7.00
- ALBERT GIRAUD : *Le Miroir caché* . fr. 4.00
Tirage sur papier d'Arches épuisé.
- FRANZ MAHUTTE : *Le Général Leman* fr. 2.00
- GEORGES RENCY : *La Dernière Vic-
toire* fr. 5.00
Tirage sur papier d'Arches fr. 30.00
- ERNEST VERLANT : *Poèmes cellulaires* fr. 4.00
Tirage sur papier d'Arches fr. 20.00
- LUC HOMMEL : *Le Petit Chaperon
rouge* fr. 2.00
- ROBERT VIVIER : *La Route incertaine.* fr. 5.00
Tirage sur papier d'Arches fr. 25.00
- PAUL PRIST : *Poussières d'or* . . . fr. 5.00
Tirage sur papier d'Arches fr. 25.00
- ARMAND THIBAUT : *Méditations pas-
sionnées* fr. 5.00
Tirage sur papier d'Arches fr. 25.00
- ARTHUR CANTILLON : *Robinson* . . fr. 2.00
Tirage sur papier d'Arches épuisé.
- JULES LECLERCQ : *Le Drame de
l'Eden* fr. 2.00

*Bonnes routes, mauvaises routes,
Ta main n'a point quitté mon bras.
Je te donne mon « Tonnelier »,
Une histoire d'amour,
Triste...
Comme toutes les histoires d'amour.*

H. S.

I

La petite ville où vivait le tonnelier Hubert Pâquay est blottie dans un creux du plateau, au bord du Geer. Elle possédait au moyen âge un château-fort, des armoiries, un perron, un beffroi, un hôpital, et revendiquait, non sans raison, le titre de capitale de la Hesbaye. Ses châtelains menèrent la célèbre querelle des Awans et des Waroux; Thibaut de Bar y fit battre monnaie en 1310; de puissants ducs et princes d'empire s'y rencontrèrent maintes fois pour régler leurs différends, et son délégué siégea à cet extraordinaire Tribunal des Vingt-Deux qui mettait en tutelle l'évêque lui-même.

Rôle marquant, prometteur de destinées qui ne se réalisèrent point.

Au milieu du XVIII^e siècle, la localité

comprenait « quatre-vingt-dix ménages avec six petits boutiquiers de merceries et neuf ou dix revendeurs de bière. »

Aujourd'hui, quoi que puisse faire croire l'importance des constructions élevées par l'élément étranger aux abords de la station de chemin de fer — hors des remparts — l'antique « bonne ville » a presque entièrement disparu. La race primitive abrite ses vagues débris sous les toits affaissés des dernières fermes à l'ancienne mode et des maisons branlantes de la rue du Pont.

Ce chemin, qui part du Geer et monte jusqu'à l'hôtel de ville par deux crochets assez rapprochés, fut à l'origine le sentier en zigzag, tracé au flanc de la colline par les pas alentis des contemporains de saint Materne qui regagnaient leurs huttes après avoir puisé de l'eau à la rivière.

Le cœur de la mémorable cité achève ainsi de battre au lieu même où se manifestèrent ses premières pulsations.

Au tournant inférieur de la rue, la maison habitée par le tonnelier et sa mère, Philippine, se pousse entre la voie et la ruelle de la Visigate.

L'étroit pan coupé de la façade principale paraît isolé dans l'axe de la descente. Un tambour d'entrée, béant au-dessus de six marches de pierre bleue, en occupe toute la largeur. De cet observatoire, il semble qu'une enjambée vous transporterait dans la cour même de la brasserie Dorchain au sommet du raidillon : le regard passe sous le cintre de la porte charretière et pénètre, sans obstacle, jusqu'aux tonneaux rangés dans l'ombre du magasin à bière, tout au fond.

Le spectacle changeant de cette cour s'apercevait aussi bien de la salle située à gauche de l'entrée de la maison du tonnelier, où Philippine Pâquay, impotente, passait une notable partie de sa journée. L'infirme se mêlait en imagination au petit monde ami — maître, domestiques, attelages, chien, poules, canards — qui s'agitait là-bas sous ses yeux ; elle s'y intéressait autant que si elle l'eût dirigé en personne et en oubliait un peu son infirmité.

Dès avril, vers six heures, Gilles Dorchain, attendant le souper, venait s'asseoir, à l'abri du porche, sur le banc adossé au mur de la cuisine.

La vieille femme guettait son arrivée, l'accueillait d'un sourire ; il ne pouvait l'apercevoir, mais elle était sûre qu'il se disait en lui-même : « Philippine est là, dans son fauteuil, derrière la vitre ; elle me regarde... »

Plus d'une fois, leurs pensées se rejoignirent dans le gris du crépuscule et tournoyèrent de compagnie, semblables à deux oiseaux sortis du même colombier.

Philippine revoyait alors le vieux Dorchain, le père de Gilles, aux prises avec la vie.

La terre ne nourrissait plus les laboureurs encroûtés de son espèce. Il avait transformé une partie de sa ferme en une rudimentaire brasserie ; cette combinaison ne le sortait point d'embarras : le brouet jaunâtre qu'il fabriquait avec peine lui restait pour compte.

— Quand mon fils reviendra, pensa-t-il, tout ira mieux.

Le jeune homme revint après s'être initié deux années durant aux petits secrets du métier dans une importante brasserie de Liège. Il retrouva son père alourdi, résigné, traînant son indigence en gros sabots,

incapable de poursuivre la réalisation d'aucun projet.

A cette époque, Philippine venait d'épouser Théodore Pâquay, le tonnelier. Le couple, plus riche d'amour que d'écus, habitait une bicoque dans la ruelle humide de la Basse-Wérique. L'étable contiguë servait d'atelier.

Gilles Dorchain s'y arrêtait souvent un quart d'heure, auprès de son ami d'enfance. Il se plaignait de son lot.

Depuis sa rentrée, il avait maintes fois répété à son père :

— Si tu voulais, avec quelques billets de mille, nous fabriquerions une bonne bière, claire et savoureuse, comme on n'en fait pas dans le pays, et nous gagnerions de l'argent.

Mais le vieux avait peur. Chaque fois, il tirait, sur son œil droit gonflé d'eau et strié de rouge, la visière de sa casquette ; l'idée collait à son cerveau durci, autant que son pied au sol toujours foulé ; il s'éloignait en hochant la tête :

— Oui, mais..., oui, mais... Les jeunes, eux, les jeunes...

Un après-dîner, Gilles s'oublia longtemps dans la cour, le coude au seuil de la fenêtre,

le regard fixé sur la mare de purin où trempait le fumier.

Les jours de sa jeunesse s'usaient à patauger dans ce borbier... Combien de temps se prolongerait cette existence sans plaisir et sans but? A quoi lui servaient sa force et ce qu'il avait appris?

Il se releva dans un mouvement de révolte et gagna la cuisine.

Son père y sommeillait.

— Ecoute, Père, dit-il, si tu ne veux pas changer la baraque, je m'en vais.

Surpris d'abord par le ton décidé de son fils, le vieillard, après un moment, recommença :

— Oui, mais...

Il se buta à une volonté réfléchie et inflexible :

— J'en ai assez de tourner la roue qui ne rend plus farine, j'étouffe entre ces pierres qui croulent et ces bois qui pourrissent. Je m'en vais, je m'en vais! Tu t'arrangeras.

Alors, en homme qui ferme les yeux et lâche l'aviron à l'approche du gouffre, Dorchain hypothéqua tout ce qu'on voulut, pour

transformer les bâtiments, acquérir des cuves et des tourailles.

Six mois après, la *Grisette* de Gilles Dorchain illuminait de son ambre clair les tables de tous les cabarets de la Hesbaye. A y penser, pendant le prône, les villageois sentaient la salive leur inonder la langue. La lampée fraîche et parfumée chassait de leur corps du dimanche les ennuis et les fatigues de la semaine et l'amertume ailée du houblon, titillant les narines, leur fit oublier le chapelet ordinaire des « petites gouttes » dominicales. Les pléthoriques et taciturnes fermiers eux-mêmes, après les grosses beuveries qui clôturaient les foires et les concours agricoles, aimèrent à rafraîchir abondamment de cette bière perlée leurs poitrines brûlées de bourgogne.

C'était la richesse.

Le vieux Dorchain mourut toujours épouvanté des changements, avant d'en avoir pu apprécier les résultats.

La fortune de Gilles fit celle de Théodore. Jusqu'alors, le tonnelier avait usé misérablement son temps, dans son étable de la

Basse-Wérique, à remplacer, de-ci de-là, une douve ou un cercle à un cuveau bleui de lessive.

Ah! la besogne ne chôma plus! Si quelques lourds et noirs barils avaient suffi à l'infect breuvage d'autrefois, la pétillante grisette, réclamée à flots par les larges gosiers de la Haute Plaine, exigeait des logis clairs comme elle et bien entretenus.

On embaucha deux, trois, cinq ouvriers! Trop, pour l'espace disponible. L'été, passe encore, on travaille devant la porte, au dehors; mais l'hiver, les hommes se gênaient l'un l'autre.

La maison du coin fut mise en vente.

— Achète-la, dit Gilles à Théodore; je te prêterai l'argent.

Les deux hommes allèrent la visiter en compagnie de Philippine.

Le long de la ruelle de la Visigate, une large cuisine éclairée par trois fenêtres. A front de la rue du Pont, un cabinet, au même niveau que la première pièce; puis, en contrebas, un spacieux atelier avec une haute porte entre deux fenêtres. La cuisine donnait accès séparément dans les deux autres salles,

en même temps que dans une cour étroite et déclive qui longeait l'atelier et aboutissait, au fond, à une étable à porc.

La triste maisonnette de la Basse-Wérique ne pouvait se comparer à cette habitation de bons bourgeois. Le marché fut conclu.

Dès lors, la maison du tonnelier devint presque une dépendance de la brasserie : dans la partie de la Rue du Pont qui les séparait, les tonneaux roulèrent incessamment de l'une à l'autre.

Ces souvenirs attendrissaient Philippine. Elle s'oubliait à revivre les premières années de leur rapide prospérité. Les figures du passé se relevaient en contours vagues autour d'elle ; mais toutes s'effaçaient bientôt devant la seule qui demeurât intacte et émouvante.

Théodore... Il ne lui avait pas été donné à lui, de voir mûrir la moisson qui s'annonçait riche et certaine. Que de clartés pourtant illuminaient son chemin, — le contentement de se trouver dans « sa » maison, la fièvre du travail abondant et fructueux ; Philippine trotinant, alerte et souriante, autour de lui ; son fils façonnant déjà le

bois avec la force et l'adresse d'un vieil ouvrier — quand survint l'affreux accident!

Philippine revoit toujours déboucher, près de la brasserie, le char énorme et sombre, attelé de quatre épais brabançons : les freins grincent, les timoniers tirent obliquement sur les traits, s'arcbutent ; le charretier se pend aux brides, torture les bouches par la torsion des mors, criaille : « Ju ! Ju ! » Peines perdues ! Le lourd véhicule, surchargé de charbon, dévale sauvagement, secoue la rue dans un grondement sourd mêlé aux clameurs d'épouvante et au bruit des chaînes sonnaillant sur les pavés. Rien ne parvient à maîtriser la bête de bois et de fer. Le tournant est là, menaçant... Elle fonce droit devant elle ! Les attaches se brisent, les deux chevaux d'avant se collent debout, ventre et naseaux contre le mur de l'atelier ; le long dard du timon troue comme du brouillard l'épaisseur des briques, tue net Théodore devant son banc, l'erminette au poing.

Le terrible souvenir !

Maintenant encore, chaque fois qu'un char descend, Philippine frémit : au dedans

de ses paupières closes, se joue de nouveau le grand drame de sa vie. Son corps se refroidit, ses mains s'agitent et effleurent, d'un geste exténué, son visage couvert de sueur froide.

Que serait-elle devenue, après son malheur, si Gilles Dorchain ne l'avait réconfortée ?

— Philippine, le sort est cruel ; il faut du courage. Mais, Hubert est un homme, il connaît son métier ; je l'aiderai, sois sans crainte.

Quelques années après, contre-coup de l'ébranlement causé par la mort tragique de Théodore, la paralysie a immobilisé Philippine. Dans cette nouvelle épreuve, à côté de l'amour de son fils, elle a retrouvé la généreuse sollicitude de l'ami fidèle. Grâce à ces deux consolateurs, elle a échappé à des abîmes de tristesse, elle a pu s'habituer à croire que, ayant durement payé son écot, elle verrait s'écouler, sans autre grande peine, le temps qui lui restait à vivre.

Depuis dix-huit ans, en effet, rien n'a plus troublé, en dehors des souvenirs, la douce monotonie de ses jours.

Le matin, elle prend son premier repas en bavardant avec la vieille Gènevire. Puis, si c'est le printemps, elle ouvre le petit guichet qui troue, à sa portée, le mur de l'atelier et appelle :

— Hubert !

— Déjà fini? demande une voix joyeuse. Je viens.

Le tonnelier, abandonnant l'ouvrage, a gravi prestement l'escalier de bois, traversé la cuisine ; déjà, il est dans le cabinet. C'est un homme solide, aux cheveux châains, à l'œil bleu et souriant, la chair rosée et sans ride. Il prend, pour parler à sa mère, le ton enveloppant sur lequel on s'adresse aux petits :

— A-t-on déjeuné de bon appétit? Tes œufs étaient bien frais? Viens.

Elle se suspend à son cou, se soulève avec effort. Il l'assied sur son bras, comme une enfant, descend à l'atelier.

A droite des marches, dans le coin, un bout de plancher recouvre l'aire et porte une table, une chaise, un fauteuil. Hubert dépose sa mère avec précaution dans le large siège, entoure les jambes inertes d'une couverture de laine.

Alors seulement, les ouvriers, avertis du moment opportun par les bruits familiers, tournent vers l'infirmes un gai regard et disent en même temps :

— Bonjour, notre dame

Elle répond par un amical signe de tête. Déjà, Hubert apporte devant elle une corbeille à ouvrage.

Il est neuf heures. Au sommet de la grange d'en face, le frais soleil tout à coup pousse la tête, puis, comme un gamin décidé le long d'un talus d'argile, glisse rapidement sur la pente du toit et pénètre dans la pièce. En une seconde, il dore les murs poussiéreux, obscurcit les coins. Il allume l'acier des outils étranglés par les rateliers, les innombrables et minuscules brillants incrustés dans les bruns chauds des vieux bois ; il se joue dans la moustache blonde d'Hubert.

Et, par la haute porte et les deux fenêtres béantes, l'atelier déverse dans la rue le parfum fort, la musique, la joie du travail : l'odeur pénétrante des merrains de hêtre, mêlée au souvenir houblonné de la Grisette ; le grincement des cercles sous le davier,

les coups retentissants du maillet sur le ventre des tonneaux ; le couplet d'un apprenti.

Philippine remplit ses instants de l'activité dont elle a le spectacle ; ses muscles ne s'animent plus que de petits mouvements réflexes, prolongement de ceux qu'elle voit faire, mais, c'est moins l'immobilité.

Elle tricote quelques tours d'aiguilles ; ses mains blanches et dodues retombent bientôt dans son giron.

Elle entend remuer les seaux dans la cour, hèle la servante :

— Gènevire, n'oubliez pas la soupe.

Puis, elle regarde son fils au travail : entre les mains d'Hubert, les douves, debout en couronne, serrant un fond dans leur jable, s'écartent par le haut, remuent, pétales vivants d'une grande fleur brune.

Lorsque midi approche, Gènevire se montre au faite de l'escalier, la main sur son mauvais genou :

— Et pour le dîner, notre dame...?

— Vous le servirez ici, Gènevire, il fait si bon.

Après le manger, Hubert reste assis en

face de sa mère. Ils causent... de la brasserie, de Gilles Dorchain.

Duc, le vieux chien, dort sur les pieds de Philippine.

Les ouvriers, adossés au mur extérieur, bavardent, fument, adressent un galant propos à la jeune fille qui passe, en attendant le coup de cloche de l'église.

Vers deux heures, un grand épagneul blanc et roux bouscule la porte, griffe le seuil, tambourine de la queue, se précipite sur Duc qui se relève et marque paresseusement sa joie par un lent tortillement de l'arrière-train.

Voilà Fritz ! Le maître arrive ?

Madame Pâquay lisse ses bandeaux, rajuste son bonnet, tapote la couverture qui l'enveloppe, range les objets sur la table.

Bientôt la haute taille de Gilles Dorchain se dresse dans l'encadrement de la porte ; ah ! il est encore solide le brasseur ! Aucune graisse ne l'alourdit. Ses épaules un peu rondes portent bien droite sa tête énergique. Au dessus de l'oreille, le poil bouclé et fourni, d'un blond clair sans mélange, semble de fines coques taillées dans du bois.

Avec sa peau colorée de sanguin sec, sa loupe velue au haut de la joue gauche, ses petits yeux bleus et fouilleurs, son nez un rien relevé, ses lèvres sans moustache, retroussées et humides, c'est bien malgré ses « six croix » le célibataire qui, aux dires des gens, ne doit pas à la seule fabrication de la triomphante grisette, sa réputation dans les villages de la Hesbaye !

Quoiqu'il ne s'occupe plus de culture, il a conservé l'habitude de la tournée champêtre ; elle n'est point trop fatigante, on le sait ; il s'arrête régulièrement au cabaret du cantonnier où il aime à se faire servir une chope par Mademoiselle Hermance.

Dorchain entre, s'assied à côté de Philippine, parle du temps, de la besogne.

Au bout de quelques instants, il se lève, pose amicalement la main sur l'épaule de l'amie en signe d'au revoir, continue sa promenade.

Philippine se soulève comme elle peut sur le bras de son fauteuil, pour suivre plus longtemps de son regard chaud de reconnaissance celui dont l'amitié n'a point faibli depuis bientôt quarante ans. C'est lui qui a

ouvert au jeune couple la porte des espoirs, partagé et agrandi leurs premières joies, soutenu l'âme trop rudement secouée de la veuve, guidé le fils orphelin, maintenu le bien-être dans la maison, atténué petit à petit l'amertume des épreuves et rendu possible cette calme vieillesse qui est presque une renaissance du bonheur...

Quel cataclysme pourrait séparer la maison du tonnelier, de la brasserie Dorchain ? Quelle puissance disjoindrait des destinées ainsi soudées depuis tant d'années ?

Il serait plus facile de couper en deux un cœur vivant ! La mort seule...

Oui, la mort seule, s'était souvent répété Philippine, parce qu'elle oubliait le nom de l'Autre, fort comme la mort, et qui rôde comme elle autour des hommes.

II

Après la grand'messe, les hommes, ayant bu leur chope dans les petits cabarets frais savonnés qui ne servent qu'une fois la semaine et qu'embaument le thym et le laurier du pot au feu familial, sont rentrés pour le midi.

Puis, les casseroles vidées, la pipe fumée en manches de chemise — de belle chemise blanche — à l'ombre du pignon, les uns sont retournés aux vêpres, pendant que les autres allaient voir les blés.

Maintenant, la plupart ont rependu dans l'armoire les hardes dominicales. Les âmes, distendues par quelques heures d'offices religieux ou de flâneries rêveuses à travers la campagne, se repenchant déjà vers le grave sillon du travail.

La journée blanche, le clair dimanche de juillet, se referme comme une belle-de-jour.

Dans quelques rares estaminets, quatre ou six habitués jouent un cent de piquet ou « cinq lignes avec la revanche. »

À la Fontaine, près de l'hôtel de ville, c'est Hubert Pâquay, le berger, Jonet le cordonnier et M. Jamin, l'ancien clerc de maître Godenne.

La partie finissait. Le berger abattit, avec un bruyant coup de poing sur la table, la carte qui décidait de la victoire !

— Amen !

Il toucha la visière de sa petite casquette plate et, le menton haut, détourna lentement, d'un air vainqueur, sa figure glabre et allongée de brebis ; puis, il se mit à taper en mesure son sarrot entre ses genoux, à balancer le tronc, à soulever tour à tour ses souliers à clous, comme s'il tirait à grand renfort du fond de lui-même un rire de grosse crécelle pascalle qui éclata enfin et remplit le cabaret.

— Les voilà restés sur la longue échelle,

dit de sa petite voix M. Jamin montrant la rangée de lignes à la craie des adversaires, qui n'avait pas été entamée.

A sa droite, le tas formé par la tête d'hydropique et les épaules du cordonnier humilié ne bougea pas ; mais ce joueur malchanceux jeta à Hubert Pâquay, son partenaire, un regard méprisant qui l'accusait clairement de la défaite.

Sa torchette de cigare trempée de salive voyagea avec rapidité d'un coin de sa bouche à l'autre. Les paupières basses, il ramassa les cartes de ses courts doigts aux ongles poissés, et les jeta devant M. Jamin :

— Allons, encore une... pour voir.

— Non, non, Jonet, pas maintenant.

— La dernière ?

Hubert consulta l'horloge :

— Non, pas maintenant, appuya-t-il ; dimanche prochain, Jonet. Pour moi, il est temps que j'aie mettre coucher maman.

Jonet n'insista plus.

Quand Hubert eut refermé la porte, il reprit, moqueur :

— Pâquay a la tête autre part ; il prend les cœurs pour les piques, he he he !

— La vieille Philippine a de la chance, dit le berger, sans relever l'insinuation. Voilà qu'il approche des quarante, il est encore, pour sa mère, comme s'il n'avait pas « fait ses pâques ».

— Ah ! mon Dieu ! Celui-là, celui-là... la femme qui l'aura...

C'était Tonette qui miaulait ainsi, derrière son comptoir, le regard au ciel et les mains jointes :

— ...la femme qui l'aura !

— La femme qui l'aura, si elle le veut, on sait bien qui c'est, hein ? marmonna le cordonnier.

Il renversa sur sa chaise son petit corps tassé, hissa avec effort sa cuisse gauche sur sa cuisse droite et tourna les yeux vers le plafond : son cigare entre les dents, les lèvres ouvertes, il attendait...

Personne n'ajouta un mot.

Il retira alors son cigare, décroisa les jambes, avança la tête et enfonça le trait de ses prunelles malicieuses dans celles de Tonette :

— Mais faudra voir, Tonette..., faudra voir, si le vieux coq... he he he !

— Tout ce qui arrive tout de même...

murmura Tonette, tout à coup songeuse. Qui aurait jamais pu croire que le maître Dorchain et Hubert Pâquay...?

— Singulière commission, prononça gravement le berger, tandis que M. Jamin, appuyé sur les deux poignets, le long buste raide penché au-dessus de la table, marqua la part qu'il prenait aux réflexions en pinçant fortement ses lèvres rasées et en laissant retomber trois fois, à intervalle, sur le bois, comme le maillet d'un commissaire-priseur, le bout de ses doigts osseux.

Les événements auxquels avaient fait allusion l'hôtesse de la Fontaine et ses clients, n'avaient pas moins étonné le reste du village.

Odile, la vieille servante de Dorchain, était morte en janvier.

Celle qui la remplaça venait du pays flamand. Lorsque les voisins l'aperçurent, ils ne purent s'empêcher de faire des comparaisons. C'était une jeune femme d'une trentaine d'années, aux cheveux foncés, la taille élancée, coquettement mise, la démarche légère.

Spontanément, le personnel l'appela avec respect : « Mademoiselle Françoise ». Julie

Colon qui avait été engagée pour soulager Odile et s'attendait à être remerciée, fut bien aise de pouvoir continuer à travailler à la brasserie. La nouvelle venue prit le rôle de la dame.

La maison ne tarda pas à se ressentir de sa présence : les fenêtres aux bois repeints, ornées de rideaux frais et de pots de fleurs, lui prêtèrent un air plus gai, tandis qu'un arrangement de bon goût releva l'intérieur.

La vieille réputation galante du maître aidant, il ne fallut pas longtemps à la malignité des gens pour remarquer que Gilles sortait moins, manifestait la bonne humeur et la générosité d'un homme qui tourne autour du bonheur, et en conclure que l'influence rajeunissante de Françoise s'étendait jusqu'au patron.

Mais le charme avait opéré plus puissamment encore d'un autre côté.

Jusqu'alors, les femmes n'avaient guère distrait Hubert Pâquay de son travail, ni de son affection filiale. Philippine lui disait même parfois :

— Il faudrait songer à vous marier, Hubert; je ne vivrai pas toujours...

Il plaisantait :

— Je suis trop jeune pour faire un bon mari.

Philippine souriait et hochait la tête.

Françoise vint troubler la sereine tranquillité de la vie du tonnelier.

Il éprouva, dès sa première rencontre avec elle, une pénétration de joie en lui-même, un allègement de son être. Il rechercha la jeune femme, s'arrêta à lui parler.

Le regard dont elle l'enveloppait le troublait et le charmait à la fois : une lumière diffuse en adoucissait la fixité ; la tache sombre de la prunelle qui remplissait toute l'orbite, s'allumait à l'improviste dans la conversation, passait au brun clair, s'irradiait de flammes aiguës ; puis, les ardeurs s'éteignaient aussitôt et vous laissaient sous l'impression d'un assaut fou de jeunes animaux sauvages, lâchés, un instant, par surprise, et impérieusement ramenés : déjà, le regard avait retrouvé sa prenante lueur énigmatique.

De retour à l'atelier, Pâquay vit à chaque instant l'image de Françoise se placer entre ses yeux et son billot ; mais le regard lui

échappait, malgré ses efforts pour s'en souvenir avec précision ; quand il croyait le ressaisir, voilé et attirant, un éclair d'acier froid sortait soudain de ce velours ; puis le sourire reparaissait, toujours impossible à définir et toujours plus ensorcelant.

Le moindre prétexte reconduisit Hubert à la brasserie ; l'entrée, la cour, les murs s'éclairèrent d'une lumière nouvelle. Il éprouva du plaisir rien qu'à les regarder : ils abritaient Françoise.

Dans son cœur neuf, la passion grandit rapidement. Sa raison, d'ailleurs, n'y trouva rien à redire : l'âge de la jeune femme, la dignité de sa tenue, la façon dont elle dirigeait la maison Dorchain lui auraient paru des gages suffisants de bonheur futur pour lui et pour Philippine, si sa passion n'eût été assez vive pour lui dicter seule sa décision. Lorsqu'il avoua son amour, elle en parut touchée, mais estima qu'il convenait de ne pas le publier.

La froideur que Gilles Dorchain témoigna aussitôt à Pâquay démontra combien la précaution avait été vaine.

Le brasseur passa devant la maison du

tonnelier, sans détourner la tête. Un jour, que les amoureux se parlaient dans la cour, sa voix irritée appela, du fond de la cuisine :

— Françoise !

Une autre fois, les voyant se quitter à sa venue, il dit vertement à Hubert :

— Vous feriez mieux de vous occuper de votre besogne, que de débaucher les servantes.

Cette fois, Pâquay n'aurait pas été plus interdit si l'autre lui avait sauté à la gorge... Quand son sang se remit à circuler, il charriait de la colère. Les commérages qui couraient sur le compte de Dorchain et qu'il avait méprisés, devinrent tout à coup d'aveuglantes vérités et le dressèrent en face du brasseur, animé de l'instinct qui a précipité le premier, l'homme sur l'homme. Son cœur se gonfla : déjà le nouveau maître y trônait tyranniquement sur les cadavres des sentiments filiaux qui y avaient toujours régné sans partage.

Le vieil ami, le bienfaiteur : l'ennemi, le rival !

Une grande tristesse succéda à cet accès d'irritation : Hubert aimait sincèrement

Gilles Dorchain ; il le respectait à l'égal d'un père à l'idée de qui ne s'associe l'idée d'aucune imperfection. Les intentions malhonnêtes du brasseur, dont il ne doutait plus, blessèrent sa pudeur filiale autant qu'elles excitèrent sa jalousie.

La pensée que Françoise habitait sous le même toit que Dorchain lui devint insupportable. Il la pressa de quitter son service pour l'épouser sans que la prévision des conséquences de sa rupture avec la brasserie sur ses propres ressources entamât sa résolution.

Françoise partirait le lendemain, et Pâquay sentait son âme palpiter en même temps de joie et de souffrance.

Maintenant, qu'il venait de quitter ses amis de la Fontaine et s'acheminait vers sa demeure, il songeait à sa mère : certaine timidité l'avait empêché de l'entretenir ouvertement de ses amours, mais il s'était bien aperçu qu'elle ne les ignorait pas et il avait cru lire depuis peu sur ses traits moins de sérénité et de contentement.

Au tournant de la rue, il fut étonné : la fenêtre du cabinet n'était pas éclairée.

— Maman s'est endormie, pensa-t-il. Gènevire aura craint de l'éveiller.

Il s'assura de nouveau de l'heure; il n'était point en retard. Il accéléra sa marche, gravit les seuils par deux. La petite salle noire et silencieuse lui causa un malaise :

— C'est toi, mon fils? demanda Philippine.

— Oui, mère. Pourquoi restes-tu dans l'obscurité?

— Je n'ai pas besoin de voir, va! Je suis encore mieux ainsi.

La voix se traînait.

— Qu'as-tu?

Elle renifla deux ou trois petits coups successifs.

— Qu'as-tu?

Les mains impatientes d'Hubert ne parvenaient pas à allumer la lampe.

La figure de Philippine apparut enfin, pâle et défaite.

— Souffres-tu?

— Non, mon fils... non; je pensais seulement... j'étais triste... je ne sais pourquoi... Il y a bien longtemps qu'on n'a plus vu M. Dorchain...

Hubert se raidit devant le moment grave et douloureux qui se levait.

— C'est sans doute à cause de M^{lle} Françoise, continua Philippine, à mots entrecoupés qu'elle poussait péniblement hors de son gosier. Il n'y avait pourtant rien de mal, n'est-ce pas, Hubert? M. Dorchain n'est pas content... Il n'y a pourtant rien de mal; Françoise n'est ni sa femme, ni sa fille.

— Gilles Dorchain est un malhonnête homme, dit Pâquay oppressé et frémissant.

— Tais-toi, mon fils, tais-toi! Un malhonnête homme! M. Dorchain est notre bienfaiteur... Nous n'avons pas le droit...

La tristesse qui noyait les yeux de la chère vieille contint le flot de cinglantes paroles qui se pressaient sur les lèvres du tonnelier.

— Calme-toi, calme-toi, dit-il.

Mais, ses traits aussi étaient altérés, sa voix s'étranglait, son bras tremblait autour du cou de Philippine.

— Calme-toi. Viens te reposer, viens.

Il la souleva : elle lui parut beaucoup

plus lourde. L'escalier geignit. Philippine murmura :

— Mon Dieu !... Vierge Marie !...

Hubert déshabilla sa mère, la coucha, borda son lit, l'embrassa.

Il avait hâte d'être seul :

— Bonsoir, Maman ; dors bien.

Mais elle poursuivit :

— Vois-tu, m'fi..., tu n'y as pas pensé. Il est peut-être encore temps... M. Dorchain fait ce qu'il veut, lui..., nous n'avons pas le droit de le juger. Si ton père vivait encore, il te le dirait...

Sans entendre de paroles, elle comprit bien ce qu'Hubert répondait au fond de son cœur et se résigna :

— Mon pauvre enfant !... Que Sa sainte volonté soit faite !

III

Ils avaient résolu de se marier en novembre.

En attendant, Françoise alla habiter chez une sœur à Louvain.

Le jour même de son départ, un ouvrier brasseur arrêta son haquet devant la porte de l'atelier. Il dit, les yeux à terre et gêné :

— Hubert, le maître m'a envoyé pour reprendre les tonneaux.

— C'est bon, répondit le tonnelier.

Les ouvriers, sans demander d'explications, aidèrent en silence à charger la charrette. L'un d'eux hasarda pourtant une parole banale qui sonna faux. Leur cœur était serré.

Couche, le charcutier, vint regarder, de son seuil, feignant d'ignorer le sens de ce qui se passait.

— Il y en a, il y en a ! cria-t-il d'un ton de bonhomie.

Personne ne daigna l'entendre.

Hubert, les traits pâles, remonta dans le cabinet. Il vit sa mère tassée, fondue dans son fauteuil. En peu de jours, les chairs avaient jauni et coulé en replis au bas des joues. Les orbites élargies et creusées rappelaient les fondrières humides, pleines de feuilles brunes. Des mèches grises sortaient en désordre de son bonnet.

Elle ouvrit les yeux à sa venue, mais ses paupières se refermèrent aussitôt.

— Ne crains rien, dit-il, j'ai de bons bras ; il ne te manquera rien.

Il se trompait : l'égoïsme n'avait aucune part dans les sentiments de Philippine.

Muette, elle souleva un peu sa main flasque et la laissa retomber lourdement sur le bras de son siège.

Troublé lui-même, Pâquay redescendit dans l'atelier.

Son émotion ne dura point : l'hôte despotique reprit aussitôt possession de son âme.

Le tonnelier se surprit souvent immobile

devant son billot, le regard passant au-dessus de l'outil.

Lorsque Françoise entra dans la maison, il oublia complètement le prix dont il avait payé son bonheur. La brasserie, Gilles Dorchain, tout le passé disparut derrière l'enchantement de sa lune de miel.

Il n'y eut plus que Françoise ! Elle remplit le présent, elle illumina le temps à venir.

Dès le premier jour, elle récura, frotta, savonna les seaux et les casseroles, passa au sable les cuillers et les fourchettes d'étain qui brillèrent comme de l'argent, rangea les armoires, mit au rancart les assiettes ébréchées ou trop usées, troubla sans scrupules la vénérable quiétude de toutes sortes d'anciennes choses clouées contre les murs, incrustées dans le mortier et les papiers depuis plus d'un quart de siècle. Si bien que la vieille demeure sombre et fermée ne se reconnut plus, s'emplit de mouvement, d'air, de clarté, de jeunesse.

Françoise acheva la petite révolution sans impatience ni lenteur. Elle allait, venait, frôlant le tonnelier, tendant la taille, levant

le bras pour saisir un objet ; ramenant une mèche de cheveux, se mirant, renouant un ruban. Il suivait, le cœur épanoui, ses mouvements mesurés et silencieux qui communiquaient à toute sa personne un peu de mystère de ses yeux et il lui semblait que personne, avant elle, n'avait accompli avec une telle grâce ces simples gestes. Le son de sa voix le transportait ; il éprouvait du plaisir à s'entendre reprocher son propre manque de coquetterie. Il se pelotonna voluptueusement dans son bonheur et l'hiver maussade se fleurit pour lui plus qu'aucun printemps.

Dans son atelier, il travailla avec joie. Les coups de maillet des ouvriers venus de Huy et qui fabriquaient des tonneaux dans l'ancienne grange de la brasserie Dorchain le laissèrent indifférent. Lui ne fabriquait plus de tonneaux ; il débitait, rabotait, agençait les planches de noyer aux dessins les plus rares, pour en confectionner des meubles dignes de la chambre de Françoise.

Il applaudit d'avance à tous les projets de sa femme. Le cabinet deviendrait la cuisine — il resterait entre le poêle et l'armoire un

bon coin pour le fauteuil de Philippine. La première pièce, le papier renouvelé, garnie de rideaux longs, d'une glace, d'un lustre, d'une table ronde, de chaises neuves, se transformerait en « une salle » que l'on tiendrait propre et où l'on pourrait recevoir « quelqu'un ».

Philippine approuvait :

— C'est sûr, c'est bien sûr. Les vieux ne pensent plus à rien changer, mais les jeunes ont de meilleures idées, Françoise a raison.

En vérité, le nouveau régime avait troublé l'existence de la vieille femme. L'intimité s'établissait avec peine entre elle et sa bru. Le langage de la nouvelle venue conservait quelque dureté ; sa serviabilité ne s'accompagnait point de cette sentimentalité — un peu mièvre si l'on veut — qui ouate si délicieusement la vie familiale de la douce Wallonie.

Philippine sentait, pareil à une brûlure sur sa peau, le contact des mains d'une autre sur « ses belles tasses », sur « son sucrier ». Elle retenait souvent un cri d'inquiétude, de protestation. Elle s'énervait, détournait la tête pour ne plus voir. Elle s'affligeait au

dedans et reglissait sans effort au temps où la brasserie Dorchain et la maison du tonnelier étaient unies comme deux sœurs. Son cœur se serrait doucement : ce temps lui paraissait lointain et... si clair !

Mais l'affection maternelle veillait : effrayée, elle endiguait la dangereuse gratitude qui tentait d'envahir l'âme de Philippine ; elle élevait la voix en souveraine : « Halte ! La partie est finie pour toi, tu n'es plus du jeu. Hubert aime Françoise. Il ne pouvait être heureux sans l'épouser, pas plus que tu n'aurais pu vivre sans Théodore. Hubert a bien fait de suivre son amour. » Philippine se rendait ; elle avait alors, contre elle-même, un petit hochement sec de la tête ; elle pinçait les paupières, pinçait les lèvres, passait la main sur son front, sur ses yeux, sur sa bouche, en un large et lent zigzag, signe symbolique de l'effacement de ce qui avait été, d'elle tout entière devant le bonheur de son fils.

Pâquay ayant déplacé la vieille armoire à vaisselle qu'on n'avait point remuée depuis trente ans, retrouva, sur la plinthe, le por-

trait de son père, glissé, Dieu sait quand, entre le meuble et le mur.

Il passa la manche sur le carton pour le présenter à sa mère.

Philippine tint la chère image devant ses yeux, et les remous de ses joues seuls décelèrent son émotion.

Françoise et Hubert, à ses côtés, considéraient le portrait en silence.

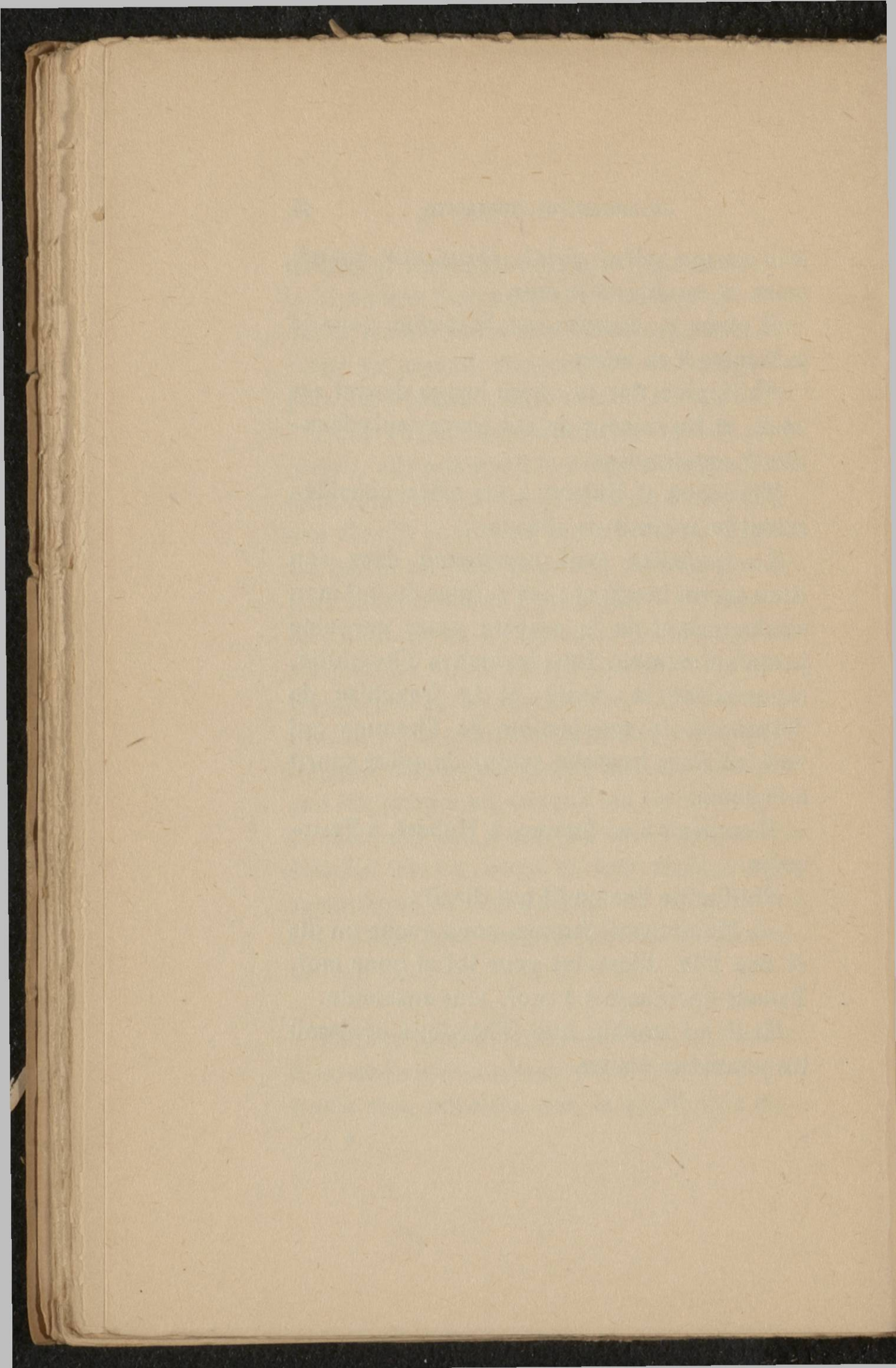
Le tonnelier était représenté dans son beau sarrot bouffant ; les pointes du col mou s'échappaient de la cravate noire enroulée jusqu'au menton. Sous les taches d'humidité, rayonnaient la bonté et la franchise de Théodore, la satisfaction de l'homme qui voit les siens heureux autour de soi et sourit à l'avenir.

Il souriait à sa femme, à Hubert, à Françoise.

Philippine l'entendit qui disait :

— Maintenant, femme, nous avons un fils et une fille. Aime-les pour toi et pour moi. Pensez quelquefois à moi, tous ensemble.

Et il lui sembla que Théodore bénissait les nouveaux époux.



IV

Aux premières éclaircies d'avril, ils songèrent à faire des visites. D'abord, à la tante Thérèse qui exploitait, avec son fils Laurent, l'ancien moulin banal de la Principauté, à Lens-sur-Geer. En réalité, aucune parenté ne les unissait à Thérèse qu'on avait trouvée un matin — frêle poupon de quelques heures — dans un panier accroché au treillage de la propriété du vieux maieur. Mais le père et la mère de Philippine, mariés à cette époque depuis cinq ans et qui ne prévoyaient point d'héritier, avaient recueilli l'abandonnée. Peu après, Philippine étant venue au monde, les parents ne purent se résigner à se séparer de Thérèse et élevèrent ensemble les deux fillettes qui s'aimèrent comme deux sœurs. Leur amitié passa plus

tard dans leurs fils. Philippine devint la tante de Laurent et Thérèse, celle d'Hubert.

La journée que les époux vécurent au moulin parut délicieuse au tonnelier, toute capitonnée de vieille amitié et de tendres souvenirs; mais celle qu'ils passèrent à Liège, en compagnie de l'oncle Rasquinet, le commissaire de police — un frère utérin du mari de Thérèse — fut plus appréciée par Françoise.

La jeune femme marchait rayonnante dans les rues de la ville à côté du géant rose et décoré, aux grosses moustaches blanches, à la belle allure militaire, qui ne cessait de s'occuper gentiment d'elle.

Ils visitèrent le Palais, la Violette, la Cathédrale, parcoururent la Batte où ils écoutèrent une « pasqueie » en savourant un « triple saison », dinèrent à l'*Hôtel des deux Fontaines* et assistèrent le soir à la représentation de *La Mascotte*, au *Pavillon de Flore*. Les portes s'ouvraient seules à leur approche, on s'empressait au devant d'eux avec d'aimables compliments, on leur réservait les bons morceaux, les places commodes : « Bonjour, Monsieur le Commis-

saire! — Entrez donc, M. le Commissaire!»). Françoise se sentait fière et transportée, elle souriait et faisait des grâces.

En mai, Hubert alla présenter sa femme à l'oncle Parrain. Ce fut leur vrai voyage de noces.

Le vieux Parrain était le frère aîné de Théodore, le seul parent que le tonnelier se connût encore du côté des Pâquay. Il habitait un village des Ardennes, sur les hauteurs qui bordent la Meuse, non loin de la France.

Le tonnelier et Françoise partirent très tôt, un dimanche. Ils s'étaient assuré que Corneille, le vannier, un familier de la maison, aiderait Gènevire pour le lever et le coucher de Philippine, ce qui leur permettrait de ne rentrer que le lundi soir.

Ils avaient décidé de faire par le bateau une partie du trajet; à neuf heures déjà, ils arrivaient à Namur, et s'embarquaient aussitôt sur la Meuse. La belle vallée déroula lentement ses merveilles devant leurs yeux.

Françoise n'avait jamais dépassé Liège. Hubert, très animé, lui signalait les roches

multicolores, les bois bleutés, les claires villas, les jardins fleuris, les ruines féodales. Elle regardait, doucement souriante, se détournait à peine du spectacle des autres voyageurs qui l'intéressait davantage. Lui-même n'accordait aux sites qu'une attention rapide et distraite, tout au charme du matin gris-perlé dans la fraîcheur duquel s'épanouissait cette fleur calme et somptueuse : sa femme.

Parrain les accueillit avec émotion. Quoiqu'il fût avancé dans la soixantaine, il paraissait encore robuste. C'était un petit homme trapu, à la figure ronde entre deux favoris légers et grisonnants, l'œil bleu éclairant les traits d'une lueur de bonté mêlée de tristesse.

Il voulut choyer ses visiteurs, mit à la casserole le poulet le plus dodu, cueillit les premières laitues, commanda au boulanger une large tarte aux prunes, pétrie à la crème. Il entoura les nouveaux mariés de demi-gestes gauches pleins d'intentions obligantes, balbutia des mots, des commencements de petites phrases où l'on devinait une tendresse inhabile à s'exprimer.

Après le dîner, Hubert qui se souvenait de ses habitudes, lui dit :

— Parrain, pendant que vous ferez votre sieste, nous irons voir votre jardin.

— Comme vous voulez, mes enfants.

Ils s'assirent sous la tonnelle. A travers les tendres pousses de vigne vierge, ils apercevaient, devant eux, la prairie du chauffour, avec le toit d'une maisonnette cachée dans un bouquet d'arbustes. Une roche ferrugineuse étalait, au fond, sa large plaie rouge encadrée de verdure. Par dessus les terres qui dévalaient vers la Lesse, le regard atteignait les hauteurs de Dréhance et la silhouette indécise du château de Noisy. Sur la gauche, c'était la double rangée des grands arbres de la route, qui s'affaissait d'abord comme une lourde guirlande, puis remontait mollement pour couronner les rochers de Freyr.

Une grande paix dorée enveloppait le paysage, et les narcisses qui bordaient les sentiers envoyaient à Hubert et à Françoise leur odeur un peu lourde mariée à celle des lilas.

Pâquay avait senti son amour croître sans

cesse durant les six mois qui venaient de s'écouler. En ce moment, il trouvait Françoise plus belle que jamais. Il l'attira près de lui et la retint dans son bras :

— Qu'il ferait bon vivre ainsi, murmura-t-il, toujours ensemble, dans une petite maison, à la campagne...

Elle ne répondit d'abord pas et fixa sur lui ses yeux changeants :

— Et chez nous, ne sommes-nous pas bien ?

— Avec toi, Françoise, je suis bien partout.

Elle lui tapota câlinement la main :

— Mais, pourquoi donc Parrain est-il venu s'établir si loin?... et tout seul ?

Hubert redressa lentement le buste ; sa figure se couvrit de mélancolie :

— Ah ! ça, Françoise, ça, c'est une triste histoire, une histoire d'amour...

Françoise poussa la tête vers son mari, le sourire étonné et interrogateur : ce vieil homme... une histoire d'amour ?

— Il y a plus de quarante ans qu'il a quitté le Plat-Pays, il n'y a jamais remis les pieds.

— Jamais...

— Jamais. Quand je vins au monde, il fallut que Pousset, notre voisin, me tînt en son nom sur les fonts baptismaux. Même à la mort de mon père, on ne le revit pas. Et pourtant, il aimait mon père...

Les prunelles de Françoise s'étaient allumées de curiosité.

— Qu'était-il donc arrivé? demanda-t-elle.

— C'est vraiment une triste histoire, répondit Pâquay.

Parrain apprenait le métier de son père, Guillaume le charron — mon aïeul — et courtisait Lalie Polard, une jolie brune rieuse.

Vint l'époque du tirage au sort. Rien ne fut négligé pour assurer l'heureuse chance du conscrit : neuvaines à la chapelle Sainte-Anne, cierges brûlés devant saint Antoine, promesse de pèlerinage à Notre-Dame de Montaigu. Peines perdues! Pourtant, il avait la coiffe, la coiffe entourée des quatre évangiles et d'une oraison à saint Dismas, le bon larron, qui a préservé les Pâquay — à ce que j'ai toujours entendu assurer —

depuis les guerres de Napoléon. Lorsqu'il plongeait la main dans l'urne, il portait la précieuse « house » sur la poitrine, entre la peau et la chemise, comme cela doit se faire.

Mais, mon oncle était sans doute marqué : le guignon lui poussa dans la main un mauvais numéro.

Il fut envoyé en garnison à Bruges.

Un an après, son père était mort et l'oublieuse Lalie s'était laissé séduire par la casquette à galons du cantonnier.

Parrain, désespéré, ne reparut plus.

Il échoua ici, à Falmignoul. Comment ? Je n'en sais rien et personne ne l'a su. Un brave homme, Quinart, charron aussi, l'accueillit et l'occupa dans son atelier. Parrain est la bonté même. Les Quinart, qui n'avaient point d'enfant, l'aimèrent et le traitèrent comme un fils. A leur mort, ils lui laissèrent ce petit bien où l'oncle a continué à vivre seul.

Mon père lui rendait régulièrement visite au mois de mai. Lorsqu'il le put, il m'emmena avec lui. Depuis mon premier voyage, je ne rêvai plus que de cette petite maison sous les grands arbres, de l'atelier, du jardin

où nous nous trouvons, de ce pré, des poules, des chèvres de Parrain. Il n'y eut plus pour moi qu'une seule fête dans le calendrier : le voyage à Falmignoul ! Les plus doux, les plus vivants souvenirs de mon enfance se rattachent à ce que tu vois...

Les regards de Pâquay erraient autour de lui, se posaient çà et là, comme les mains caressent instinctivement les objets en lesquels a passé un peu de nous.

— Tu ne pourrais te figurer, Françoise, les gâteries que me prodiguait l'oncle Parrain, ce qu'il imaginait pour mon plaisir ! Et combien je l'aimais et l'aime encore.

Françoise écoutait, rêveuse.

— Lorsque je perdis mon père, continua Pâquay, je sentis se resserrer les liens qui m'unissaient à Parrain. Puis, je connus la trahison d'amour qui avait empoisonné sa vie : mon attachement s'attendrit de compassion. J'éprouvai du mépris pour Lalie, la femme du cantonnier, chassieuse et décrépite ; je ne la saluai plus et m'expliquai que sa fille Hortense, plus tard, eût fait mal parler d'elle... avec ce vieux séducteur de Dorchain...

Tout à coup, une rougeur de honte monta au visage d'Hubert : c'était la première fois qu'il prononçait le nom de Dorchain devant sa femme, depuis leur mariage.

Françoise le regardait de ses yeux veloutés et profonds. Pas une fibre de sa figure ne bougea. Elle dit :

— Il l'aimait sans doute bien, cette Lalie.

— Oui, oui... Il a beaucoup souffert, beaucoup...

Pâquay resta quelques instants songeur et reprit :

— Si pareil malheur devait m'arriver, j'aimerais mieux...

— Grand enfant, fit-elle, en posant sa main sur celle d'Hubert.

Cependant Parrain n'avait pu s'endormir. Il vint regarder du côté du berceau et vit leurs têtes qui se touchaient.

Sans bruit, il retourna s'asseoir sur le tronc d'arbre à côté de la porte, appuya sa tête dans ses deux mains et se rappela peut-être qu'il avait eu vingt ans et qu'il avait aimé Lalie Polard.

Les époux logèrent dans la petite chambre derrière celle de Parrain. Ils furent éveillés

très tôt par le bruit d'un attelage. C'était la malle-poste de Beauraing. La voix de l'oncle et celle du conducteur dominèrent le tapage des sonnailles et du trot des chevaux et échangèrent un bonjour amical. Hubert et Françoise en furent surpris ; ils n'avaient pas entendu le charron se lever.

L'après-midi, ils repartirent. Parrain les accompagna jusqu'à Dinant ; il les conduisit chez ses amies, les vieilles demoiselles Houart qui tenaient une petite boutique sans étalage, adossée au rocher du fort, à deux pas du portail de Notre-Dame, leur fit servir du café avec des « couques de Dinant ». Il en choisit ensuite trois belles, larges comme des plats à tarte, qu'il fit soigneusement emballer : l'une pour Philippine, représentait le panorama de la ville, celle de Pâquay, le Lion Belge, et la troisième, pour Françoise, portait des fleurs et des fruits.

M^{lle} Firmine Houart leur expliqua — ce que les étrangers ignorent — que pour les manger bonnes, il faut les mettre au four quelques instants, afin de les ramollir et raviver leur fin goût de miel.

Parrain ne quitta le tonnelier et sa femme que lorsqu'ils furent assis dans le compartiment du train :

— Au revoir, mes enfants ; vous m'avez fait grand plaisir. Embrassez bien pour moi votre mère ; dites-lui qu'elle a la plus jolie fille du pays et que je vous souhaite beaucoup de bonheur.

V

Un an s'est écoulé depuis le voyage de Falmignoul.

Quelques journées claires et tièdes ont gonflé tout d'un coup les ramilles et donné le change : c'est la mi-mars et l'on se croit en mai.

Avec la chaux et le goudron, Jérôme, le sacristain, revêt sa petite maison de la Visigate, de l'aube fraîche à volant noir. Le frêne de la terrasse du baron reverdit la large coupole mouvante qu'il suspend au-dessus des passants. Matin et soir, les vaches encombrant la rue de leur lourdeur inquiète, meuglent, bavent, lorgnent à droite, à gauche, encensent de la queue, éclaboussent de leurs tartelées. La marmaille a pris son vol. Dans les prairies, derrière la

Champanette, elle savoure, flaire, touche avec une sensualité avide et sans retenue, les prémices de l'année, tendres pousses d'oseille sauvage, premières violettes, dards vernis des peupliers. Le soir venu, un bourdonnement joyeux révèle que, sur le rouleau et la herse, dans la porte de la ferme, les « sereines » ont recommencé. De toutes parts, les voix sonnent, les yeux s'allument...

Etonnement puéril devant les choses délicieuses qu'on revoit chaque année, joie de retrouver ce qu'on ne peut perdre, vie, printemps !

Ce qu'on ne peut perdre...? Et pourtant, n'est-ce pas en vain qu'Hubert Pâquay a ouvert toute large la fenêtre de son atelier ? Le souffle de Pan n'arrive pas jusqu'à lui. Son âme est enfermée dans un souci...

Ses économies s'épuisent. De rares commandes fournissent à peine de l'ouvrage à ses bras. Il sent vaciller sa calme confiance dans les jours à venir. Le zèle impatient de Françoise à transformer et à embellir autour d'eux qui le ravissait les premiers temps et qu'il avait encouragé est devenu l'objet d'une inquiétude aussi.

Un soir, elle lui a dit :

— Il serait temps d'acheter des rideaux et des stores ; l'hiver est passé. Nous pourrions aller à Liège demain. Je connais, rue Léopold, un magasin où l'on vend du beau. Nous choisirions, par la même occasion, une table et un tapis de peluche qui nous manquent.

Elle parlait avec assurance, comme de choses faites, sans douter de l'approbation d'Hubert, ni mettre dans ses paroles l'intention même d'une demande : il ne lui avait jamais rien refusé.

— Une table, Françoise ? Je vous en construirai une, en cerisier, qui sera plus belle et plus solide. Pour le reste... si nous attendions un peu... ?

Il ajouta, en plaisantant :

— C'est que... la bourse est plate.

— Oh ! si c'est trop...

Elle ne continua pas la conversation.

Quelques jours après, Hubert la surprit, l'ouvrage sur les genoux, l'aiguille entre les lèvres et les yeux rêveurs fixés sur la grande porte de la ferme Dorchain, au haut de la rue...

Elle se disait peut-être : « En ce moment, à la brasserie la bourse est rebondie ; on n'y est pas en peine pour l'achat d'une malheureuse table, et il n'a pourtant tenu qu'à moi d'y devenir la maîtresse... »

Cette jalouse pensée poussa Pâquay vers sa femme :

— A quoi songez-vous, Françoise ?

Elle baissa le regard, piqua de ci, de là, à intervalle, son aiguille dans son tablier :

— Je me dis que, puisque votre métier ne vous rapporte pas de quoi vivre, nous sommes bien sots...

La face du tonnelier se vida de sang. Le coup brutal le replia, humilié, en dedans de lui-même. Il rougit et courba le front comme un coupable, sous les paroles de Françoise, sans se rappeler la cause qui avait tari la source de son bien-être.

Il attendit, souffrant et anxieux :

— Nous avons une grande salle, poursuivit-elle, nous ne nous en servons pas : cela ferait un beau cabaret.

Un... cabaret ?

Il croyait avoir mal compris.

— Mais oui, un cabaret. La maison est bien située. Un cabaret donne de gros bénéfices et n'a rien de déshonorant.

— Je ne dis pas, je ne dis pas, Françoise; mais, nous... un cabaret... Puis, Maman...

— Il n'y aurait rien de changé pour votre mère; elle resterait à la cuisine, comme maintenant.

Après un moment :

— Ma mère, à moi, a toujours tenu un cabaret.

Hubert n'était point parvenu à faire entrer dans son cerveau ces choses : la vieille maison de son père et de sa mère, sa maison, un cabaret! Chacun pouvant s'y asseoir quand il lui plairait, commander à sa femme; Françoise, obligée de servir à boire, de se montrer aimable envers le premier passant venu, de subir les familiarités, d'écouter les polissonneries et les grossièretés des malappris et des ivrognes!

Il se figura cet ignoble Lamprot, affaissé dans un coin, le soir, stupide et hoquetant. Puis, des malpropretés, des querelles, des

rixes dans lesquelles il devrait intervenir. Et il conclut écoeuré :

— Plutôt travailler dans la bure et manger mon pain sec !

Un moment, il crut avoir trouvé le moyen d'échapper à l'humiliation : un fabricant de Liège lui avait confié du travail à domicile.

Mais un bon tonnelier n'est pas un ébéniste ; Pâquay produisit peu et des meubles trop lourds.

La nécessité le pressa. Françoise, d'autre part, accrochée à son idée, revint à la charge ; ce matin même, elle a dit :

— Nous voici à la Chandeleur ; pour ouvrir avant la Saint-Pierre...

Pâquay s'est tu ; il n'a pu se résigner encore, et elle a repris son attitude de boudeuse indifférence.

Maintenant, le printemps a beau réchauffer, illuminer, rajeunir le monde, il fait gris tout autour du tonnelier.

Pâquay travaille sans entrain, la tête vaguement tourmentée.

Françoise, coud, à sa place habituelle dans le tambour d'entrée. Ses points s'espacent.

Que rumine-t-elle entre ses coups d'aiguille ?

Dans le cabinet, Gènevire ravaude des bas ; à côté d'elle, Philippine somnole.

Un hôte invisible se glisse de l'un à l'autre de ces pauvres gens, laisse tomber une goutte de poison dans leur cœur, puis, va gratter sournoisement la chaux qui unit les pierres de la maison du tonnelier...

Voilà que Fritz, le chien du brasseur, ouvre la porte en coup de vent ; d'une traite, ainsi qu'il en avait l'habitude autrefois, il traverse l'atelier, grimpe les marches, court jusqu'au cabinet. On entend aussitôt ses petits jappements de joie mêlés aux chuchotements caresseurs des vieilles femmes.

Dorchain descend la rue, de son pas tranquille ; il porte sur l'épaule la fourche minuscule au long manche de hêtre lisse qui ressemble à une houlette.

Couche va à sa rencontre. Ils s'arrêtent en face l'un de l'autre, à quelques mètres du tournant.

Gilles Dorchain s'installe les bras croisés sur la petite fourche piquée devant lui. Il

semble écouter avec une attention souriante ce que lui conte le charcutier. Cependant, à chaque instant, son regard se détourne et va retrouver Françoise, dans le corridor.

Pâquay souffre de voir cet homme en cet endroit. Il ne perd pas un de ses mouvements; il est agité; il voudrait savoir ce qu'ils se disent. Couche est un gueux! Françoise est le sujet de leur entretien... Il sent se rallumer en lui le foyer de la jalousie. Il lui semble que Dorchain est là depuis des heures, qu'il ne quitte point sa femme des yeux, qu'il lui fait des signes.

Dorchain ne s'en va pas! C'est intolérable!

— Françoise!

Elle ne l'entend pas. Où sont ses pensées?

— Françoise!

Elle se lève, rentre :

— Vous m'appellez?

Il éprouve déjà un soulagement, et aussi de la confusion : il ne sait que lui dire, il n'avait rien à lui dire, il ne voulait que cela, la soustraire à la vue du brasseur; il cherche...

— C'était pour vous demander... combien il faudra de tables... et de chaises, dans le cabaret.

Quels mots vient-il de prononcer ? Il s'en rend à peine compte.

Un éclair passa dans les prunelles de Françoise. Elle se contint, mais, l'animation de ses paroles et de ses mouvements décela sa surprise :

— Ah ! des tables ? Voyons : deux à ce mur-ci, deux à celui-là, une de chaque côté de la cheminée, une au milieu, cela fait sept... ; non, six... ; au milieu, nous placerons un poêle-colonne émaillé. Le comptoir sera ici ; un comptoir assez important — c'est tout le café — sur une petite estrade, avec une plaque de marbre blanc — c'est plus propre — et des colonnes tournées, aux quatre coins.

Derrière le comptoir, entre les fenêtres, ici, une étagère avec des glaces et des verres de couleurs différentes... C'est très joli.

Françoise, allait, venait, montrait, dominait déjà, de son luxueux comptoir, son beau cabaret rempli de clients.

— Vous verrez, Hubert, comme cela marchera !

— Une pareille installation coûtera cher...

— Mais non ; en comptant les liqueurs,

les cigares et les petits riens, avec quinze cents, deux mille francs...

— Deux mille...

Elle ne lui laissa pas le temps d'achever :

— Quand on possède une maison, ce n'est pas difficile à trouver. Le docteur de notre village est riche. J'ai servi chez lui ; il s'est toujours montré très bon pour nous. Je suis sûre qu'il nous les prêtera.

— Comme tu veux Françoise, c'est comme tu veux, tu sais bien...

VI

Françoise achevait sa toilette.

Le tonnelier, prêt à partir, l'attendait, assis, dans la salle, les reins pliés, les coudes aux genoux, préoccupé.

Du haut de l'escalier, elle cria :

— Hubert !

Il monta vite, sans répondre, puis, redescendit aussitôt, plus lentement.

— Maman, dit-il, tu devrais prêter tes boucles d'oreille à Françoise ; tu lui ferais plaisir.

— Oh ! bien, prends-les, mon fils, prends-les... Tu sais où elles sont, dans ma commode...

Philippine se souleva un peu sur ses bras, en faisant : ehe... ehe... ; sa mâchoire édentée agita les peaux grises de ses joues.

C'étaient des pendants d'oreille que Théodore lui avait offerts aux premiers jours d'aisance. Ils avaient marqué un échelon de leur prospérité. Ils lui rappelaient ses plus doux moments de joie et d'espoir.

La jeune femme parut. Sa robe de soie noire dessinait son corps robuste et souple. Un large chapeau pareil à ceux des dames de la ville, ajoutait à la profondeur de ses prunelles. Le vêtement sombre, l'or qui ornait son cou et ses oreilles, mettaient en relief l'ovale de sa figure au menton solidement dessiné, la peau mate et ambrée de sa nuque fondue sous la mousse légère des petits cheveux.

Philippine la regarda; elle ne vit que les chers pendants et referma les yeux en mâchonnant.

Les époux descendirent du train à Tirlemont. Une heure de marche les séparait de Haekendover, le village de Françoise.

Hubert se laissa aller à l'enchantement de la grande plaine.

L'hiver avait été clément. La campagne tiède encore, sans arbres, sans horizon, se

gonflait, s'arrondissait, se poussait tout près du large ciel, pareille à un gigantesque et juvénile corps blond, avide de caresses.

A ces heures, dans ce riche pays de Hesbaye, on se sent soi-même gonflé d'une force surnaturelle. Les délices du printemps, clartés, sèves, parfums, se liguent pour bannir du cœur la mélancolie.

Les yeux, à reconnaître les détails des lointains, les fines aiguilles des clochers, goûtent le ravissement d'un spectacle nouveau ; les oreilles s'étonnent de saisir le bruit de la marche et la voix des insectes dans les avrillets ; le corps s'allège dans l'extrême et fraîche légèreté de l'air bleu ; les pieds ne touchent plus le sol, on se sent enlevé par des ailes, au-dessus de la grande plaine, les prunelles, les narines, la poitrine dilatées par la seule joie de boire la vie à si large coupe.

Le tonnelier regardait Françoise dans la jeune lumière : il s'enivrait d'un plaisir fluide, vibrant, nuancé comme un arc-en-ciel, qu'il ne pouvait comparer qu'aux joies candides de l'enfance.

Les exclamations sortirent de ses lèvres, comme les chants, du gosier des oiseaux.

— Que les jeunes froments sont verts!

Il s'arrêtait :

— Une alouette ! Comme elle monte ! On ne la voit plus... écoute, on l'entend encore.

Françoise répondait vaguement ; elle avançait, indifférente au paysage, la pensée concentrée.

Ils approchaient des habitations. Un homme courbé sur le champ se redressa. La main qu'il avait d'abord portée en visière, s'agita gauchement mais joyeusement dans l'air :

— Hé ! Siska ! Siska, bonjour !

Elle leva aussi le bras au-dessus de la tête :

— Luppe ! Bonjour !

La voix de Françoise frappa Hubert : il ne lui connaissait pas cette note sonore et franche.

— C'est un ancien camarade, expliquait-elle, un brave garçon de mon âge, domestique chez le bourgmestre.

Elle sortit de sa coquille. Sa figure s'éclaira. Elle regarda autour d'elle avec plaisir. Sa marche prit plus de souplesse.

— Ici, tout le monde m'appelle Siska ; c'est Françoise en flamand.

— J'aime bien mieux Françoise, dit Hubert ; c'est plus doux.

— Ici, ils disent Siska ; ils ont toujours dit Siska, depuis que j'étais petite.

La voix du printemps s'était tue pour le tonnelier. Le salut familier du lourd paysan avait terni le sourire de la matinée. Il y avait reconnu le geste de ces lieux témoins de la naissance, de l'enfance, de la jeunesse de Françoise, qui revendiquaient une partie de l'âme de sa femme. Pour la première fois, il songea au passé. Son naturel ombreux s'émut. Il aurait voulu, maintenant, connaître la vie de Françoise jour par jour, les gens au milieu desquels elle avait passé trente ans.

A l'entrée de Haekendover, deux gamins dépenaillés qui se cachaient derrière une haie, crièrent, moqueurs :

— Siska ! Hé, Siska ! avec son beau chapeau !

Pâquay et sa femme firent, chacun à part, semblant de ne pas entendre.

Ils arrivèrent bientôt à la maisonnette

sans étage où était née Françoise. Elle se trouvait à l'écart, presque au bout d'une ruelle courant vers la campagne.

Telle une bonne femme qui n'aime pas qu'on mette le nez dans ses affaires et se détourne pour fouiller dans son panier, elle s'ouvrait sur une étroite cour latérale ombragée d'un sureau.

Rien de malpropre ou de désagréable autour d'elle : ni étable à porc, ni fosse à purin. Un bouchon de buis indiquait le cabaret.

A leur arrivée, aucun pas n'avait encore foulé les fines arabesques dessinées dans la poussière, devant la porte.

Une fillette de neuf à dix ans fit demi-tour en apercevant le couple et disparut à l'intérieur.

— C'est Kato, une enfant de ma sœur, dit Françoise. Nous l'avons élevée. Elle m'a toujours appelée « Maman ».

Une femme qui portait coquettement la cinquantaine, vint, pleine d'aisance, au devant d'eux : la mère de Françoise.

Pâquay ne l'avait plus rencontrée depuis le jour de son mariage ; Françoise ne parais-

sait pas lui être attachée outre mesure et n'avait même jamais engagé son mari à faire visite à Haekendover.

Cette femme avait les yeux semblables à ceux de sa fille, deux sombres pierres précieuses de nuance indécise et changeante, qui s'allumaient ou s'alanguissaient sans transition. De lourds festons de cheveux noirs à reflets descendaient du sommet de la tête jusque sur les oreilles. Les mains blanches étaient ornées de bagues et les pieds chaussés de mignonnes pantoufles grenat.

Elle leur parla en flamand, les invita, souriante et minaudant, à entrer. Elle marcha derrière eux, les examinant.

A l'intérieur, un homme fumait sa pipe, assis près du feu. Une raie soignée partageait sa chevelure d'un roux sale, et crépelée. De petits yeux gris-vert, brillants et légèrement louches, clignotaient au milieu de sa figure encore jeune, au-dessus d'une moustache en broussaille. Une béquille était appuyée près de lui au montant de la cheminée.

La fillette, réfugiée entre ses genoux,

fixait sur les arrivants deux yeux que ne pouvait renier la famille.

— Bonjour, bonjour, dit l'homme.

Mais, aussitôt, il reprit son jargon local.

La veuve l'appelait Rik.

Il se leva. Quoiqu'une de ses jambes, rabougrie, pendît pliée, pareille à une dure petite équerre, il se tenait bien droit, la tête haute, les épaules égales, et, comme il avait la poitrine ronde et un léger bedon qui poussait au dehors une bouffe de chemise entre le pantalon et le gilet, il figurait un fier coq, solidement planté sur une patte.

Rik passa dans l'arrière-salle — la chambre à coucher — pour y prendre une pipe ; puis il les guida dans le tour du propriétaire, montra avec orgueil les semis du jardin, cueillit un œuf dans le poulailler, apostropha le chien.

Hubert n'avait jamais entendu parler de ce boiteux.

Après le dîner, pendant qu'ils se dirigeaient vers l'habitation du médecin-bourgmestre, Françoise le tira d'ignorance :

— Rik est cordonnier. Il n'a plus de parents dans le village et vit, depuis plusieurs

années, en pension chez ma mère. Il sait mettre la main à tout. Puis, il joue aux cartes avec les clients, on l'aime bien. Il est vraiment de la famille.

Hubert ne répondit rien. Il n'avait remarqué nulle trace du métier du bonhomme ; de vilains soupçons se levèrent en lui, auxquels il refusa de s'attarder. Mais, ses pensées continuèrent à s'embrumer. Il eut la sensation de côtoyer une mare bourbeuse dont il eût désiré éloigner au plus vite Françoise, de peur qu'elle ne fût écla-boussée.

La petite Kato les accompagnait. On l'avait faite belle. Elle ressemblait étonnamment à sa femme.

Les villageois dévisageaient Siska et son mari avec plus de curiosité que de sympathie. Ils saluaient à peine, puis, se regardaient malicieusement.

Le docteur vint leur ouvrir lui-même : figure sanguine, lippue, crâne découvert, couronne de cheveux fins et grisonnants, petit œil vif qui s'alluma, à leur vue, d'une joyeuse surprise.

— Hé! Siska, Siska! — Bonjour, mon

brave, ajouta-t-il en pinçant familièrement le bras du tonnelier — Bonjour, Kato.

Il attira la petite tête qui lui souriait et la retint un instant contre sa jambe, la joue dans sa large paume.

Il les fit asseoir. La servante était sortie ; il leur versa un verre de vin, demanda des nouvelles.

Alors, Françoise commença, en flamand, un long exposé où Hubert saisit plusieurs fois le nom de Dorchain, puis, à chaque tournant de phrase, l'humiliante apostrophe de « meester ». (1)

D'abord, elle parla avec un sourire insinuant et une lenteur un peu essouflée, sans cesser de frotter de son index le pommeau de son parapluie.

Le docteur l'écoutait et promenait le plaisir impudent de ses yeux sur tous les détails de sa personne.

Puis, elle soupira. Sa figure s'assombrit. Ses mots se chargèrent d'amertume. Elle détourna la face avec un certain air de mépris.

(1) Maître.

Le tonnelier crut voir une larme au bord de sa paupière. Il en éprouva un malaise.

Les traits du médecin prirent aussi une expression plus grave. Il eut un petit branlement rapide de tête, les lèvres serrées, le front plissé ; puis, passant la main ouverte sur son menton, dit « ya, ya » et son regard glissa entre ses cils rapprochés, pour se fixer une seconde sur Hubert et s'abaisser aussitôt.

Françoise, maintenant, s'expliquait avec volubilité, s'échauffait. Cette animation répandait sur sa figure, sur sa personne, une attirance rayonnante dont l'effet se marqua sur le visage de celui qu'elle avait convaincu et qui s'adressa, en français, à Hubert :

— Eh bien, mon brave, vous avez de la chance d'avoir une femme comme Siska. Je vous prêterai volontiers cet argent. Elle vous tirera d'affaire et fera marcher son cabaret, je n'en doute pas.

Le tonnelier, mortifié, fit un effort pour répondre :

— Je vous remercie, Monsieur le docteur.

Françoise serra dans son porte-monnaie les deux billets que le médecin lui avait

donnés, pendant que son mari signait une reconnaissance.

Ils prirent congé.

A une centaine de pas de la maison, Françoise s'arrêta :

— Bon ! j'ai oublié mon parapluie. Continuez avec Kato, Hubert, je vous rejoindrai.

Elle fit demi-tour.

En écoutant les explications de Kato, à leur rentrée, la veuve et son hôte échangèrent un rapide coup d'œil qui n'échappa pas à Hubert.

Ayant achevé tranquillement de bourrer et d'allumer sa pipe, planté au milieu de la pièce, Rik prit un jeu de cartes et le jeta sur la table près de laquelle le tonnelier était assis. Il s'apprêtait à s'asseoir aussi et dit :

— Jouer ?

— Merci ; merci ; cela n'en vaut guère la peine, répondit Hubert en montrant l'horloge.

Rik, indifférent, n'insista pas. Il ramassa les cartes et s'éloigna.

Il dépendit une cage qu'il tint quelques

instants à hauteur de ses yeux, pour parler à l'oiseau. La femme qui tricotait près de la fenêtre, leva la tête et entra dans la conversation en faisant chanter ses lèvres minces.

On eût dit qu'ils avaient oublié le visiteur.

Françoise s'attardait.

Hubert l'attendait depuis presque une heure. Son impatience se transformait tantôt en mauvaise humeur, tantôt en inquiétude. Ne lui était-il rien arrivé de fâcheux ?

Il se leva et s'avança dans la rue pour regarder. Il entendit aussitôt la femme et le boiteux qui se parlaient.

Enfin, elle rentra, hors d'haleine, le visage rouge : la bonne du docteur était revenue et avait absolument voulu lui montrer ses biquets. Une demi-heure est vite passée...

Il leur restait juste le temps de regagner la station. Quand ils arrivèrent, le train stoppait.

Françoise se blottit dans un coin du compartiment. Elle ne dit rien. Son regard alanguï vaguait sur les champs dont les nuances se perdaient dans la brume montante du soir. Parfois, elle tournait une seconde la

tête vers lui, souriait et retombait dans sa rêverie.

Hubert n'éprouvait non plus le besoin de parler.

La journée subie au milieu d'un monde qu'il ignorait et dont le langage lui était fermé, lui avait causé une courbature morale. Elle s'était glissée, cette journée, hostile, entre Françoise et lui.

Il n'avait senti dans l'accueil aucune sympathie sincère. Son amour-propre s'irritait du rôle forcément insignifiant qu'il avait joué.

La demande d'argent humiliait sa fierté ; le rappel, dans une familiarité gênante, d'une période de domesticité qu'on lui avait d'abord cachée atteignait son amour. Pour ces deux dernières raisons, le souvenir de l'homme qui venait de les obliger lui fut désagréable.

Çà et là, dans le fouillis des réflexions diffuses, se précisèrent quelques questions.

— Pourquoi Françoise, en attendant leur mariage, était-elle retournée chez une sœur, à Louvain, et non auprès de sa mère ?

Pourquoi Françoise avait-elle tant tardé à l'amener à Haekendover ?

La passion avait empêché Hubert de s'interroger sur ces détails, en vérité assez étranges.

Le béquillard aux allures de patron, que représentait-il chez la belle-mère ?

Les suspicions les plus infâmantés rampèrent vers l'homme sournoisement, la langue dardée.

— La ressemblance frappante de la petite Kato... L'heure que sa femme venait de passer sans lui, dans la demeure du médecin, son ancien maître... L'histoire du parapluie oublié..., des biquets... ?

Ses regards désolés et implorants se portèrent sur Françoise, cherchant un peu de lumière pour toutes ces obscurités.

Françoise n'avait pas fait un mouvement. Elle restait songeuse, l'œil fixé sur la vitre, à travers laquelle on n'apercevait plus que du noir.

Elle sentit que son mari la regardait, se tourna, lui prit câlinement l'oreille, puis, laissant descendre sa main en une frôlante caresse le long de sa joue et de son cou, elle enveloppa Hubert dans un sourire d'infinie douceur et de mol abandon.

Françoise était bien belle !

Ah ! il était fou ! Vraiment il était fou !
Puis, aussi, il aimait trop Françoise... Il y
aurait toujours de la souffrance dans son
amour.

VII

Le *Café du Tonnelier* ne fut prêt qu'à la « Grande Notre-Dame ». Il eut pour premier client Couche, le charcutier.

Celui-ci ne put attendre l'ouverture. Il entra, la veille vers cinq heures, s'accouda à une table, lança sur le parquet un crachat large comme un sceau d'ancienne charte et dit d'un ton de nouveau riche :

— Allons, ma fille, versez-moi la goutte, que je voie si vous savez votre métier.

Mais il oublia d'abord son verre. Il se leva, fit lentement le tour de la pièce, se pencha pour regarder de près, toucha chaque objet, entr'ouvrit la porte du cabinet, celle de l'atelier, se rendit à la cour, épuisant les droits qu'il avait achetés pour sa piécette d'un sou.

— Beau cabaret.....

Ayant bu, il suçà la liqueur restée dans sa moustache :

— Bon « péquet »,... belle patronne : ça ira !

Il lâcha son petit rire soutenu et sonnait faux.

Hubert sentit bouillonner en lui la colère, devant cet être gluant qui souillait l'intimité de sa demeure.

Le lendemain, à la sortie de la grand'messe, les villageois emplirent le nouveau cabaret.

Les soirées qui suivirent, quelques-uns, de ceux que le tonnelier aimait le moins, y revinrent et s'y attardèrent.

Françoise se mouvait sans gêne au milieu d'eux : prévenante, pleine de gentillesse, elle riait de leurs histoires à gros sous-entendus et répondait gaillardement aux plaisanteries.

Hubert connut alors les tourments de la jalousie.

Le dimanche de la mi-septembre, d'importants combats de coqs commencèrent à Viemme. Les plus célèbres porte-ergots du pays wallon et du Limbourg méridional s'y rencontrèrent en tel nombre qu'il fallut

continuer les luttes jusque dans la matinée du mardi.

Ceux d'Attenhoven, dont les oiseaux avaient été proclamés vainqueurs, repassèrent le même jour par Blaret.

Vers trois heures, on entendit au loin leurs clameurs. Quand ils apparurent au sommet de la rue du Pont, un groupe de curieux les attendait devant chaque porte.

Sur la marche la plus élevée de sa maison, Françoise semblait une belle statue sur un piédestal.

Ils avaient aménagé en chars à bancs, deux larges camions. Aux quatre coins, des mâts pavoisés soutenaient des guirlandes de verdure et de papiers de couleur qui se continuaient le long des rênes jusqu'à la queue tressée, les oreilles et le mors des chevaux.

Trois jours sans sommeil, remplis d'incessantes lampées, de bruyantes crialleries, d'attentes fiévreuses, d'anxiétés, de paris passionnés, de joie débordante, avaient donné aux rustres joueurs des figures bestialement triomphantes de soudards rués au sac d'une ville.

Debout, d'une main ils soulevaient entre eux des paniers d'osier, étroits et hauts, doublés de toile bleue, enrubannés et fleuris, contenant leurs coqs ; de l'autre poing, ils brandissaient d'énormes bouquets défraîchis, et ils ne cessaient de brailler tous ensemble, au rythme de lourds appels de pieds, la même rengaine étourdissante dont leurs lèvres flamandes hachaient et torturaient les mots :

*Vivent les coqs,
Vivent les coqs,
Vivent les coques d'Attenhoven !*

Assis au milieu du premier véhicule, un aveugle accompagnait des notes frêles d'un accordéon leurs hurlements d'allégresse.

Le premier char avait tourné le coin, quand, du second, une voix domina le vacarme :

— Hée ! Hée ! Menheer Oswald ! Menheer Oswald ! Siska ! Siska van Haekendover ! Siska is hier ! (1)

— Jû ! Jû !

— Siska ! Siska !

(1) Hé ! hé ! Monsieur Oswald ! Monsieur Oswald ! Siska, Siska d'Haekendover ! Siska est ici !

Les deux camions s'arrêtèrent. Le nom de Siska, répété de bouche en bouche, alluma de joyeuse curiosité les yeux tournés vers le perron du cabaret, d'où Françoise avait disparu.

Alors, monta une gerbe sauvage de cris où le nom de Siska revenait comme entre les flammèches, le motif d'une pièce d'artifice.

La bande sauta à terre, par-dessus les sièges, les roues, par l'arrière, en eau bouillonnante qui déborde.

Celui qu'on avait appelé « Menheer Oswald » était un homme de trente-cinq ans, haut de taille, large de carrure, noir, les traits creusés, la peau tendue sur la pommette et plissée aux tempes, l'œil brillant, les lèvres rouges sous une fine moustache. Son pardessus gris, la forme de son chapeau mou, de belles guêtres de cuir jaune le distinguaient de ses compagnons, ainsi que le calme qu'il gardait au milieu du vacarme.

Il pénétra le premier chez le tonnelier où les autres s'engouffrèrent à sa suite, gesticulant et criaillant.

L'aveugle, guidé par un garçonnet, gravit les seuils le dernier. Il trébuchait ; son

instrument sautait des notes, mais ne cessait de gémir de minables bribes de flonflons populaires.

La présence de Siska donna aux amateurs de coqs l'illusion de rentrer dans leur village. L'estaminet leur appartint ; ils l'emplirent de leur rude et sonore langage. Pour manifester leur joie, ils apostrophaient ensemble la jeune femme, et la plupart se sentaient fiers de l'entendre leur répondre par leur prénom.

Les traits d'Hubert ne marquaient pas le contentement d'un homme à qui échoit une bonne aubaine. Cette lourde gaieté, ces éclats de voix étrangères, cette familiarité le froissaient. Ce brutal envahissement qui l'avait d'abord inquiété ne tarda pas à lui causer de la répugnance.

Menheer Oswald offrit du vin. On le but à larges gorgées, dans des « pinteaux » à bière. Les vingt bouteilles que la cabaretière avait emmagasinées se vidèrent rapidement. Après, ils commandèrent des verres de cognac.

— Allons, patron, dit Menheer Oswald en français, à votre santé !

— Op de gezondheid van Siska van Haekendover! (1) cria son voisin, en cognant son verre contre celui du tonnelier, et, dévisageant en même temps Hubert de son regard farceur, il ajouta quelques mots qui firent éclater de rire tous les autres.

Le mari de Siska se figura qu'on le tournait en ridicule. Il pâlit et fut sur le point de donner libre cours à sa colère.

Mais, déjà, les buveurs avaient retourné leurs saillies vers le comptoir et ne s'occupaient plus de lui.

Il entra dans le cabinet où sa mère et Gènevire étaient oubliées.

— Tas d'ivrognes! dit-il avec mépris, en se laissant choir sur une chaise. Je ne sais qui me retient de les chasser.

— Il faut de la patience, mon fils... Dans un cabaret, il faut de la patience, répéta doucement Philippine.

Cependant, l'aveugle jouait des danses. Les rustauds s'étaient empoignés deux à deux. Ils valsaient, la figure grave, les corps raides, éloignés l'un de l'autre, tâchant de

(1) A la santé de Siska d'Haekendover !

tenir l'équilibre et de renouveler des grâces qui leur avaient valu des conquêtes dans les bals de kermesse.

Menheer Oswald attira Siska et fit avec elle quelques tours.

Au dehors, les femmes se pressaient pour voir à travers les rideaux.

Les enfants, qui jouaient sur les camions, venaient parfois passer la tête dans la porte entrebâillée.

Hubert ne rentra point dans le café. Une tristesse mêlée de honte et de jalousie l'étreignait.

Les danses ayant cessé, il crut qu'ils allaient partir. Mais les Flamands reparlèrent des coqs et des incidents qui avaient marqué les journées de Viemme. Ils éprouvèrent soudain le désir de revoir les oiseaux qui les avaient chargés d'honneurs et d'argent.

— Pittebolle ! Pittebolle !

Un personnage hoffmannesque, à la peau jaunâtre semée de poils noirs, courts et rudes, aux yeux d'extatique, et qui, depuis leur entrée, avait bu dans un coin, sans bouger, se leva sur deux maigres jambes qu'il manœuvrait comme des jambes de bois.

C'était Pittebolle, le père nourricier de *Blinde Dô*, le fameux coq borgne dont la tenace vaillance avait assuré le triomphe final.

Pittebolle ouvrit un panier. Il en retira avec précaution une longue chose déchiquetée et saignante d'où pendaient quelques plumes et qui remuait mollement.

L'invincible *Blinde-Dô* !

Ils se regardèrent consternés et suivirent Pittebolle qui déjà s'acheminait vers la cour, dissimulant le pitoyable héros.

Ils le virent s'isoler dans un coin, relever le bas de son sarrot qu'il rattrapa sous son coude, et administrer à *Blinde-Dô*, le vainqueur, une douche naturelle. chaude et ambrée.

— Dat is't best! (1)

Il rapporta le coq dans le cabaret, le posa au milieu d'une table.

Alors *Blinde-Dô* parut se ranimer. Il releva le moignon sombre, tuméfié, qui était son cou et sa tête, esquissa un battement d'ailes, se raidit sur ses longues

(1) Rien de meilleur.

pattes. A travers sa gorge tendue, dénudée, maculée de caillots noirs, pareille à un vieux bout de cierge rouge, monta un vague gloussement intermittent qu'un suprême effort poussa dehors en un cri aigu, surgi comme une étincelle.

Un frisson courut dans la moelle des hommes un instant silencieux, à cet appel du clairon blessé ralliant les bravoures chancelantes.

Une assourdissante acclamation salua ce présage des victoires à venir.

Mais l'obscurité envahissait le cabaret; Menheer Oswald consulta l'horloge :

— Allons, Camarades, en route !

L'un après l'autre, ils secouèrent rudement la main de la patronne.

Hubert entendit la salle se vider; il lui parut qu'on desserrait le carcan qui l'étranglait.

Il se leva, entr'ouvrit la porte.

Menheer Oswald resté le dernier, entoura rapidement Françoise de son bras, lui parla à l'oreille et lui donna un baiser.

Le tonnelier s'élança.

La femme regardait, rouge et souriante,

les camions joyeux qui s'ébranlaient, sa main envoyait d'engageants au revoir.

Il l'agrippa dans le dos :

— Rentre !

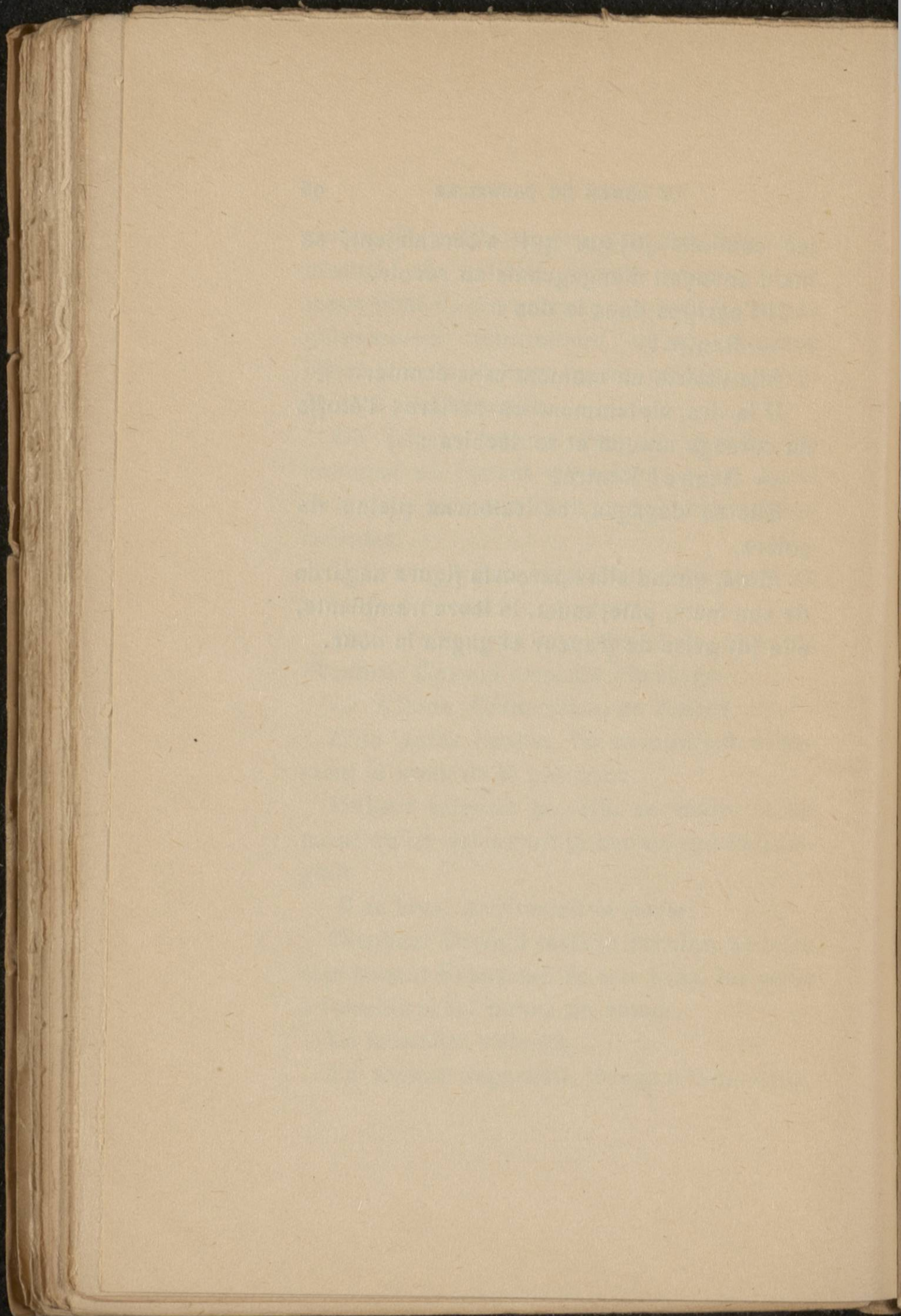
Elle résista un moment sans écouter.

Il la tira violemment en arrière ; l'étoffe du corsage craqua et se déchira :

— Rentre ! Rentre !

Elle se dégagea, se retourna pleine de colère.

Mais, quand elle aperçut la figure hagarde de son mari, pâle, muet, la lèvre tremblante, elle fut prise de frayeur et gagna la cour.



VIII

Peu de semaines après, Pâquay trouva sa mère renversée dans son fauteuil, les yeux clos, le coin de la bouche violemment tiré au milieu de la joue. Elle ne bougeait plus. Françoise soutenait la tête qui pendait lourdement de côté. Gènevire passait sur le front et sous les narines un mouchoir qu'elle mouillait au goulot d'une bouteille d'eau de vie.

Philippine revint à elle, mais la paralysie n'avait rien épargné de son corps. Elle faisait de vains efforts pour parler : sa mâchoire restait immobile, on n'entendait que des sons inarticulés et confus. La maladie avait enlevé à la figure son expression de bonté et de délicatesse pour la figer en une caricature grossière, presque animale.

Les yeux restaient ouverts, sans ciller. Ils gardaient une fixité noire, méchante. De lourdes larmes en sourdaient tout d'un coup, comme des sueurs d'une pierre ; elles coulaient sur la tempe et se perdaient dans les cheveux.

Hubert répétait :

— Maman...

Le masque effrayant demeurait immobile et impénétrable.

Elle mourut après une quinzaine de jours, laissant le tonnelier désespéré.

Le lendemain des funérailles, Gènevire lui dit :

— On n'aura plus besoin de moi ici, maintenant, Hubert ?

— Taisez-vous, Gènevire, répondit-il. ému comme s'il était menacé d'un second malheur, ne répétez pas une chose pareille.

La vieille boiteuse détourna la tête et s'éloigna, le visage dans son tablier.

Françoise lava, rangea, fit disparaître tout ce qui avait appartenu à la défunte. Elle entourra Hubert de soins et de caresses.

Le voyant nourrir sa douleur d'oisiveté,

elle lui conseilla de couvrir d'un plancher l'aire d'argile battue de l'atelier, qui était froide.

Hubert la jugea plus courageuse que lui. Il se mit au travail ; mais la terrible image des jours d'agonie s'effaçait difficilement de sa rétine, le passé ne lâchait point son cœur.

Pendant les nuits énervantes d'insomnie, le souvenir jaloux des amateurs de coqs d'Attenhoven revint se mêler à sa tristesse et attiser sa passion pour Siska. Il se reprocha sa brutalité, ne trouva plus rien de répréhensible dans la conduite de Françoise : elle avait été surprise alors qu'elle s'efforçait d'être aimable pour s'attacher une généreuse clientèle. Il se rappela les paroles de Philippine : « Il faut de la patience, mon fils, dans un cabaret, il faut de la patience. »

Son amour, exclusif maintenant, le tira de l'abîme de sa peine comme il lui avait inspiré la témérité de braver Dorchain.

Toutefois, quand il eut payé le médecin, le menuisier, le curé, il se demanda avec anxiété, par quel moyen il subviendrait aux nécessités quotidiennes.

Restait le café...

Les gens de Roclenge, Hasselbrouck, Goyer, modestes campagnards qui arrivaient par Mouhin, s'arrêtaient là, en hâte de se rafraîchir et de prendre langue. Ils y faisaient déposer leurs emplettes et s'y donnaient rendez-vous pour le retour : maigre clientèle de la matinée.

Le soir, quelques jeunes désœuvrés s'y attardaient à parler de leurs fredaines qu'ils exagéraient pour en tirer vanité aux yeux de la patronne amusée. Celle-ci leur vendait des cigarettes, des boissons inconnues dans les autres estaminets, des liqueurs décorées de noms chatoyants, contenues dans des flacons à forme de sirène. Ils se plaisaient à regarder les cristaux de couleurs qui se réfléchissaient dans la glace derrière l'étagère en même temps que leurs grâces falotes encadrant l'image attirante de Siska.

Les anciens camarades du tonnelier entraient parfois, mais ils se sentaient dépaysés dans ce milieu où ils ne retrouvaient pas la bonne vieille simplicité coutumière, et ils pensaient :

— C'est dommage, ce n'est pas la femme qu'il aurait fallu à Hubert.

Le cabaret garda une physionomie spéciale que traduisit le langage des gens. Les clients disaient : « Chez Siska ». Les femmes, avec une nuance de malice : « Chez la belle Flamande. »

Le couple sentait approcher la gêne : Hubert la redoutait surtout pour Françoise. Celle-ci songeait aux moyens de la prévenir. Elle fit observer à son mari que Gènevire vieillie se mouvait avec peine, qu'elle ne rendait plus guère de services.

— Nous pourrions nous passer de servante, ce serait une sérieuse économie.

Elle remarqua que la figure du tonnelier s'assombrissait à cette réflexion et se hâta d'ajouter :

— Il est temps que cette pauvre femme se repose.

— Tu as raison, Françoise, répondit-il tristement, mais..., où ira-t-elle, à son âge?

— Son neveu Andry, le maçon du Brouck, ne demanderait pas mieux que de la prendre chez lui, repartit-elle avec une hâte qui montrait qu'elle attendait l'objection. — Il a quatre enfants et sa femme travaille à la

ferme Recum. Je leur en ai parlé. Pour ce que ça leur coûterait... Sans compter qu'elle possède de petites économies.

Gènevire avait paru recevoir avec calme la nouvelle de cette décision, mais, peu à peu, son esprit se brouilla, comme s'il lui eût fallu quelque temps pour en saisir la portée.

A certains moments, ses mouvements se marquèrent d'une fébrilité excessive. D'autres fois, elle s'immobilisa, en contemplation, devant le poêle. Elle se dit à elle-même des bribes de phrases qui ne se liaient point. Il lui revint, par saccades, une foule de souvenirs anciens, comme à une personne qui se traîne vers la mort à travers une agonie lucide. Dans ses paroles, le vieux Dorchain, Théodore, Philippine revécurent, étonnantes de réalité, des secondes insignifiantes de leur existence, recommencèrent des gestes que rien ne paraissait devoir accrocher dans une mémoire.

Aucun mot amer ne s'échappa de ses lèvres. Elle ne fut ni moins bonne, ni moins empressée, se résignant à une fatalité dont, pas plus que de la mort inévitable, elle ne

songeait sans doute à accuser ni l'un ni l'autre.

Le jour de son départ, elle remercia Siska avec effusion. Elle voulut aussi s'adresser à Hubert : le tonnelier avait disparu.

Gènevire descendit la rue du Pont, pliée en deux, la figure — vieille chose moisie, grise, ratatinée, à longs poils blancs — pendue à un demi-mètre du sol. Une main serrait le genou malade ; l'autre traînait les hardes de Philippine nouées dans un tablier bleuâtre.

Gènevire bafouillait à mi-voix, sans discontinuer.

Chaque pas rejetait à droite ou à gauche ce tas de loques couleur de misère, que le pied brutal de la destinée roulait à la rivière.

Hubert la vit.

N'aurait-il pas mieux valu qu'elle eût pu s'acheminer vers Saint-Pierre, à l'abri de la vie, clouée entre ses quatre planches?

Le souvenir de sa mère s'associa à ce pénible spectacle. Son cœur se tordit dans sa poitrine.

Il rentra, mordu par le remords.

Siska marcha à sa rencontre.

— Je l'irai voir de temps en temps, dit-elle. Venez donc me donner un conseil.

Elle lui prit le bras, l'attira vers la fenêtre, pour lui demander son avis sur une étoffe dont elle désirait se confectionner un corsage.

Elle s'appuya à son épaule ; tandis qu'il se penchait, sa main blanche aux doigts fuselés, qui se promenait à travers le tissu, s'arrêta négligemment sur celle d'Hubert.

Il regarda Françoise : le monde entier ne fut plus pour lui que l'irrésistible et insondable miroir de ses yeux.

IX

Un homme, une serviette sous le bras, entra dans le café, resta debout près du comptoir et d'une voix enjouée :

— Bonjour, la toujours jeune et toujours belle Madame Pâquay ! Peut-on vous demander une goutte aussi fraîche que vous ?

Pendant que Françoise le servait, il tira de son portefeuille, en chantonnant, un papier qu'il déposa, sans explication, sur une table.

Puis, il se mit à parler du temps, des pommes de terre, ralluma sa pipe, vida son verre, salua et partit.

C'était un porteur de contraintes. Le receveur réclamait avec insistance la liquidation des impôts échus depuis longtemps.

Une ombre passa sur la figure de Fran-

çoise. La vie devenait difficile : le tonnelier n'avait autant dire plus de besogne, d'anciennes factures restaient à payer, les intérêts dus au docteur d'Haekendover aussi ; le lard était mangé, la cave vide.

Hubert ouvrit la porte, il rapportait des légumes du jardin.

Françoise poussa le papier de son côté, en soupirant.

Il lut.

— Tout cela va changer, Françoise, dit-il ; à partir de lundi, je travaillerai dans un atelier à Liège.

Il avait craint de lui causer de la peine ; le visage de Siska ne refléta qu'un léger étonnement :

— Vous avez raison, Hubert ; les hommes d'ici gagnent de grosses journées à la ville.

Il dut se lever très tôt, mais il ne voulut pas qu'elle se dérangeât. Il allumait le poêle, faisait bouillir l'eau, taillait le pain. Il quittait la maison vers cinq heures et demie, heureux à la pensée qu'elle n'aurait qu'à se mettre à table.

A ce moment, beaucoup d'ouvriers se

dirigeaient vers le chemin de fer. Leurs pas et leurs paroles résonnaient dans la rue encore mi-endormie.

Devant la gare, ils s'entretenaient par groupes, attendant le départ.

Hubert éprouva d'abord une gêne au milieu d'eux et se mêla peu à leurs conversations, bien qu'ils lui témoignassent une sympathique déférence.

Un des premiers jours, s'étant éveillé trop tard, il montait la rue pour prendre le train de huit heures, quand il aperçut Genevire qui avait sonné à la pharmacie. Elle revenait de la messe et s'apprêtait à recevoir les restes de cuisine qu'on lui octroyait chaque jour.

Ils se saluèrent rapidement, tous deux avec un choc dans leur poitrine.

On avait ouvert la porte à la vieille; elle ne le remarquait point : courbée sur sa canne, elle regardait s'éloigner le tonnelier. Sa tête tremblotait dans son mouchoir fané, ses yeux clignotaient, elle mâchonnait de petites plaintes.

Derrière elle, le pharmacien la considérait en souriant. Il la plaisanta :

— Ah! Gènevire, Gènevire! Je le dirai à Siska.

— Excusez-moi, Monsieur, excusez-moi, murmura-t-elle. Ce pauvre Hubert... quand on pense...

— Bah! on n'est pas à plaindre quand on a une si belle femme, riposta en riant le gros homme noir qui lui versa dans son tablier le contenu d'un petit panier.

Elle remercia et partit. De chaque pierre du chemin que touchait son bâton, sortaient de vieux souvenirs troublants : « Pauvre Hubert! Il était si choyé du temps de Philippine, si bonne, et qui a tant souffert... et Théodore... et l'atelier... et la brasserie... » Elle remontait, remontait dans le passé, se brouillait.

Un soir, Pâquay venait de s'asseoir devant son souper lorsque Françoise lui dit :

— Ah! j'oubliais, le docteur de chez nous est venu cette après-midi. Il arrivait de Tongres où habite un de ses amis. Il a pris le café et est reparti par le train de six heures. Il vous fait bien ses compliments. Ma mère n'est pas très bien portante.

Le tonnelier n'entendit point ces dernières paroles ; il ne comprit qu'une chose : le docteur avait passé la demi-journée en compagnie de Françoise. Cette nouvelle lui coupa l'appétit comme l'annonce de la plus noire trahison.

— Je ferai peut-être bien, reprit Françoise, d'aller la voir un de ces jours.

Il ne répondit pas. Il ruminait les amertumes de son voyage à Haekendover. Tout revint : son humiliation durant les explications et la demande d'argent de Françoise à son ancien maître ; son attente douloureuse entre sa belle-mère, Rik et Kato ; les noirs soupçons et les tortures morales dans le train du soir.

Elle s'aperçut de son émotion :

— Mangez donc, Hubert.

— Je n'ai pas faim.

Il la regarda dans les yeux.

Elle se détourna.

Il alla se coucher et ne dormit point.

L'image de Parrain hanta son insomnie ; il se remémora la volage Lalie Polard et la souffrance de celui qu'elle avait trahi.

Dès ce moment, il interpréta chacun des

événements journaliers comme une preuve de son malheur. Il crut remarquer plus de coquetterie dans la toilette de sa femme ; dans leur ménage, une aisance qu'il expliquait à sa manière ; de l'ironie dans le regard des gens ; l'interruption brusque, à son approche, de conversations dont le sujet ne faisait pour lui aucun doute.

Le travail même ne parvint plus à libérer son esprit. Il gâcha la besogne, inattentif, taciturne, et trouva les journées interminables.

X

Le lundi de la Saint-Jean, Hubert pensa avec plaisir à la visite que lui ferait, ce jour-là, Laurent Servais.

Si les occupations des amis les empêchaient de se voir aussi souvent qu'au temps de leur jeunesse, deux circonstances au moins les réunissaient chaque année. Quand les roseaux du bief du moulin de Lens s'élevaient larges comme des faux et balançaient mollement au-dessus d'eux de lourds et somptueux épis de velours brun, Hubert Pâquay venait, accompagné de Chauvin et de son rustique attelage, couper une charge de ces beaux roseaux qu'il faisait sécher et glissait entre les douves, pour rendre étanches ses tonneaux. Sa besogne faite et Chauvin reparti, il allait prendre la colla-

tion chez la tante Thérèse où il restait jusqu'à la nuit, à bavarder.

Laurent et sa mère rendaient cette visite le second jour de la fête de Blaret.

La rue du Pont ne participait guère à la ducasse ; elle réservait ses joies pour la neuvaine de son vieux Saint-Pierre qui se célébrait un peu plus tard. Dans le quartier rustique, le lundi de la Saint-Jean s'écoulait même plus calme et plus silencieux que les dimanches ordinaires, car les habitants valides allaient admirer, Place de la Gendarmerie et Place de l'École, la façon de s'amuser des gens d'aujourd'hui, et il ne restait au coin des portes que les tout vieux et les impotents, satisfaits déjà de regarder passer les jeunes farauds de Bettincourt et de Roclenge ou d'écouter mourir dans l'air la lointaine et confuse musique de la foire.

Dans le petit cabinet de la maison du tonnelier, où se trouvaient réunis Philippine, Thérèse, Hubert et Laurent, la kermesse des cœurs faisait oublier, plus qu'ailleurs, la kermesse du village.

Bercé par ces souvenirs et dans la douce attente de son ami, le tonnelier, vers les dix

heures, alla jeter un coup d'œil sur la rue. Il aperçut deux étrangers qui arrivaient du haut.

Le plus grand marchait à l'aide d'une béquille.

Ils avançaient sans se presser, regardant les maisons et laissant entre eux la largeur du chemin. L'un et l'autre balançaient un paquet noué dans un mouchoir rouge.

Ils arrêterent Jérôme qui allait sonner la grand'messe. Le sacristain étendit le bras pour leur montrer la maison du tonnelier.

La figure d'Hubert s'engrisaila dès qu'il reconnut Rik. Il n'avait plus revu l'équivoque béquillard et ne l'attendait point; la mémoire de leur première rencontre ajouta à l'antipathie que lui inspirait le personnage lui-même. Mais la froideur de l'accueil ne démonta pas Rik qui gravit prestement les seuils.

— Bonjour, bonjour ! cria-t-il d'un air effronté.

Son compagnon toucha légèrement sa casquette.

En cette figure rouge, aux yeux malins derrière d'épaisses et hautes pommettes,

Hubert retrouva les traits de Luppe qui avait agité la main au-dessus de sa tête pour les saluer dans les champs d'Haekendover.

Françoise accourut :

— Gèmenich! Gèmenich! Quelle bonne surprise!

Elle serra le bout des doigts de Luppe et pressa contre elle le bras de Rik, pendant que sa voix et celles des arrivants se ruaient en mêlée l'une sur l'autre, que les propos se hachaient, s'échevelaient en bruyants éclats de rire, s'entrelaçaient, se chevauchaient, joyeux, à la façon d'une folle et impatiente troupe de poulains.

En parlant, les hommes dénouèrent leurs paquets.

De l'un, sortit un cochet d'un an, tué, plumé, prêt pour la casserole.

Siska le pendit pleine d'admiration au bout de son bras tendu. Il mesurait bien une aune du bec au croupion et avait des cuisses dodues et blanches comme des jambes d'enfant.

Sur une plaisanterie de Rik, Françoise balança la volaille dont la crête rouge frôla la moustache brune du boiteux.

Rik et Luppe qui avaient déjeuné tôt, mangèrent une tartine pour attendre le dîner. Pendant ce temps, Hubert s'achemina vers son jardin du Brouck.

La pluie et le soleil, également tièdes, faisaient, tour à tour, frissonner la terre et les plantes.

L'âme du tonnelier ne laissait jamais à ses sens le loisir d'aller jusqu'aux détails. Son cœur emplissait trop son être. Les souvenirs, la rêverie émoussaient aussitôt son attention. Le plus souvent, sans discuter l'impression, il se laissait emporter par elle, à la dérive, pour jouir, pour souffrir, indifférent dès lors à la raison ou aux objets.

Il remarqua cependant avec plaisir la belle lavande fleurie ; puis, en face, de l'autre côté du sentier, la touffe de sauge dont la main de sa mère caressait volontiers les douces feuilles argentées. Il avait connu ces deux plantes au même endroit depuis de longues années. Philippine leur vouait un attachement spécial : l'une aromatisait son linge, l'autre sa casserolée de pigeonneaux. Lorsque la maladie l'avait immobilisée, elle

avait demandé, à chaque avril, des nouvelles de sa lavande et de sa sauge.

D'un geste autrefois familier à sa mère, Hubert froissa entre ses doigts un bout de feuille et le porta à ses narines.

Ce fut, pour sa pensée, une courte halte de reposante mélancolie que vint troubler l'image des rustres d'Haekendover.

Il cueillit de la laitue et reprit le chemin de la maison.

Dans le tambour d'entrée, Rik et Luppe étaient assis en compagnie de Couche.

Les pérégrinations du charcutier à travers le pays de Saint-Trond, à la recherche des porcs gras, lui avaient appris à baragouiner comme eux. Tous trois paraissaient de vieilles connaissances, parlaient haut, repoussant leur casquette dans la nuque, se tapaient sur l'épaule, fumaient.

Françoise, qui leur avait apporté des verres de genièvre, restait debout, à les écouter, la figure rieuse, le plateau d'étain rabattu sur le tablier.

Ils ne firent nullement mine de se déran-ger pour le tonnelier qui rebroussa chemin et rentra par l'atelier.

Après avoir dîné gloutonnement, les deux hôtes retirèrent leur veste, déboutonnèrent leur gilet et, avec un clin d'œil d'intelligence à Siska, ils s'installèrent chacun devant une table du cabaret.

Les bras en coussin sous la tête congestionnée, ils ronflèrent un quart d'heure, la bouche ouverte.

Lorsqu'ils s'éveillèrent, ils firent, les paupières et les lèvres pressées, des extensions de bras, des contorsions de buste et de cou, puis de larges bâillements sonores et d'autres bruits de satisfaction physique. Ils allumèrent un cigare, regardèrent l'horloge. Hubert crut comprendre qu'ils parlaient de « train », de « docteur »... Il eut un soupçon : attendait-on cet homme sans l'avoir prévenu ?

Le doute ne dura guère : le meunier de Lens-sur-Geer et l'ancien maître de Françoise arrivèrent presque en même temps.

Hubert se précipita vers son ami, en oubliant l'autre qui trouvait d'ailleurs compensation dans l'accueil de ses gens.

Il lui pressa affectueusement les mains, s'informa de la santé de tante Thérèse. Elle

commençait à ressentir les misères de l'âge ; elle devenait moins active, le rhumatisme l'empêchait de dormir, elle souffrait aussi des yeux.

— Tout cela m'inquiète d'autant plus, ajouta Laurent, que l'oncle Rasquinet, arrivé au moment de la retraite, voudrait s'installer à Lens et vivre avec vous.

On s'assit bientôt autour de la table couverte de belles tartes au riz et aux prunes, Françoise entre le docteur et Laurent, Pâquay, flanqué de Luppe et de Rik.

Le docteur se relevait avec des airs de président, le teint fleuri, l'œil allumé, passant ses doigts dans sa couronne de cheveux à petites boucles, se montrant aimable envers chacun. Il parlait français et s'adressait souvent à Laurent. Françoise, Rik et Luppe ne le quittaient pas des yeux, souriaient au moindre mot, approuvaient, fiers, on le sentait, de se trouver à la même table que lui.

Hubert ne fut pas peu étonné d'entendre Rik se mettre lui-même à s'exprimer en français, sans beaucoup de difficulté.

Le boiteux ne se taisait plus ; ses petits

yeux pétillaient. Ses grosses plaisanteries, l'accent avec lequel il les débitait amusaient les convives.

Luppe ne comprenait pas, mais il riait lourdement, de confiance, la bouche pleine de morceaux de tarte.

Françoise, transformée, se prodiguait, multipliant les invitations à boire et à manger.

Laurent Servais ne disait pas grand'chose, un peu dépaycé.

Quant au tonnelier, il se sentait triste, repris par sa jalousie et humilié aussi devant ce traîne-la-patte qui avait toujours dédaigné de se faire comprendre par lui.

Vers six heures, Laurent songea à repartir. Il se montrait d'ordinaire moins pressé.

— Reste encore une heure avec nous, demanda Hubert.

— Excuse-moi, répondit-il ; je te la devrai pour la prochaine fois, mais Maman trouve facilement le temps long.

Hubert n'insista plus : la société n'était pas de nature à retenir son ami.

— Je te donnerai un pas de conduite.

— Pendant ce temps, nous irons voir les

baragues, dit Françoise. Si vous désirez nous retrouver, Hubert, nous serons Place de la Gendarmerie.

Pâquay et Laurent partirent par la Visigate et le chemin sous les Remparts. Ils ne s'entretenaient pas comme d'habitude. Pour la première fois, ils s'apercevaient qu'ils étaient deux, parce que, pour la première fois, ils ne s'ouvraient pas complètement leur cœur.

— Tu te seras peut-être ennuyé, à cause d'eux, fit Pâquay; je ne les attendais pas. Ils nous ont gâté notre journée.

— Ils me paraissent de bonnes gens... des amis du village de Françoise?

— Des amis..., oui et non; de ses voisins de là-bas.

— Et le docteur, lui...? C'est le bourgmestre?

Hubert, bien qu'il ne mentît pas, souffrait dans sa sincérité fraternelle. Il aurait voulu confesser à Laurent sa peine, sa rongeuse inquiétude. Une honte le retenait. Il aurait dit : « Ce boiteux est l'amant de ma belle-mère avec qui il habite; ce Luppe est un ancien compagnon de domesticité de ma

femme, le docteur, l'ancien maître de Françoise, peut-être son... »

Non! il n'aurait pu aller plus loin, son amour aurait crié au mensonge, à la démence.

Il se tut.

Servais pensa qu'il n'était pas heureux.

Pendant qu'ils se tenaient la main pour l'au-revoir, ils se regardèrent dans les yeux douloureusement et se quittèrent le cœur gros.

Pâquay retrouva sa maison déserte. Il se laissa tomber dans le fauteuil de la vieille Philippine. Débarrassé de la contrainte qui pesait sur lui depuis le matin, il ne s'enfonça que plus à l'aise dans le sombre dédale de sa jalousie.

Rik, Luppe, le docteur avaient ramené vers lui le flot déprimant d'Haekendover.

Ils éloignent de moi, Françoise, pensait-il; ils me la reprennent et la replongent dans leur monde louche.

Dans la solitude et le silence, les rats affamés des angoissants souvenirs sortirent de nouveau de tous les coins et attaquèrent sa cervelle; le médecin, le patron d'autrefois,

attendri par l'énigmatique discours de Françoise et prêtant les billets; le parapluie oublié; la longue attente dans le cabinet où Rik se mouvait avec des airs de sultan; les grâces équivoques de la veuve aux bandeaux ondulés et aux pantoufles de velours grenat; la petite Kato...

Oui, la petite Kato... ses yeux, les yeux de Françoise, ces chers yeux insondables et tyranniques...

Mais, qu'y a-t-il d'étrange dans cette ressemblance? Kato n'est-elle pas l'enfant d'une sœur...

Ah! tout se ligue contre son amour.

Quelqu'un entrait dans le cabaret.

Hubert se leva et ne put réprimer un froncement de sourcils en reconnaissant Couche.

— Bonsoir, voisin, dit le cauteleux charcutier. J'ai pensé que vous me rendriez bien un petit service.

Le tonnelier ne répondit pas.

— J'ai cassé le manche de mon couteau et...

Il tira d'une gaine usée et grasse une lame étroite qui finissait en pointe.

— Celui-ci en a tué plus que le sabre de Napoléon lui-même.

Il regardait en souriant l'acier luisant qu'il passait lentement entre le pouce et l'index, jusqu'à cette fine extrémité qui allait, au milieu du corps, toucher le cœur de l'animal et arrêter net le dernier cri.

— Mon père — Dieu ait son âme! — s'en servait déjà; il en a tué des milles et des cents. On ne trouverait plus cela aujourd'hui. Vous pourriez peut-être l'arranger?

Hubert prit l'outil, y jeta un coup d'œil, l'enfonça dans le fourreau, puis le glissa dans la poche de son veston.

— Je le referai demain, à l'atelier.

— Nous boirions bien une goutte, là-dessus, proposa Couche.

Mais le tonnelier avait hâte de l'éloigner.

— Merci, il n'est pas nécessaire que vous preniez quelque chose.

Le charcutier était ladre; il n'insista point. Cependant, il n'avait pas l'air pressé. Il s'assit :

— Vous êtes seul, paraît, Hubert?

— Oui, prononça assez sèchement Pâquay.

— La dame est allée « aux jeux »...?

— Oui, avec sa famille, pour les amuser.

— Oui, oui... oh, oui! nous autres..., les jeux...

Il se releva, dévisagea Hubert et, comme s'il parlait d'amis communs :

— Vous voulez dire avec Rik et Luppe, n'est-ce pas? — et Monsieur le docteur, laissa-t-il tomber négligemment après, sur un ton de naturel et d'indifférence exagérée, en baissant le regard.

Le tonnelier sentit tout son sang lui sauter à la face. Ses lèvres tremblèrent.

Couche ne voulut pas remarquer cette émotion et continua d'un air entendu, les yeux allumés et la bouche pincée :

— Rik est un joyeux compère, hi hi hi! et... ce qu'il en connaît! et des salées!

Au souvenir des grivoiseries du boiteux, son petit rire soutenu de fausset secoua son buste penché sur ses cuisses.

— C'est bien dommage de son accident! Et même avec sa petite jambe... hi hi hi! je crois que... hi hi hi!

Il se leva, égrenant son rire énervant.

La fumée de sa pipe le fit tousser; il cracha, les yeux gros :

— Sacré Rik, va !

Il ne cessa de rire jusqu'à ce qu'il parût à bout de forces.

— Haïe, haïe ! les femmes, les femmes... !

Nous irons voir si Zabelle est tombée le nez sur mes chaussons. En voilà une, Zabelle, qui ne me rendra jamais chenu !

Bonsoir, voisin, bonne nuit ! On est encore mieux dans son lit qu'à la comédie.

Le docteur ! le docteur ! se répétait Pâquay. Sa femme se jouait de lui. Il n'était qu'un imbécile, qu'un crédule pantin, à la façon de ce misérable Lambert Cunelle...

Il s'agita, marcha sous le coup d'un bouillonnement de sentiments qu'il ne distinguait plus : de l'indignation, de la colère, du mépris, de l'amour qui s'exaspérait au milieu de cet affolant chaos.

Ah ! l'abominable charcutier, roux comme Iscariote !

Des sanglots se pressaient dans sa gorge. Il les exécrait tous, les fourbes qui le trompaient : le boiteux, Luppe, Couche ; il aurait voulu étrangler tout cela d'un coup, disparaître.

Il ferma la porte, monta se coucher.

A travers le silence du soir, un vague bruit de kermesse arrivait à ses oreilles. Il entendit tout à coup un sifflement prolongé : le train remportait vers Haekendover ceux dont la présence avait empoisonné sa journée.

Peu après, Siska rentra.

Il tint les yeux clos, résolu à manifester sa mauvaise humeur.

Lorsqu'elle arriva dans la chambre, elle se pencha vers lui et lui chatouilla doucement l'épaule :

— Ah ! le paresseux !

Son cœur tressaillit de bonheur.

— Il fait chaud ici, dit-elle ; si l'on donnait un peu d'air ?

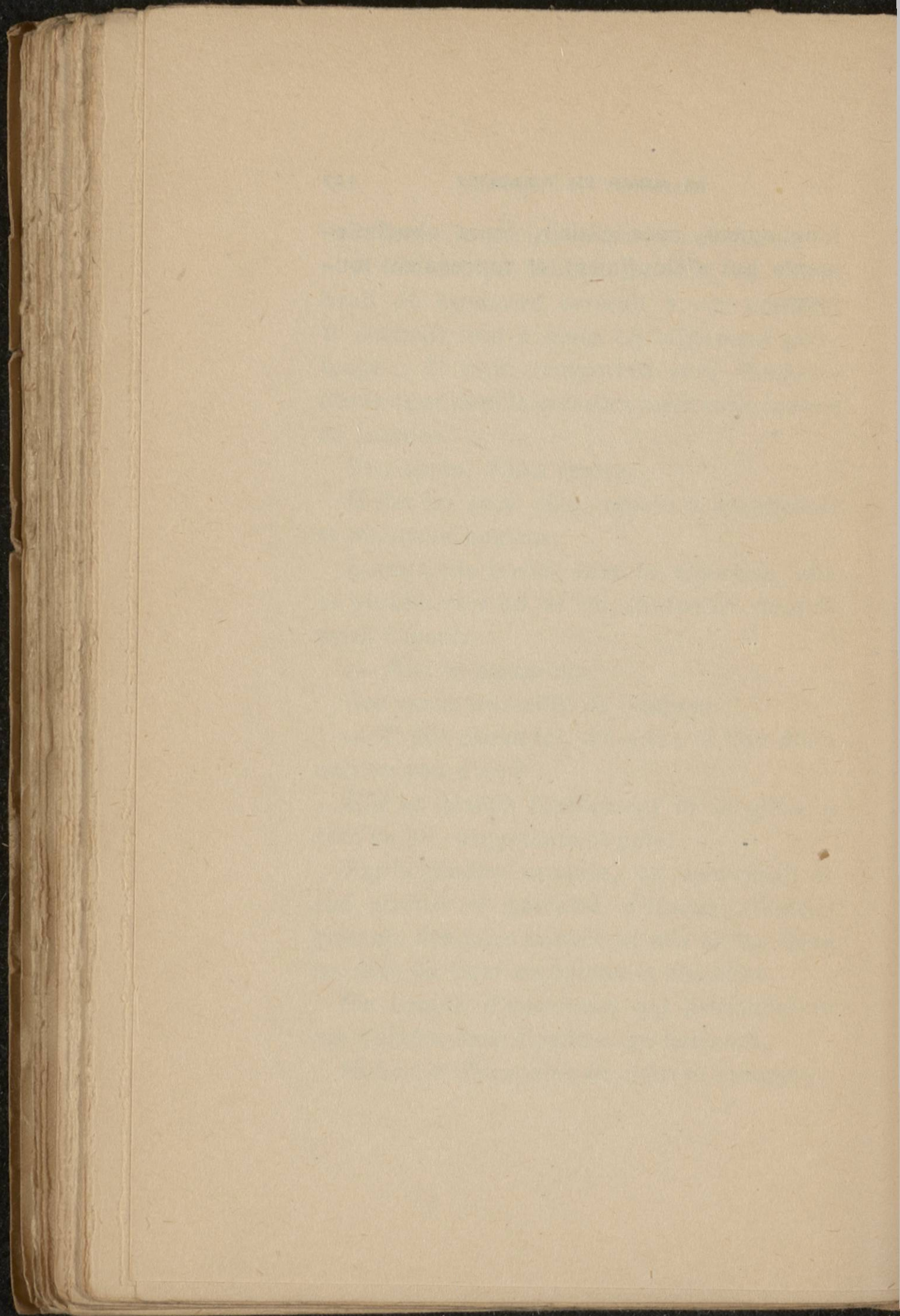
Elle se dévêtit rapidement et se glissa à côté de lui, caquetante et gaie.

Par la fenêtre ouverte, on apercevait le ciel soyeux et parsemé d'étoiles ; l'odeur grisante des foins coupés et mis en tas dans les prés du Geer embauma la chambre.

Un couple d'amoureux qui descendait la rue s'arrêta dans l'ombre, au tournant.

Hubert et Françoise écoutèrent ensemble,

longuement, avec plaisir, leurs chuchotements qui s'étouffaient et reprenaient toujours.



XI

Une lettre ayant annoncé à Françoise que sa mère, plus souffrante, désirait la voir, elle partit le matin, avec l'intention de rentrer par le dernier train du soir.

Pâquay, forcé de garder la maison, ne parvint pas un instant à leurrer sa tristesse aiguillonnée par le voyage de sa femme.

Il rechercha la lettre arrivée la veille, la considéra : elle était d'une écriture ferme, égale, correcte, l'écriture d'un homme instruit, l'écriture du docteur enfin, il en était convaincu ; le docteur, qui rappelait Françoise, d'accord peut-être avec la belle-mère capable des complicités les plus malpropres...

Pourtant, son cœur protesta aussitôt.

Pâquay ne voulait pas croire à ces horreurs ; elles sortaient de son imagination : il était malade, sa passion le minait. Il existait sans doute, entre Françoise et lui, des malentendus qu'une explication bien franche dissiperait ; leurs esprits ne se pénétraient pas, les âmes ne communiaient pas. A quoi en attribuer la cause ? A une différence de langage ? Il ignorait le flamand ; elle parlait un français rudimentaire, sans nuances.

La plus délicate essence de notre sensibilité, la fine et décisive exaltation de notre amour, nous ne parviendrons jamais à la traduire, à peu près, qu'à travers les mots avec lesquels notre mère nous caressa, à travers une guirlande fluide, irisée, de mots qui ne s'apprennent plus, une fois l'enfance envolée...

Une partie de l'âme de Françoise resterait-elle donc dans l'ombre pour lui ?

Et il y avait un village et un milieu où elle s'exprimait toute, qui la lui disputaient... Mais était-il lui-même exempt de reproches ?

Françoise était jeune et belle, on n'en-

ferme point les fleurs dans une cave; l'air, la lumière assurent leur épanouissement, avivent leur éclat, rendent leur parfum plus pénétrant; la froide obscurité les décolore, les fane... Que tentait-il pour rompre la monotonie de l'existence de sa femme? Il l'aimait passionnément, cela suffisait-il? A qui s'en prendre, si les yeux de Françoise étaient moins lumineux pour lui que pour d'autres? Sourit-on à ceux dont la figure ne sourit jamais? Que ne s'efforçait-il d'être gai?

Etre gai...

Et il recommençait à tourner dans le cercle qui affole et exténue.

Il était huit heures. Afin qu'aucun client ne vint le troubler, il éteignit la lampe.

De larges rayons de lune entrèrent par les fenêtres de la Visigate et se projetèrent sur le parquet. Dans l'ombre ténue qui noya le reste de la salle, les meubles aux contours flous parurent s'animer.

Le tonnelier écarta le petit rideau de la porte d'entrée : le ciel était étoilé, le chemin et la rangée de droite des maisons se per-

daient dans la nuit, l'autre rangée était en pleine lumière.

Le regard de Pâquay alla tout droit cogner la grande porte de la brasserie Dorchain qui se dressait, noire, au sommet.

Miracle! La porte s'ouvrit, lui découvrant la cour claire et vivante. Ses narines s'emplirent de l'amertume chaude et lourde des malts. Il revit la vieille Odile; elle bourrait de prunes sèches les poches d'un garçonnet dans lequel il se reconnut,

Il aperçut bientôt l'enfant qui roulait devant lui un tonneau dont ses petites mains modéraient la descente. Son père, tête nue, manches retroussées, tablier de cuir, le suivait en courant, rouge de plaisir; il criait :

— Attention! attention! ah! le garnement!

Dans le bas, l'enfant se jetait de côté, laissant le fût accélérer librement son allure, pour le voir frapper les marches, rebondir plusieurs fois sur lui-même, à la façon d'une vague toujours moins haute, et s'arrêter enfin, après un rapide petit mouvement d'écolier mauvaise tête.

Son adolescence, sa jeunesse se relevaient ainsi, baignées de la douce lumière des heures heureuses.

Mais, un souvenir, impatient et fort, bouscula, piétina les autres : celui de la première rencontre avec Françoise.

Hubert entra dans la cour, pour se diriger vers le hangar aux tonneaux.

Elle apparut au haut des seuils de la cuisine, à gauche.

Elle portait un corsage blanc à pois rouges.

Elle le regarda. Ses longs cils battirent une seconde...

Ah ! Ses yeux ! Ses yeux changeants !

Il sentit un léger frisson, pâlit, s'arrêta.

Ils ne se dirent que des choses insignifiantes, mais il resta là, écoutant son cœur qui martelait à jamais sa destinée.

Dès cette heure, il appartint à Françoise.

Il repensa à la rupture brutale avec Dorchain, à son mariage, aux jours de gêne, à sa visite au docteur d'Haekendover, aux amateurs de coqs, à ses accès de jalousie, à la mort de sa mère...

Ces événements étaient soudés de souffrance. Ils s'imposaient à sa mémoire ; ils voilaient le passé plus calme.

La vie d'Hubert ne commençait qu'à cette première minute d'amour, sous la grande porte.

Il tira sa montre et alla regarder sous le rayon de lune, quel temps le séparait de la rentrée de Françoise.

Lorsqu'il reprit sa place, quelqu'un descendait la rue. Il entr'ouvrit la porte et distingua un bruit de sabots, marquant, eût-on dit, le pas mal assuré d'un ivrogne.

Il reconnut la vieille Gènevire.

Il marcha vers la pauvre :

— Vous voilà bien tard en route Gènevire ?

Elle s'arrêta effrayée :

— Qui êtes-vous ? Ah ! c'est Hubert !
Bien oui, m'fi, oui... On n'a plus vingt ans.
Je reviens de... (elle chercha...) de Hologne. C'est déjà loin.

— Entrez, vous vous reposerez un peu.

— Merci, Hubert, merci : mon neveu Andry serait peut-être inquiet...

— Venez donc vous asseoir un instant, on ne vous voit jamais plus.

Elle releva la tête :

— Qui êtes-vous ?

— C'est moi, Hubert. Venez, je suis justement seul, Françoise est en voyage.

— Ah ! vous êtes seul...

Elle gravit les degrés en geignant et se dirigea vers le cabinet, comme si elle n'avait pas quitté la maison.

— Attendez, attendez...

Il avança près du feu l'ancien fauteuil de Philippine.

— Tenez, mettez-vous là, Gènevire. J'allumerai la lampe.

— Mais non, mais non, il fait clair, c'est pleine lune.

Il prit dans l'armoire une tasse, l'emplit de café sucré et la présenta à Gènevire.

Elle la porta aussitôt à ses lèvres :

— Vous l'avez laissé refroidir, dit-elle d'un ton de reproche et avec une moue de mécontentement.

Elle examina la tasse :

— Et ce n'est pas la mienne, c'est celle de Lippenne.

Elle appelait ainsi Philippine, quand, toutes petites, elles mêlaient leurs boucles

blondes en jouant aux osselets sur la margelle de la fontaine.

Elle se renfonça avec humeur dans le fauteuil.

Duc, vieux, boudiné et aveugle, avait reconnu la voix. Il vint, à pas lents, se frotter contre les jupes de Gènevire, lécher le bout de la main desséchée, terreuse, qui pendait et qui ne bougea pas.

Gènevire se releva, tendit le cou : l'effort qu'elle fit pour aiguïser sa vue et la diriger autour d'elle réduisit sa figure à un tout petit rien chiffonné.

Les traits retombèrent. Les regards se portèrent sur chaque chose avec une calme tendresse (*ehe... ehe...*) Puis, sous la peau du front toute ramassée aux sourcils, ils s'arrêtèrent, noirs, fixes, gênants, cherchant à reconnaître Hubert.

— C'est moi, Gènevire, c'est moi.

— Ah ! oh ho ! C'est Hubert... Et Lippenne, elle, où est-elle ?

Mais elle se ressaisit, comme si l'étrangeté du propos l'eût éveillée, et poussa un petit rire douloureux de compassion envers elle-même :

— Hé, Hé... je ne sais vraiment plus ce que je dis, vois-tu, m'fi, je ne sais vraiment plus ce...

La fatigue, la chaleur l'accablaient.

Sa tête pencha de côté, ses paupières s'affaissèrent à demi, comme celles d'un mort; sa bouche entr'ouverte prit l'aspect d'une vieille déchirure dans un cuir durci.

Elle sommeilla, ronflant légèrement.

Une écœurante odeur de taudis se dégageait d'elle. Son orteil tout noir sortait d'un soulier troué. Le vieux bas verdi, crotté de bouse de vache, se tassait sur la cheville, et l'os de la jambe nue semblait visible sous de la fine baudruche striée de noir.

Le bord de la cotte, qui était relevé et poussé dans la ceinture, retomba découvrant un sac de toile trop rempli de grosses croûtes bisées, blanches, noires, coupées épaisses et de travers, pour les pauvres.

L'assoupissement dura quelques minutes; Gènevire se redressa, plissa de nouveau le front, attentive, et dit :

— Théodore, lui, c'était là qu'ils'asseyait... Il prenait le petit sur ses genoux et le faisait sauter, en chantant :

*Roum, dou doum, Roum, dou doum !
Roum dou doum, Colas Roubeigne,
Voss' tchivâ qui n'va né beigne.
Roum dou doum, Roum dou doum !
Il a tant mangé de blé
Que son cul est tout pelé, tout pelé !*

He, he, he...!

Elle referma les yeux et, sur sa face, le souvenir évoqué laissa errer un pâle et béat sourire.

— Andry, n'avez-vous pas entendu dire...

Le tonnelier comprit que l'esprit rentrait dans les broussailles.

Gènevire avait atteint ces jours secourables qui confondent les temps, les lieux, les personnes et préparent la période où l'on sera soi-même confondu dans la grande réserve de matière que la nature pétrit, rectifie, féconde sans cesse, afin de refleurir éternellement le vieux monde, de formes nouvelles, robustes et belles.

Hubert considérait Gènevire. La demi-obscureté aidant, il se figura retrouver sa mère devant lui et fut pris du désir de se précipiter, de l'embrasser.

Mais la vieille femme continua :

— Andry...? le docteur, là... le galant de Françoise, là... Y va-t-il encore? — Pauvre Hubert...

Le condamné qui sent passer dans ses nerfs la mortelle secousse électrique prend-il soudain un masque plus effrayamment blême que la figure du tonnelier?

Pâquay sauta sur Gènevire, lui serra brutalement le bras :

— Aïe! fit-elle, d'un ton de doux reproche.

— Gènevire, Gènevire! que dites-vous? Que dites-vous?

Mais la mendiante le regardait avec étonnement et effroi. Les idées glissaient sur son cerveau durci, pareilles à la fleur de farine sur l'anche luisante du moulin, sans y laisser de trace, et la seconde présente ne se souvenait pas plus de sa sœur qu'elle précipitait dans le néant, que la goutte d'eau tremblotant à la pointe d'une chandelle de glace n'a de mémoire de celle qui déjà s'est perdue dans le sol.

— Gènevire, répétait-il, qui a dit cela? Que je l'étrangle!

Il avançait les mains agrippantes, dans le geste de serrer une gorge.

La vieille, effrayée, ne répondait pas, ne savait plus quoi, ne cherchait point à s'expliquer cette fureur soudaine... Elle avait vu tant de choses !

Elle se remit sur pied avec peine et tâcha de gagner la porte.

Alors, Hubert sentit un déclic se produire en lui ; il sanglota à gros sanglots entrecoupés de hurlements sourds, jeta ses bras sur les épaules de l'inconsciente et laissa choir sa figure dans les guenilles sordides :

— Gènevire ! Gènevire !

Il la soutint, l'aida à descendre. Le couple étrange, titubant, muet, se dirigea vers le Brouck.

Le tonnelier poussa la porte de l'humide mesure d'Andry. Dix heures sonnaient. Toute la maisonnée était allée se coucher, sans s'inquiéter de la vieille.

Une voix qui trahissait la mauvaise humeur de l'homme dont on vient troubler le sommeil, demanda du haut :

— Est-ce vous ?

— Oui, m'fi, oui...

— N'oubliez pas de tourner la clef, hein?

Hubert quitta Gènevire sans un mot.

Il s'arrêta sur le pont du Geer et s'accoua à la balustrade, la tête entre les mains.

Semblable à une timide fillette qui n'ose manifester qu'en dehors des yeux sa grâce naïve et babillarde, la petite rivière grise roulait ses ondes miroitantes sur des étoiles et gazouillait.

Mais, de gros rats noirs qui se poursuivaient dans les touffes de roseaux sautèrent tout à coup dans le courant.

Hubert se releva et reprit sa marche.

Il approchait de son habitation : sa femme rentrait.

Il poussa durement la porte qu'elle fermait sans apercevoir son mari.

— Tiens, Hubert! dit-elle. D'où sortez-vous donc? Je ne vous avais pas...

Il lui coupa la parole, l'écarta d'un poing rude et fixa un instant sur elle cet œil qu'elle lui avait vu le jour où elle se réfugia dans l'étable à porc.

Il grimpa l'escalier en trébuchant, se

laissa tomber à genoux près de son lit et mordit à pleine bouche les couvertures au travers desquelles passaient encore les gémissements qui râpaient sa poitrine.

Il se releva pour s'abattre aussitôt sur sa couche, sans se dévêtir, s'étouffant, enfonçant ses ongles dans son crâne.

Son sang se calma peu à peu.

La vieille passion, nourrie et renforcée par tout ce qu'il lui sacrifiait sans cesse et souffrait pour elle, lutta contre ses soupçons.

La honte d'ailleurs montait en lui, après chacun de ces accès de jalousie qui l'humiliaient autant que le souvenir de basses injures qui lui seraient échappées sous l'empire de la fureur.

Pouvait-il réellement douter de l'amour de Françoise, à se rappeler ses moments de fol abandon ? Elle était étrange ; il ne la comprenait pas, c'était le malheur...

De quelle noire action possédait-il la preuve ?

La vieille Gènevire, retombée en enfance, répétant une calomnie ?

Oubliait-il que les femmes de Blaret entretenaient une haine peu voilée contre Françoise? N'en connaissait-il point la cause? Elle restait l'étrangère, et trop belle pour le village : ah! « la belle Flamande! »

Ce qu'on lui faisait payer, c'étaient ses beaux yeux, sa tournure qui la distinguait des épaisses margotons, son mépris des comérages auxquels elle ne se mêlait point.

Cela s'expliquait peut-être.

Mais, allait-il, lui, s'associer à ceux qui insultaient sa femme et la faisaient souffrir?

Le misérable!

La vie l'avait rendu irritable et ombrageux; un homme lutte contre lui-même, défend ceux qu'il aime.

La douleur, le repentir, l'oppressaient.

Soudain, le son clair de la petite pendule au milieu du silence le fit tressaillir comme un coup de lancette dans sa chair.

— Où était Françoise, maintenant? Partie peut-être...

Il descendit rapidement, la gorge sèche, la poitrine serrée.

Françoise dormait sur une table, les bras croisés sous la tête.

Un attendrissement le gagna. Il s'approcha, lui toucha l'épaule.

Elle ouvrit les yeux, effrayée :

— Vous m'avez fait peur !

— Pourquoi restes-tu ici ? Viens te coucher.

Ils se rendirent dans leur chambre. Hubert ne songea même pas à lui demander des nouvelles de sa mère. Il aurait désiré ne plus reparler de la soirée, mais le remords l'en empêcha irrésistiblement :

— Pourquoi ne montais-tu pas ?

— J'avais peur.

— Peur ? Pourquoi, peur ? Tu as peur de moi, maintenant, Françoise ?

Il y avait, dans ses paroles, un accent d'abandon poignant, une supplication, une question épouvantable.

Elle le regarda.

Jamais, il n'avait vu ses yeux si grands, si impénétrables.

— Je n'ai rien fait de mal, dit-elle, mais vous m'avez repoussée si méchamment...

— Ce docteur me rend mauvais. Le monde parle... Il faut que cela finisse.

— Le docteur ? interrogea-t-elle, d'un air étonné.

Elle éclata de rire bruyamment :

— Cette fois, je crois que vous devenez fou, Hubert ! Le docteur !

— Oui, Françoise, tu l'as dit, je deviens fou, je deviens fou ! Je suis malheureux.

Il lui passa le bras autour du cou :

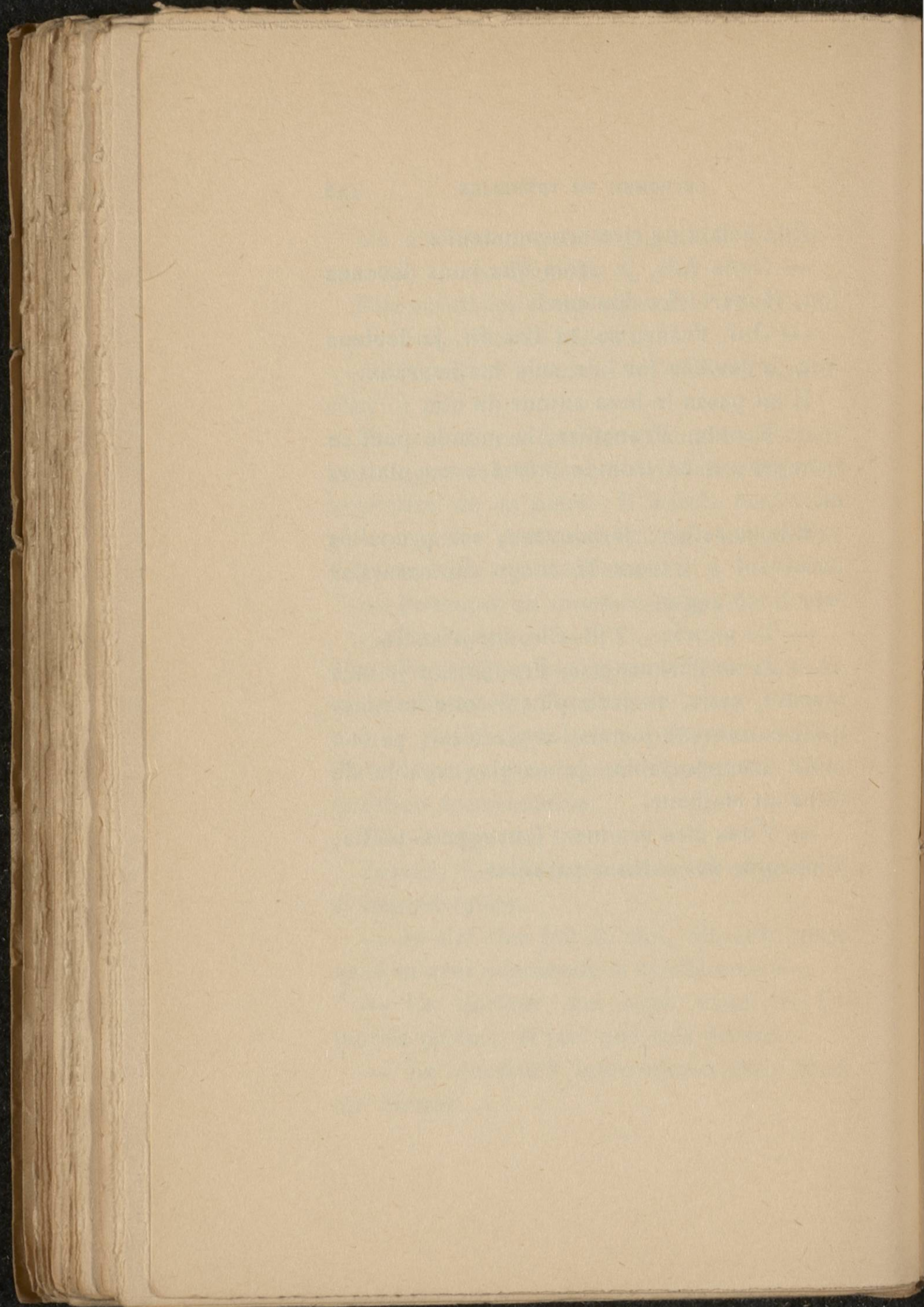
— Ecoute, Françoise, le monde peut se tromper ; il se trompe même avec plaisir, et...

Elle se retira ; de nouveau, ses prunelles passèrent à travers le corps du tonnelier leur lame aiguë.

— Le monde... ? fit-elle, méprisante.

— Je ne t'accuse pas, Françoise ; je suis insensé, mais, ne parle plus à cette homme, qu'il ne remette jamais les pieds ici ; sa vue m'est insupportable, je serais capable de faire un malheur.

— Vous êtes vraiment fou, répéta-t-elle, d'inventer des sottises pareilles.



XII

A partir de ce jour, aussitôt que Pâquay quitte la maison sa vie devient un martyre.

A l'atelier, il manie automatiquement l'outil, les yeux fixes, sourd à tous les propos, aveugle à tous les spectacles, enserré dans l'étroite tunique d'acier de l'obsession.

Une lutte continuelle et sans merci le déchire en dedans. Son amour se défend avec fièvre, chante l'ensorceleuse ritournelle des heures d'intimité, rappelle les soins affectueux des douces mains de Françoise, dresse devant l'homme ce corps élancé vêtu de toutes ses séductions ; les courbes harmonieuses de la nuque, du sein, de la hanche, la masse des fins cheveux, la peau ambrée, les yeux tyranniques, les yeux tour à tour calmes, mobiles, sombres, lumi-

neux, nuancés, infinis autant que le ciel même. Ah ! comment concilier avec tout cela une sournoise infidélité ?

Puis, les démons harcèlent l'idole : c'est encore une fois Haekendover, la matrone avec ses bandeaux plaqués, ses pantoufles grenat et son boiteux, le docteur, Kato, les insinuations perfides de Couche, enfin, la torturante question sortie des lèvres de Gènevire assoupie comme des lèvres d'une vieille pythie aux mots incohérents et fatidiques :

— Le docteur, le galant de Françoise...
Le galant de Françoise ! Le galant de Françoise...

Que signifie après tout ce propos d'une simple ? Quel envieux, quel jaloux l'a prononcé devant elle ? Combien de semblables méchancetés la calomnie sème-t-elle par jour sur les femmes les plus honnêtes ?

Hubert a beau se raisonner, le mot retentit obstinément : le docteur, le galant de Françoise...

La nuit n'apporte aucune trêve à son supplice. Un cauchemar impitoyable mêle, dans des scènes atroces qui exaspèrent sa jalousie, le bourgmestre d'Haekendover, Lalie

Polard, Luppe, le bestial valet de ferme, Rik, le sinistre boiteux, Gilles Dorchain... oui, Gilles Dorchain. Le docteur et le brasseur se confondent maintenant le plus souvent dans sa haine.

Le matin, il repart, épuisé déjà. Il sue la fièvre, il ne voit rien autour de lui, et, dans sa cervelle de faible, il sent pousser parfois des résolutions criminelles.

Aujourd'hui, les pensées de Pâquay sont plus sombres encore. D'ordinaire, il peut rentrer chaque soir chez lui. Cette semaine, l'ouvrage presse, le patron a annoncé qu'on travaillera à la lumière. Hubert a emporté son manger pour six jours. Six jours !

A midi, il n'y tient plus, il déclare qu'il est malade, rejette sa besace sur l'épaule, un pain devant, un pain derrière, abandonne l'ouvrage.

Ses compagnons le regardent partir avec compassion :

— Le pauvre Pâquay n'a rien de bon dans la peau.

Le train de trois heures le ramena à Blaret. Françoise vint à sa rencontre dans le cabaret. Elle voulut l'arrêter, lui expliquer...

Déjà, il avait ouvert la porte de la cuisine. Devant la table qui portait la vaisselle du repas, une bouteille de vin et deux verres, le docteur était assis, en manches de chemise, les pieds dans les pantoufles d'Hubert.

— Hors d'ici, coquin ! Hors d'ici !

L'autre, debout, rouge de colère, toisa Pâquay d'un regard hautain.

— Holà ! Holà ! Que dites-vous, mon ami ?

— Hors d'ici ! hors d'ici ! hurla Pâquay qui s'avança menaçant.

Le bourgmestre d'Haekendover saisit sa chaise par le dossier, prêt à se défendre.

Françoise tenta de s'interposer :

— Hubert !

Mais, la besace du tonnelier, avec les deux pains au fond, tournoyait dans l'air comme une lourde massue ; elle s'abattit sur la tête du docteur qui croula d'une pièce aux pieds de la femme.

— God ! God ! God ! cria Françoise !

Elle poussa vers la porte Pâquay qui ne se rendait plus compte, qui se laissa faire.

XIII

L'apoplexie plus que le coup de besace avait terrassé le docteur. Lorsqu'il revint à lui, la langue ne parvenait plus à articuler nettement, le côté droit du corps demeurait inerte.

Il resta trois jours dans la maison du tonnelier où Siska cacha sa présence.

Un soir, une voiture attelée d'un fort cheval de labour s'arrêta devant la porte de l'atelier. Luppe la conduisait. Un autre homme en sortit.

Ils allèrent chercher le malade à l'intérieur, l'amènèrent entre eux, lentement et sans bruit, le hissèrent avec peine dans le véhicule et repartirent.

La scène avait duré quelques instants; elle s'était passée dans une obscurité complète.

Cependant le roulement d'une voiture, à cette heure, sur les pavés de la rue du Pont, avait éveillé l'attention des voisins qui tentèrent vainement d'observer, et en furent réduits à des soupçons peu honorables pour Siska.

Bientôt, on remarqua l'absence d'Hubert ; on apprit qu'on ne l'avait plus revu à son atelier, bien qu'il n'eût pas pris congé. Cette disparition, jointe au souci de Françoise de ne point se montrer, d'éviter les rencontres et les conversations, donnèrent l'envolée aux histoires qui, pour n'être que des suppositions, ne s'éloignaient pas trop, au fond, de la vérité ; mais on ignorait tout de même ce qui était arrivé, et les imaginations ne connurent aucun répit. On ne parvint pas à s'accorder sur le point de savoir quand on avait aperçu Pâquay pour la dernière fois : le lundi, assuraient les uns ; d'autres tenaient pour le samedi ; non, ce devait être le mardi, car... La voiture venue d'où ? emportant qui, dans la nuit ? compliquait le mystère.

Une chose était certaine : Hubert avait

quitté sa femme. Pourquoi? Sur cette question, les langues se débridèrent.

— L'amour lui a tenu longtemps le bandeau sur les yeux.

— Oui, oui... mais, on a beau être aveugle, si l'on cogne un mur, il n'y a plus à douter du mur.

— Il arrive toujours une fois qu'un aveugle rencontre un mur.

— Sans compter qu'il y a des gens assez malpropres pour pousser un aveugle contre un mur.

— C'est malheureux...

On savait bien à qui s'adressait la compassion.

— Cette Siska est de celles qui enferment le diable dans leurs cottes. Pour elle, le tonnelier n'a pas hésité à se brouiller avec Dorchain, à sacrifier sa fortune; de patron, il est devenu ouvrier; il a supporté la pauvreté, l'humiliation.

— Mais, à la fin, c'en était trop! Un vrai scandale!

Car, on se rappelle maintenant; on bavarde, on invente :

— Le docteur arrivait au moins une fois

par semaine, l'après-midi. Il restait des heures. Elle le recevait dans le cabinet...

— Comme elle en recevait bien d'autres, sans doute...

— Elle se figurait que le monde était dupe de ses finesses.

— Quel guignon que cette femme se fût trouvée sur le chemin d'Hubert, alors qu'il ne manquait pas dans le village de braves filles qui n'auraient pas demandé mieux que de devenir sa femme et de lui procurer le bonheur qu'il méritait.

On se souvint de l'abnégation avec laquelle il avait soigné la vieille Philippine. Les conversations firent revivre la ruche qu'avait été l'atelier de la rue du Pont; Théodore, si cruellement fauché dans la force de l'âge et en pleine vaillance; la première Philippine, rieuse, potelée, remuante; l'autre Philippine, impotente, dont on aimait à saluer la douce figure d'aïeule derrière la vitre du cabinet; le bonheur enfin qui habita, quand même, à cause du bon fils, la maison du tonnelier... jusqu'à l'arrivée de cette femme.

— Puis voilà! Il l'aima; ça, c'est tout.

— Elle a ruiné la maison.

Siska parut, plus que jamais, l'intruse malfaisante. Les rancunes s'accumulèrent, on s'éloigna d'elle avec mépris et colère.

Dans ce milieu hostile, elle vécut des heures amères et difficiles.

Le docteur avait succombé à une rechute.

On vit souvent Rik descendre la rue du Pont, porteur de paquets.

— Voilà le boiteux qui vient encore chez la belle Flamande, disaient les gens qui le dévisageaient.

Il bravait les regards avec effronterie.

De l'endroit même, Siska n'avait gardé aucun client, si ce n'est Couche que la curiosité poussait parfois. Par contre, des étrangers, fermiers cossus, voyageurs de commerce — on les reconnut bientôt — lui rendaient visite à de courts intervalles. Les amateurs de coqs d'Attenhoven conduits par Menheer Oswald remplirent plus d'une fois le cabaret de leurs éclats de voix et de leurs chansons.

La maison du tonnelier, avec ses rideaux soigneusement tirés et sa clientèle de passage, prit mauvais renom... L'extérieur

négligé revêtit un air minable : le badigeon poussiéreux s'écailla, l'herbe monta au pied des murs.

Un soir de pluie, le bruit d'une vitre brisée attira au dehors Couche, Corneille et quelques autres.

Ils trouvèrent, au milieu de la rue boueuse, une chose pareille à un petit monceau d'ordures, qui remuait.

Ils reconnurent la vieille Gènevire, à genoux, le front à terre.

La pointe du calicot mauve presque blanc qui enserrait sa tête s'était relevée, mettant à découvert deux espèces de grosses cordes qui sortaient des nippes et auxquelles pendait le crâne jaune et nu.

Gènevire revenait de sa tournée de mendicante. Elle avait lancé, de tout son pauvre reste de forces, son bâton dans la fenêtre. L'effort l'avait entraînée. On la releva.

Son masque, réduit à l'os, apparut, le nez, la bouche, le front machurés de limon et de bouse de vache.

Elle riait d'un rire effrayant, les prunelles allumées de démente, les lèvres bridant les mâchoires sans dents.

— Ah ha! Ah ha! répétait-elle, ça lui apprendra! Ça lui apprendra!

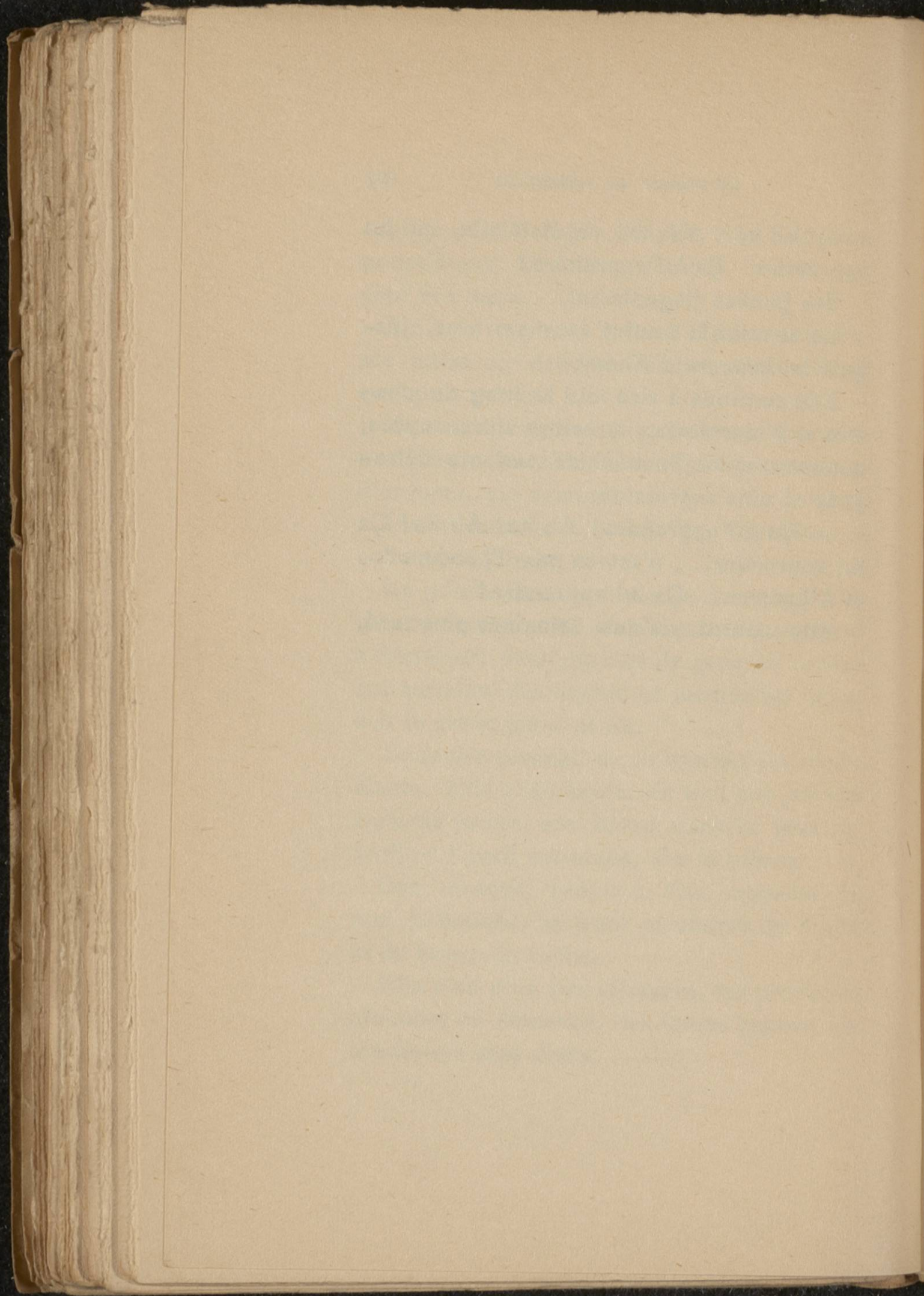
Ses jambes flageolaient.

Le vannier la soutint dans ses bras, jusqu'à la demeure d'Andry.

Elle continua à rire tout le long du chemin et à marmotter, à bribes entrecoupées, comme une vieille machine parlante détraquée et sans expression.

— Ça lui apprendra! Ah ha! Ah ha! Ça lui apprendra..., n'est-ce pas Théodore?... et Lippenne... Ça lui apprendra!

Elle mourut quelques semaines plus tard.



XIV

Novembre s'achevait, pluvieux et froid.

Sur le coup de quatre heures, Gilles Dorchain qui retournait à la brasserie, passa devant la maison de Pâquay. Il aperçut Siska derrière la fenêtre de l'atelier.

Elle poussa la tête pour le saluer.

Au lieu de tourner à droite, il gravit les marches et entra dans le cabaret.

Elle ne parut ni étonnée, ni gênée et lui parla aussi naturellement que si elle n'eût jamais quitté son service :

— Bonjour, maître.

— Bonjour, Françoise, bonjour.

Il s'assit. Ses regards, sans s'arrêter d'abord sur la femme, se portèrent à droite, à gauche, cherchant l'ancienne cuisine qu'il avait si bien connue, le poêle à tuyau plat,

les vieilles armoires de bois frotté, les chaises de hêtre au dossier poli par les mains, le crucifix et les deux chandeliers de cuivre, toutes choses disparues, comme Théodore, comme Philippine.

— On voit bien que vous n'avez pas peur des rhumes, vous n'êtes pas très prudent, dit Siska.

Il plaisanta :

— Bah ! le cuir est dur.

Il demanda une chope.

— Si vous désiriez quelque chose de chaud, reprit-elle avec sollicitude, ce serait vite préparé.

— Merci, merci.

Mais elle avait tout de même raison, la bière est froide ; il boirait un verre de « France ».

Elle activa le feu, tourna autour de lui, l'engagea à poser les pieds sur la base du poêle.

La conversation se soutenait difficilement.

— Les affaires vont toujours ? hasarda-t-il.

Elle répondit d'un ton attristé :

— Les affaires... ? Pour une femme seule, la vie... Les gens sont si mauvais...

Elle restait debout, à quelques pas de lui, la tête détournée découpant le profil, le regard songeur dans la fenêtre, un doigt au menton. Ils se turent l'un et l'autre.

Dorchain contemplait la beauté de ce corps qui n'avait point changé : mêmes lignes jeunes sous le vêtement simple, même finesse d'attaches, figure de mystère, sur laquelle le temps n'avait pas eu plus de prise que sur un bronze.

La femme demeurait aussi prenante que le jour de son arrivée à la brasserie.

Elle soupira profondément ; puis, hocha doucement la tête et murmura :

— Oui...

Son doigt passa rapidement dans le coin de son œil :

— Si j'avais su...

Gilles Dorchain vida son verre :

— Ah ! si on savait ! Si on savait..., on ne se tromperait jamais, Françoise, dit-il, en se levant. Mais, les mauvais jours passent comme les bons.

Il l'admirait maintenant, pendant qu'elle lui comptait sa monnaie, dans le creux de sa main.

Elle répéta :

— Oui, si j'avais su...

Il referma les doigts sur ceux de Siska, qu'il garda un instant entre les siens.

Comme elle relevait la tête, il lui sourit.

Le lendemain, le vannier rentrait des bottes d'osier.

Couche s'approcha de lui et, tournant le dos au coin de la rue, il demanda à mi-voix, avec un mauvais sourire ironique :

— Te l'a-t-on dit ?

Corneille s'arrêta une seconde, intrigué, interrogea du regard.

— Il est revenu ici, hier, chuchota l'autre, montrant de l'œil la maison du tonnelier.

— Qui ? Hubert ?

— Hi hi hi... Le vieux maître d'en haut.

Le vannier continua aussitôt avec sa charge comme s'il s'éloignait d'un endroit dangereux.

Par la suite, chaque jour, vers deux heures, les femmes purent observer, à travers leurs rideaux, le brasseur qui pénétrait par la porte de l'atelier dans la demeure de Françoise, où sa tasse de café l'attendait.

Dorchain était un personnage considérable. Beaucoup dépendaient de lui par quelque endroit. On le connaissait depuis longtemps par ses vices comme par ses qualités. Certains commentèrent sa conduite mais ils y trouvèrent plutôt de bonnes raisons ; Siska bénéficia de leur indulgence.

— Elle n'avait pas eu la vie facile. Pâquay ne gagnait pas grand'chose et, sans l'activité de sa femme... Puis, malgré les coups de langue, qui aurait pu prouver qu'elle s'était mal conduite ? Son homme l'avait abandonnée ; elle restait seule ; il s'agissait de vivre ; ceux qui la critiqueraient ne lui porteraient pas son pain. D'ailleurs, un cabaret est ouvert à tout le monde.

Plusieurs qui n'avaient jamais mis les pieds dans le café du tonnelier, ayant à flatter le brasseur, saisirent, pour y entrer, la première occasion.

Un jour, Dorchain dit à Françoise :

— Il me manque de la place pour remiser mes camions. Vous ne vous servez pas souvent de la pièce d'en bas ; s'il y avait moyen d'y faire travailler mes hommes, cela m'arrangerait.

Elle se sentit remuée de joie, mais n'en laissa rien paraître.

Après un moment, il ajouta :

— Vous pourriez même, Françoise, reprendre la besogne à votre compte.

Elle protesta, elle était incapable.

— Ta ta ! Les affaires marcheront seules, assura-t-il. Je vous remettrai mon vieux Pirlot, le maître-ouvrier ; c'est lui qui s'occupe de tout, dans la tonnellerie. Il ne travaille plus guère, mais on peut se fier à lui.

La réalisation du plan de Gilles Dorchain ne tarda pas.

Les trochets et les bancs furent réinstallés ; les outils rangèrent au flanc des murs leurs becs luisants et multiformes.

Les tonneaux, sortant de la grande porte, recommencèrent leurs courses vers la maison du tonnelier, devant l'homme au tablier de cuir qui les guidait et tempérant leur ardeur. Quelques lourds ventrus grognaient sourdement en écrasant les pavés : « Pourquoi nous faire courir si loin ? » mais la plupart s'échappaient légers des mains,

sautillaient, précipitaient joyeusement leur allure et leur tambourinade. Tous, en bas, cognaient, se bouscullaient, roulaient de-ci, de-là, s'immobilisaient autour des hautes marches, moutonnement d'humbles dos, fidèles contrits, revenus au pied du tabernacle miraculeux.

Pirlot dirigea le travail. Il avait toujours logé à la brasserie. Pour plus de sécurité et de facilité, il habita chez Siska. On lui construisit une chambrette, en étage de l'étable à porc; il y entra par une baie qui s'ouvrait dans le fond de l'atelier, au-dessus des têtes, et où s'accrochait un étroit escalier collé au mur.

L'été, par la porte et les fenêtres ouvertes, les passants revirent la tonnellerie dans sa réjouissante activité.

Les coups de maillet sur les douves sonores, le chuintement des rabots, le grincement des ferrailles se mêlèrent derechef aux romances sentimentales.

La maison du tonnelier, badigeonnée de chaux claire, les croisées repeintes, perdit son apparence louche et renfermée.

Les voisines semblèrent peu à peu tenir moins à l'écart la belle Flamande, et le tournant de la rue du Pont reprit sa vie et sa gaieté.

XV

Après son acte de violence, Hubert Pâquay se trouva dans la rue, en proie à une exaltation qui l'empêchait de penser. Il avança sans souci du chemin — un soulagement physique précipitait sa marche — il avança, pareil à une machine qui a brisé sa direction.

La nuit était tombée depuis longtemps, lorsqu'il s'affala, fourbu, derrière une meule de paille, en pleins champs, et s'endormit.

A son réveil, il était perclus de froid, enveloppé dans un grand brouillard. Audessus de lui éclataient des cris d'oiseaux qu'il ne voyait pas. Il se frotta les yeux, se demanda où il gisait, quel affreux rêve avait ainsi moulu ses os.

La réalité ne tarda pas à l'accabler d'une lourde tristesse.

Il avait peut-être tué cet homme...

Que lui importait! Que n'avait-il, du même coup, tué le monde entier et lui-même! Quelle chose lui importait encore? Sa femme? Il la détestait. Elle le trompait, elle l'avait toujours trompé. Il voyait clair, enfin. Il la confondait dans le flot fétide sorti d'Haekendover, qui avait envahi son honnête maison paternelle, fait mourir sa mère, noyé son bonheur et son honneur. C'était fini.

Tout était fini.

Il se remit péniblement debout, partit le pied mal assuré, le cerveau vide. Peu à peu la fièvre remonta. Il marcha sans s'apercevoir que le soleil avait fondu la brume et ouvert les horizons; sans remarquer les attelages qui reprenaient le sillon, ni les corbeaux qui passaient en bandes serrées et croassantes dans l'air frais; sans entendre aucun cri, ni voir aucun geste de la campagne d'automne, repliée sur elle-même, dépouillée de sa toison mouvante, bariolée du vert des betteraves, du jaune gris des derniers carrés d'éteules, de l'ocre des terres retournées.

Tout à coup, dans la nuit de sa détresse, quelqu'un surgit et s'avança vers lui, la main tendue : le vieux Parrain ! Lui aussi, avait aimé, avait été trahi, s'était un jour trouvé désemparé, fuyant avec horreur le monde qui l'avait meurtri.

Ah ! combien Hubert aurait voulu le voir réellement devant lui, tout de suite, se jeter sur sa poitrine, lui crier sa désolation, sûr de ne pas être moqué !

Un chemin de fer coupait les champs. Le tonnelier chercha la gare proche, entra dans le premier train pour Liège. Vers trois heures, il descendit à Anseremme ; il suivit la route montant à Falmignoul où l'oncle Parrain, déraciné et emporté par la rafale, avait touché terre et repris vie.

Hubert découvrit de loin, au bord du chemin blanc, la maison basse sous les grands hêtres dorés par la lumière du soir.

Il approcha, le cœur trébuchant.

Parrain se reposait sur un tronc d'arbre, près de la muraille. Il fumait sa pipe et regardait le ciel rouge où venait de se dissoudre le soleil, au-dessus de Waulsort.

Son chien, assis non loin de lui, suivait

de l'œil les fins éclats de bois que des poules attardées faisaient sauter à coups de bec, d'entre les charrues, les traîneaux et les herses.

Le charron ne reconnut son filleul que lorsque ce dernier l'aborda. Il se leva vivement :

— Comment, comment? C'est toi! Ah! quelle surprise! Et que je suis content de te voir! Que je suis content!

La toilette négligée, la figure défaite, le peu d'empressement d'Hubert le frappèrent bientôt.

Pâquay ne trouvait point de paroles. Ses genoux fléchissaient de fatigue et d'émotion. Il rougit, se détourna, les yeux gonflés de larmes.

— Parrain, je viens te demander asile...

L'oncle le considéra quelques instants. Il lui prit la main qu'il garda entre les siennes: sa figure se couvrit de ce jaune de cire qui est la pâleur des vieillards.

Il sourit enfin douloureusement :

— Alors, demanda-t-il avec douceur et compassion, elle t'a trompé...?

Hubert se tut.

— Je m'étais dit que tu l'avais choisie trop belle... Entre, entre.

Il le poussa affectueusement dans sa demeure :

— Assieds-toi, nous souperons ensemble.

Muet et toussotant, il posa la poêle sur le feu, coupa de larges tranches de lard.

Quoiqu'Hubert n'eût rien mangé depuis plus de vingt-quatre heures, il toucha du bout des dents à l'appétissante fricassée.

L'oncle ne prononça plus un mot sur le triste sujet.

— Pour aujourd'hui, dit-il, tu te reposeras bien près de moi. Demain, nous te dresserons un lit dans la petite chambre.

La vue de la plaie vive avait fait saigner l'ancienne blessure.

Pauvres hommes que le mal comblait et qui n'avaient rien à s'apprendre, ils étendirent, côte à côte, le drame d'hier et le drame d'il y a cinquante ans. Lequel, en cette nuit, se releva le plus palpitant? Lequel de ces deux cœurs battit avec le plus de fièvre? Laquelle des deux femmes, Lalie, Françoise fut la plus exécrée, la plus aimée..?

Hé! Que fait un demi-siècle sur une fleur d'amour?

Le même philtre amer et enivrant gonfla les deux âmes, d'une volupté identique, aiguë, égoïste.

Les jours suivants, le vieux se raffermir.

Il soignera, en son neveu, le malade qu'il a soigné autrefois en lui-même. Hubert n'aura pas à crier sa souffrance; Parrain voit dans son âme, Parrain à qui suffit de se souvenir, pour connaître les baumes efficaces, et qui l'entourera de soins maternels.

Guerre à la rêverie. Elle lèche le mal et l'empêche de s'endormir. Il faut frapper sur chaque instant, le maîtriser; occuper l'esprit en même temps que la main.

Et la peine s'adoucira..., oui, la peine s'adoucira...

Ce sera long peut-être... le cœur a des retours insensés et douloureux : le prévenir toujours, le ramener brutalement lorsqu'il entend regarder en arrière.

— Tu m'aideras, dit tout de suite le charron. Je me fais vieux. Le bois te

connaît : qui fabrique un tonneau ne sera pas incapable de construire une charrette.

Pâquay n'est pas un malade rebelle. Il veut sortir de l'horrible cauchemar, oublier. Il se répète que tout est fini, que tout est bien fini.

Après la fièvre des premiers jours, des craintes l'ont harcelé. La justice le recherchait sans doute; on viendrait le saisir, on l'emmènerait pour le juger, pour livrer au scandale sa vie et sa souffrance...

Pendant ses rares instants de sommeil, il devenait la proie de cauchemars qui le baignaient de sueurs d'effroi : il tuait, arrachait des chairs pantelantes; le sang chaud giclait sur sa figure, lui remplissait la bouche; il se cachait grelottant dans des réduits obscurs, se débattait entre les mains des policiers qui le terrassaient dans la boue, déchiraient ses vêtements, le bourraient de coups; puis, suprême confusion, il voyait tout à coup se dresser la haute stature de l'oncle Rasquinet; le vieux commissaire fixait sur lui un œil plein de colère et de mépris; il le secouait, l'accablait de cruels reproches et le poussait lui-même vers la geôle...

Mais le tonnelier n'a entendu parler de rien et ses inquiétudes se sont dissipées petit à petit. Il s'est absorbé dans le travail. Déjà, il taille sans difficulté des jantes, des moyeux, des rais ; il passe la roue dans le cercle de fer ardent qui l'étreint, la mord, la fait crier et s'unit à elle pour toujours, pour courir ensemble les chemins défoncés de la forêt aussi bien que les bonnes routes qui finissent là-bas, dans les chapelles mauves, au bout des allées.

— Quand la vie déraile, si l'on parvient à la remettre plus ou moins d'aplomb sur la voie, il faut sans attendre l'obliger à rouler, pense l'oncle ; et il a réglé les journées par de sages habitudes.

Le matin, les clarines de la malle-poste de Dinant à Beauraing sonnent vers les six heures et l'on est sur pied.

Madjenne, qui garde la clef, a déjà allumé son feu.

Quand le trot des deux ardennais de la patache bat la route devant la maison, on s'avance sur le seuil, on salue Gymnée, le conducteur, qui pousse la tête pour voir « s'il n'y a pas de commissions ».

Le café fume sur la table : on déjeune. Après, on songe au déjeuner des hôtes : on remplit l'auge du porc, on jette du grain aux poules, on attache la chèvre au piquet dans le verger.

Puis, à l'atelier, jusqu'au soir.

Le souper terminé, on va jouer aux cartes sur l'épaisse table où Simon, le couturier, les jambes en croix, raccommode les nippes toute la journée. On revient sur les neuf heures pour se coucher.

Les deux chambres se touchent. La porte reste ouverte. L'oncle parle de la besogne, du jeu, du temps, jusqu'au moment où, Hubert ne répondant plus qu'à demi, il se dit qu'il dort et se laisse lui-même glisser dans le sommeil, sur cette bonne et fallacieuse pensée : encore une de gagnée !

Alors, celle qui attendait blottie dans un coin de la petite chambre et dont la présence devinée empêchait le tonnelier de suivre les propos du vieillard s'avance lentement.

Malgré l'obscurité profonde, Hubert l'aperçoit vêtue de lumière. Il tremble, il ferme les paupières : il la distingue mieux encore. Elle s'avance jusqu'à toucher le bord

du lit. Il se recule, détourne la tête. Elle se penche sur lui. Malheur! les yeux de l'homme ont rencontré les yeux du fantôme; ils y resteront rivés, invinciblement, jusqu'à la minute où, dans le gris du petit jour, la voix de Parrain se fera entendre :

— Bonjour, mon garçon. As-tu bien dormi ?

L'hiver, qui fut sec et beau, permit à l'oncle de conduire Hubert à travers la contrée. Ils se mettaient en route, le dimanche, après avoir déjeuné et contenté leur petit monde. Ils visitèrent ainsi Anseremme, Dinant, Beauraing. Un jour, ils dégringolèrent sur Waulsort, par le sentier qui saute d'une pierre sur l'autre entre les noisetiers couvrant le flanc de la montagne. Le fleuve se découvrit tout d'un coup, merveilleux entre ses roches brillantes de givre. Ils le côtoyèrent jusqu'à la vieille église d'Hastière et revinrent par les hauteurs en traversant Blaimont.

Lorsque le printemps enchantait ce beau pays, les essaims de villégiateurs et la poussière des autos les engagèrent à diriger

leurs promenades dominicales vers la Lesse, plus verte et plus sauvage.

A côté de l'atelier, un chemin longeait les jardins, passait devant l'ancien chaufour, puis, s'enfonçant dans un creux, entre les champs et les vergers, courait sous terre au bois de Pont-à-Lesse.

Ils arrivaient par là à la ferme du forestier, buvaient une tasse de lait dans la cuisine aux dalles bleues et pleine d'enfants, admiraient quelques instants l'adresse du garde qui tirait les écureuils dans les feuillages des chênes, et s'acheminaient vers la petite métairie de Chaleux.

Une autre fois, ils poussaient jusqu'au fond des Forges où les bûcherons avaient établi un barrage pour repêcher les troncs d'arbre qu'ils faisaient flotter dans la rivière depuis le Chéreau et le bois d'El Priesse. Ils montèrent au vieux château des Vesves par le chemin de ronde aux murs antiques piquetés de beaux brugnon, manièrent la moyennageuse crémaillère où l'on rôtissait un chevreuil entier, s'aventurèrent sur la vétuste galerie de bois surplombant la cour d'honneur, sur le balcon vermoulu qui donne

le vertige et d'où l'on aperçoit la nouvelle demeure seigneuriale de Celles. Ils virent aussi ce clair village et sa jolie église romane au pied de l'émouvant calvaire.

Partout, les gens connaissent Parrain. On les priait d'entrer, on bavardait. On buvait une pinte de bière fraîche en mangeant du jambon aux œufs ou des tartines au fromage.

Cependant, le soir, l'oncle commença à sentir qu'il se servait des mêmes jambes depuis soixante-dix ans. Il les surmenait, elles criaient grâce.

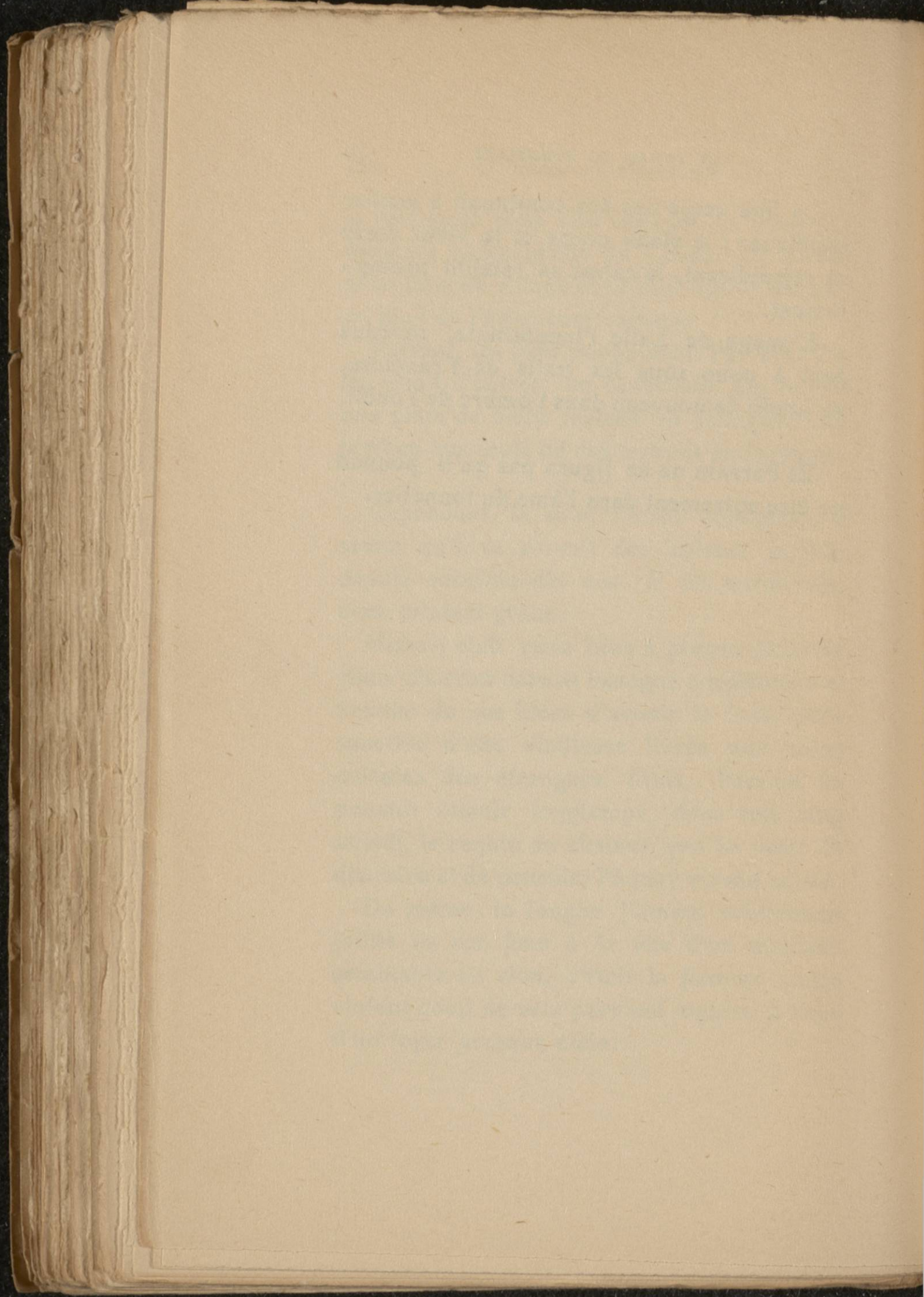
Hubert était venu bien à propos aider le vieux charron dans sa besogne quotidienne et écarter de ses idées d'avenir la triste perspective d'une vieillesse livrée aux soins calculés des étrangers. Mais, Parrain ne pouvait retenir longtemps, dans son sang attiédi, le regain de chaleur que le désir de distraire et de consoler Pâquay y avait infusé.

De même, la longue flamme subitement jaillie de son âme à la vue d'un malheur semblable au sien, c'était la flamme qu'un violent coup de vent parvient encore à tirer d'un foyer presque éteint.

La fine neige des ans continuait à tomber insidieuse : le vieux corps et le vieux cœur se refroidirent, le calme se rétablit promptement.

L'image de Lalie l'inconstante, revenue tout à coup sous les traits de Françoise, se fondit de nouveau dans l'ombre de l'oubli.

Et Parrain ne se figura pas qu'il pouvait en être autrement dans l'âme du tonnelier.



XVI

Parrain se trompait : Hubert n'avait rien oublié.

Dans l'acier poli de son ciseau, sur chacune des cartes que sa main tenait en éventail au bord de la table du couturier Simon, dans la « Vie de Napoléon » qu'il ouvrait parfois et dont il oubliait de tourner la page, au fond bleuté des sous-bois, à la ligne lointaine des hauts plateaux, partout, il retrouvait le même visage.

Il avait eu beau chasser l'apparition, lui crier son indignation, se détourner, elle l'avait suivi, suppliante. Pour peu qu'il laissât aller vers elle un de ses regards, il retombait sous la domination de ses yeux profonds, aux éclairs subits et troublants.

Parrain, fatigué, et d'ailleurs rassuré, ne l'accompagnait plus que rarement le dimanche. Il gagnait seul le bois, s'asseyait à la première clairière, bourrait sa pipe, l'allumait et la laissait s'éteindre, rêvant au passé que l'amour transformait à son gré, avec la puissance qu'il emploie à enrichir de ses illusions l'avenir de ceux qui espèrent et n'ont pas encore à se souvenir.

Hubert pensait à Françoise, sans amertume, avec le désir de la revoir.

La revoir... Hélas! maintenant le sort en était jeté!

Il s'enfonçait de reproche en reproche contre lui-même dans des profondeurs de désespoir. Son cerveau bouillonnait. Les flancs de la vallée, les arbres, la verdure lui paraissaient les murs d'une obscure prison. Il était enfermé.

Il s'évadait. Il remontait, à travers les broussailles, comme un animal traqué, vers le plateau de Falmagne où les vastes horizons le libéraient tout à coup. Il respirait; il retrouvait le ciel très grand, le ciel de son pays, de sa haute plaine de Hesbaye. Il regardait avec passion au loin, du côté où

était son village, la rue du Pont, le coin de la Visigate, sa maison...

Parrain, le voyant rentrer exténué, l'accueillait avec un sourire de contentement et d'envie :

— Ah ! te voilà ! D'où viens-tu ? Que tu es heureux d'avoir de bonnes jambes !

Et Pâquay, le plus souvent, racontait une longue promenade.

Le tonnelier ne parvenait pas — y tâchât-il — à se soustraire une heure à son obsession. Les objets les plus éloignés l'y ramenaient de manière inattendue, parce que sa pensée, suppléant à la réalité, imaginait, entre les choses, des rapports qui n'existaient que pour lui.

Pendant que Parrain fait sa sieste dans son fauteuil, Hubert gagne la tonnelle du jardin. Il s'assied à la place où il s'est assis autrefois en compagnie de Françoise. Il considère l'endroit vide qu'elle occupait à côté de lui. Il la revoit, belle et rêveuse. Il vient de lui conter le parjure d'amour de Lalie Polard. Il lui dit :

— Si pareille chose devait m'arriver, j'aimerais mieux...

— Grand enfant, répond-elle en le rassurant d'une caresse.

Tout à coup le cœur de Pâquay, son cœur de quarante-six ans palpite comme celui d'un jeune homme : Dieu ! C'est la vraie Françoise, qu'il aperçoit...

Elle sort de la chétive mesure dont le toit brun se dessine sur le fond rouge de la roche entamée... Elle porte un seau à la main. Il la voit de dos. Elle ne se retourne point. Il reconnaît la ligne gracieuse de ce corps élancé, sa démarche légère, son port de tête. Les yeux de l'illumineé suivent l'apparition et ne peuvent se résigner à quitter la charmille derrière laquelle elle vient de se perdre...

Et c'est Marie-Louise Chabot qui va traire sa chèvre ! Elle vit là, avec sa vieille mère et son père, l'ancien tailleur de pierre. Elle fait blanchir le linge de Parrain et de son neveu et le rapporte régulièrement le samedi, à la brune.

Pâquay la regarde à peine. Il lui dit,

« par honnêteté » quelques paroles sur la longueur ou la brièveté des jours.

Marie-Louise n'a d'ailleurs aucun attrait et la trentaine dépassée lui a enlevé la fraîcheur qui tient lieu d'autres beautés : son front plissé, ses petits yeux gris, embusqués derrière de grosses pommettes rouges, une bouche qui coupe le visage d'une oreille à l'autre, deux lèvres trop peu serrées aux gencives, donnent à ses traits un aspect vulgaire, un peu bestial, semblable à celui de Luppe d'Haekendover.

Pâquay la trouve antipathique.

Et, les jours suivants, il retourne à la tonnelle guetter le passage de Françoise au chaufour.

Depuis quatre ans bientôt, Hubert vivait sous le toit du charron. Sans affaiblir le souvenir de celle dont rien ne pouvait le détacher, ce long chapelet de déprimantes songeries avait entamé son corps. La chevelure blanchie, le front coupé de rides, les os saillants, les joues et les tempes creuses affinaient la figure. Au fond de l'orbite, la lueur douloureuse, la lampe d'invocation

éternellement allumée devant l'image qu'il retrouvait partout.

Un soir, plus triste, il se demanda :

— La reverrai-je jamais?

Il baissa les paupières : ne jamais la revoir !

Le néant s'était ouvert sous ses pieds.

Il reconnut bien, alors, quel ferment soutenait sa minable vie, quel espoir vaguait sournoisement en sa cervelle, quelle lumière enfin, qu'il ne précisait point, restait à l'horizon de ses jours, semblable à la confiance du chrétien dans la clémence divine.

Parrain ne se doutait point du tourment de Pâquay; d'ailleurs, il avait perdu de vue beaucoup de choses et s'affaissait de plus en plus. La vie de son esprit et de son cœur se restreignait à un petit cercle de préoccupations égoïstes. L'année pour lui se simplifiait; il n'en marquait plus que quelques étapes au nombre desquelles celle qui approchait : la fête des trépassés.

Ce jour-là, le ciel était bas et gris.

Parrain se leva plus tôt qu'à l'ordinaire, fit sa toilette de dimanche et dit :

— Il faudra bien que tu m'accompagnes à la messe des morts et à l'aître. Tu n'as là aucun des tiens, mais je m'y rendrais difficilement seul, et je n'y ai jamais manqué... Au reste, ajouta-t-il un peu plus sourdement, il ne me déplaît pas de t'en apprendre le chemin.., pour bientôt...

Ils partirent au bras l'un de l'autre. Après le service funèbre, ils suivirent la procession et allèrent s'agenouiller sur la tombe des vieux Quinard qui avaient autrefois accueilli Parrain désespéré et lui avaient laissé leur bien.

Pendant que l'oncle s'absorbait dans ses prières reconnaissantes, le tonnelier évoqua le cimetière de Saint-Pierre, au bout de la rue du Pont :

— En ce moment même, tous ceux qui sont sortis de la même terre que lui, se trouvent là, courbés sur leurs morts, les font revivre dans leur cœur, leur parlent. Des gens qui ont quitté le village depuis très longtemps, qu'on ne reconnaît plus, ont entrepris de longs voyages pour accomplir le devoir de la Toussaint. Aucune sépulture qui n'ait sa pieuse garde, car, devant celles qui

contiennent des ossements perdus, quelque âme compatissante s'arrête et dépose une oraison.

Hubert parcourt lentement les allées que Nold, le fossoyeur, a cendrées la veille : il lit les noms avec attendrissement.

Deux pauvres tombes seules sont oubliées ; elles semblent plus tristes et humiliées de leur isolement ; ceux qui reposent ici sont plus morts que les autres défunts.

Ce sont ses parents, Théodore, Philippine.

Il entend, un ancien soir de Toussaint, la voix de sa mère, chargée de la résignation des vieux et qui soupire :

— Il faut que chacun s'en aille à son tour, c'est la loi du Seigneur ; on se console en pensant que, lorsqu'on sera couché là-bas, ceux que vous avez aimés viendront souvent près de vous...

Elle est seule aujourd'hui.

Une femme a pitié, sans doute ; elle se dirige vers les tombes délaissées, s'y arrête, prie. Le tonnelier la reconnaît : c'est Françoise. Il s'élançe vers elle. Il la remercie, il savait bien qu'elle ne pouvait oublier.

Mais que fait-il donc ici? Que fait-il au milieu de ces morts étrangers? Pourquoi n'est-il pas à côté de Françoise?

Un désir impérieux martèle ses tempes. Il faut qu'il revoie le cimetière où dorment son père et sa mère, il faut qu'il revoie son pays, sa maison, son jardin, ses peupliers, Françoise, enfin, qui est tout cela, qui est le symbole vivant de ses aspirations et de sa vie.

Maintenant, il est mort, plus mort que ceux qui gisent là dans la glaise. Qu'importe qu'il marche, qu'il voie, il est mort, puisqu'il a perdu son âme, un mort qui n'a pas même, comme tous les autres morts, un coin de son lieu natal pour y dormir en paix, un mort errant!

Il veut vivre encore!

Le cimetière se vide.

Les deux hommes s'acheminent en silence vers la petite maison du bord de la route.

L'oncle appuie plus pesamment sur le bras du neveu; il se laisse traîner, gémit.

Le tonnelier pense :

— Il a dit la vérité : bientôt, il ira

rejoindre ceux que nous venons de quitter... Si je l'abandonne, qui prendra soin de lui?

Parrain avance avec peine et espace ses petites phrases essoufflées comme les versets d'un requiem :

— Papa Quinard était un brave homme.
La maman Quinard était une brave femme.
Ils m'ont aimé comme on aime un fils.

Moi aussi, je les aimais comme mon père et ma mère. — Il y a déjà... trente et un ans qu'ils sont morts, dans mes bras, la même année. — Ils m'ont fait beaucoup de bien. — Tant que je vivrai, je prierai pour eux..., tant que je vivrai!

Hubert l'écoutait, muet. Il lui sembla que l'oncle continuait :

— A mon tour, je t'ai aimé, je t'ai consolé, je t'ai fait du bien. Seras-tu plus oublieux?

Un combat cruel s'engagea au dedans de lui.

Mais, les adversaires n'étaient point de force égale.

XVII

Hubert ne pouvait plus attendre.

Lorsqu'il voulut annoncer sa résolution à l'oncle, sa gorge devint sèche, comme le soir où il était arrivé au seuil de la petite maison hospitalière. De la voix tremblée dont il avait marmonné : « Parrain, je viens te demander asile » il dit :

— Parrain, je vais partir.

— Partir..., répéta le charron, en le regardant sans comprendre ; où vas-tu ?

— La retrouver, répondit-il.

La figure du vieillard se pencha sur sa poitrine.

Après quelque temps, il dit sans relever la tête :

— C'est vrai, tu es encore jeune, toi... Tu as encore des comptes à finir ici-bas.

Tu n'as encore ni tout reçu, ni tout payé...
Que le bon Dieu te secoure !

— Vous avez été bon pour moi, mon oncle, je suis triste...

— Chacun doit accomplir son sort, mon fils, interrompit lentement Parrain. Tu reviendras ici quand tu le désireras. D'ailleurs, tu le sais, tout ceci t'appartient.

C'était fin décembre. Il y avait deux pieds de neige. Pâquay quitta la maison bien avant le jour, en homme que l'impatience talonne et qui craint d'arriver trop tard. Il avait noué dans un mouchoir quelques petits objets, Parrain s'étant chargé de lui envoyer le reste de ses vêtements.

Le train l'amena à Liège qu'il n'était point neuf heures. Au sortir des Guillemins, il marcha devant lui, à grands pas rapides, comme au temps où, arrivant de Blaret, il se dirigeait vers sa besogne. L'habitude le conduisit jusqu'à la rue Féronstrée: il y avait longtemps travaillé.

Il s'arrêta, regarda autour de lui.

Les balayeuses amoncelaient la neige. Des charretiers, armés de larges pelles, en remplissaient leurs tombereaux.

Le caquet des femmes, les jurons des hommes, les grelots des chevaux, s'entendaient distinctement.

Il retourna lentement sur ses pas ; il n'aurait pu dire ce qui l'attendrissait et l'attristait tout à coup.

Une jeune servante en tablier blanc, le châle croisé sur le bas du visage, accourait droit sur lui : à quelque distance elle releva la tête, ralentit le pas, plongea ses yeux étonnés dans les siens :

— Hubert ! cria-t-elle d'une bonne voix sympathique.

Puis elle reprit sa course.

Sans la reconnaître, Hubert comprit que c'était une fillette de Blaret. Il en éprouva une gêne.

Ses jambes mollissaient ; le froid perçait les habits.

Dans une rue latérale, il aperçut l'étroite façade jaune d'un estaminet, pressée entre les autres maisons. Il entra dans l'établissement.

Un petit homme aux traits noirs et fanés, serré en boudin dans un gilet de laine, une grosse pipe brunie aux lèvres, nettoyait la

cage d'un pinson, dans l'arrière salle. Il jeta, sans s'interrompre, un coup d'œil à Pâquay, puis, traînant à l'aise ses pantoufles de broderie rouge et verte, il vint, placide, servir le verre de liqueur demandé, referma avec soin la porte de la rue et alla reprendre son occupation.

Le tonnelier ne demandait pas mieux que d'échapper à la conversation. Il songeait : il rentrerait tantôt dans sa maison, il reverrait Françoise...

Tout à coup, la pensée de passer dans la rue du Pont en plein jour lui fut pénible. Afin d'arriver chez lui à la nuit noire, il résolut de franchir à pied la distance qui le séparait de Blaret.

Le cabaretier, qui avait rependu l'oiseau, réapparut. Il constata qu'Hubert n'avait point touché à son verre.

Il examina ce client sobre et mélancolique.

Trompé par son air endimanché et le petit paquet qu'il portait, il crut reconnaître un ouvrier à la recherche de l'ouvrage.

— Vous n'avez rien trouvé ?

— Non.

— Qu'êtes-vous ? Menuisier ?

Pâquay esquissa un geste affirmatif.

— Mauvais moment, mon ami, mauvais... reprit l'autre, Si c'était dans deux ou trois mois, là...

Il retira sa pipe de sa bouche, renifla, se pinça le bout des narines et prononça d'un ton de mépris :

— Avec ce sale gouvernement...

Après un temps :

— J'ai entendu dire que le gros Crahay, là, de la rue Jonfosse, demande des hommes. Il a toujours beaucoup d'ouvriers de Hesbaye.

Les pelles sonnaient contre les pavés.

Le bonhomme alla regarder à la fenêtre, se désintéressant du tonnelier.

Celui-ci vida son verre, paya et partit.

— Allons, bonne chance, dit le cafetier, La rue Sainte-Marguerite est le chemin des gens de Blaret, vers la place Saint-Lambert. De peur des rencontres, Pâquay s'imposa de longs détours, gravit Sainte-Walburge par Pierreuse, obliqua vers Rocourt et atteignit finalement le plateau d'Ans.

Une fois en rase campagne, il sentit sa poitrine s'ouvrir librement : l'horizon limité, comme le manque d'air respirable, étouffe l'homme de la plaine. Il foula d'un pas rapide la neige glacée.

Aux haies de Momalle, il tira sa montre : un peu plus de midi. Il avait marché trop vite ; en moins de trois heures, il avait abattu dix-huit kilomètres.

Il se dirigea vers Lens-sur-Geer, afin de perdre du temps. Ayant dépassé Fize-le-Marsal, il vit pointer au loin les peupliers grêles et noirs marquant le cours de la petite rivière qui, avant d'arriver là, avait contourné son jardin du Brouck.

Bien que la neige confondît un peu les plans, l'œil du tonnelier retrouva avec plaisir les paysages familiers et il se prit à songer à Laurent Servais et à sa mère, l'amie-sœur de Philippine.

Il s'aperçut tout à coup avec appréhension qu'il longeait précisément la haie du pré du moulin. Croyant entendre quelqu'un venir au devant de lui, il se jeta dans l'enclos ouvert à sa droite : il tomba nez à nez avec Laurent.

Les deux hommes se regardèrent, étonnés. Mais la figure du fermier reprit aussitôt son air souriant et bon :

— Tiens ! Hubert ! Par quelle heureuse chance... ?

— Laurent !

Pâquay baissa les yeux et chercha, hésitant, une explication :

— J'avais affaire à Oreye, et...

— ... et tu te disposais à passer à côté de la maison sans entrer ? C'est du propre. Viens, dit-il, l'entraînant par l'épaule, comme s'il l'avait quitté la veille et que rien ne se fût passé depuis leur dernière rencontre. Maman sera bien contente. Tu te réchaufferas. Puis, tu reverras l'oncle Rasquinet. Depuis qu'il est retraits et habite chez nous, il a beaucoup vieilli, il est redevenu un vrai enfant. Figure-toi qu'il s'est mis en tête de prendre des corbeaux. J'ai été lui chercher de la glu chez mon neveu. Le voilà : il nous a aperçus, il est intrigué.

Tout contre la vitre, à l'intérieur de l'habitation, une grosse tête se poussait que la peau rose, sous des cheveux blancs, courts et clair-semés, faisait ressembler à l'échine

ronde d'un porcelet nourri au lait. Des yeux de faïence, en boules limpides et bleues, à regarder venir les deux hommes, brillaient d'une puérile curiosité jurant un peu avec les buissons qui envahissaient les narines et des sourcils qui eussent pu passer pour d'honnêtes moustaches.

Ils entrèrent. Le commissaire n'accorda aucune attention à leur arrivée. Il remplissait de genièvre un petit verre qu'il avait à côté de lui, sur l'appui de la fenêtre ; il le vida aussitôt.

Hubert remarqua, dans son fauteuil, tante Thérèse fort décrépète.

Il s'assit auprès d'elle.

— Mi fi Hubert ! Bon Dieu ! m' fi Hubert !

Les doigts maigres et jaunes de Thérèse, tâtonnant, touchèrent le cou du tonnelier, descendirent tout le long du bras, jusqu'à la main qu'ils étreignirent avec force :

— Hubert ! mi fi Hubert ! Bon Dieu !

Le commissaire l'interrompit, s'adressa au tonnelier :

— Regardez ! Ils crèvent de faim...

A une trentaine de mètres, au pied d'un

monticule formé par un silo de pulpe de betteraves caché sous la neige, Pâquay vit un groupe de grands corbeaux désolés.

L'âpre bise soulevait leurs plumes et glaçait leur carcasse. Une tête remuait, un bec pointait vers le ciel, puis s'ouvrait en un large bâillement et, se refermant d'un coup, paraissait happer une proie illusoire.

L'un des oiseaux contourna le monticule à pas rapides de demoiselle, piqua de coups fiévreux la couche blanche et poussa un faible croassement.

Un autre vola sur le tertre : ses ailes raidies restèrent à demi-ouvertes, comme les baleines d'un mauvais parapluie.

Une espèce de grognement fit retourner Hubert.

Thérèse ronflait, le menton retombé sur la poitrine.

— Maman dort, dit Laurent.

Il remplit le verre de son oncle, en prit dans l'armoire deux autres, pour Hubert et pour lui.

Le commissaire ne s'occupait que des corbeaux. Ses gros doigts tournaient un

cornet de carton, étroit et long, pareil à ceux du boutiquier malin qui veut paraître généreux.

Il poussa au fond un croûton de pain, enduisit l'entrée d'un anneau de glu et demanda à son neveu d'aller piquer le cornet dans la neige.

A l'approche de Laurent, les minables oiseaux crièrent en chœur, s'enlevèrent avec effort à quelques mètres du sol, énormes sur le gris de l'horizon.

L'homme parti, ils retombèrent en tas et se précipitèrent sur le sachet.

Le premier y plongea la tête et la releva aussitôt, garnie d'un long bec blanc.

Affolé, rendu aveugle et muet, il se secoua, courut de ci, de là, bouscula ses compagnons, battit des ailes, puis, d'un vol saccadé, monta dans l'air terne.

Le vieux commissaire s'amusait follement. Ses gros yeux bleus suivaient le monstre au long bec blanc qui volait désespérément vers l'inconnu, et un filet de salive coulait de sa lèvre affaissée.

Cependant, l'oiseau s'exténua; soudain, il capota comme un avion en détresse. On

le vit lutter inutilement. Il dégringola, pauvre loque, de hauteur en hauteur et vint choir au milieu de la prairie.

Laurent rapporta le corbeau pantelant, le débarrassa du cornet de papier.

La bête épuisée ne bougeait plus.

— Nous allons lui rendre des forces, dit le commissaire; ouvre-lui le bec.

Il versa, de la bouteille même, dans le gosier altéré, du genièvre qui disparut aussi instantanément qu'en un trou de sable sec.

Le corbeau se redressa et manifesta une agitation électrique.

L'oncle Rasquinet le jeta dehors.

Il ne toucha pas la neige. Ses ailes battirent avec la rapidité de celles des alouettes. Pareille à un ressort d'acier qui se détend, une vertigineuse succession d'étroites volutes le projeta, en dix secondes, à cent mètres dans la nue.

Soudain, il s'arrêta net et, d'un seul trait noir rayant l'air, il tomba comme un lourd caillou jusqu'à terre.

La congestion l'avait tué.

Laurent le releva par le bout de l'aile et

lagita en riant vers le commissaire émerveillé qui répétait :

— C'est un fameux !

Il ajouta philosophiquement :

— C'est l'alcool, c'est l'alcool...

Il ouvrit la porte et lança, dans la cour, le corbeau qui tomba au milieu de la nappe de neige comme une tache d'encre sur du papier blanc.

Les joues et le nez de l'oncle Rasquinet rougissaient. Ses mouvements se marquaient de vivacité. Il s'aida des bras de sa chaise pour redresser le buste et, raidissant devant sa face son index carré, il prononça sentencieusement :

— Il y a deux choses au monde qui sont plus fortes que l'homme : c'est le « péquet » et la femme.

Ses sourcils se rejoignirent. Les lèvres serrées hérissèrent les moustaches. Le menton haut et le regard sévère, le vieux policier scanda ses mots, hissant son titre sur un piédestal :

— Du temps que j'étais commissaire de police en chef de la ville de Liège, je les avais toutes les deux à mon service : l'une

s'appelait Hanquet et l'autre, Célestine. Hanquet était capable de siffler des verres un jour et une nuit : rien n'y paraissait ! C'était un agent d'élite. Il roulait les plus rusés vauriens sans éveiller leurs soupçons, Il les confessait.

Quand les gaillards résistaient — ce qui n'arrivait guère — ou qu'ils n'aimaient pas à boire, nous leur dépêchions Célestine.

Avec elle, cela ne ratait jamais. Elle les rendait fous. Ils se seraient fait couper en morceaux, pour elle. Ils perdaient toute prudence.

On les cueillait; ils ne devinaient jamais dans quel piège ils étaient tombés.

Je les questionnais : (Le commissaire prit l'air et le ton dont il parlait autrefois, derrière la table du poste central).

— Votre maîtresse est arrêtée aussi. Les charges les plus graves pèsent sur elle...

Fallait voir leur cœur éclater tout d'un coup ! Il en sortait des fusées, des fusées de vrai amour, mon ami, de vrai amour.

— Elle ! Jamais, Monsieur le Commissaire ! Elle n'est pour rien dans l'affaire, Monsieur le Commissaire. Je le jure !

Et, pour blanchir l'ensorceleuse, ils avouaient tout, racontaient les détails, se sacrifiaient comme le Christ pour l'Humanité.

Il y en avait même, le croiriez-vous, qui se chargeaient de crimes imaginaires, pour la sauver!

Ah! ce qu'elle en a fourré dedans!

Mais quelle femme, quelle femme! Un jeune frêne, un beau jeune frêne, mon ami. Elle tournait son corps aussi mollement qu'une chatte amoureuse. Des mains de reine, longues, douces. D'épais cheveux noirs, lustrés. Des yeux où l'on ne voyait pas de blanc...

Le vieux commissaire s'arrêta un instant...

— Mais qu'y avait-il donc bien dans ces yeux-là..?

Son regard restait plongé dans l'inoubliable profondeur des yeux de Célestine.

— Sa prunelle changeait sans cesse...

Vous ne savez quoi, vous tremblez sous un éclair glacé... En une seconde, voilà de la tendresse, voilà du feu!

Est-ce une enfant que vous avez devant vous, une jeune fille innocente? une diablesse?

Elle ne dit rien ; elle vous regarde...

Ah ! Qui aurait refusé de vendre son âme pour cette femme !

Il semblait à Hubert Pâquay que le commissaire l'entretenait de Françoise.

C'était sa beauté, son charme qu'il décrivait, son corps, son allure, son regard énigmatique et changeant.

Il était entré dans cette maison, honteux, tremblant d'entendre les échos du passé.

Mais, Laurent était bon, l'oncle Rasquinnet, tombé en enfance ; Thérèse ne se souvenait de rien : il s'était vite senti aussi rassuré que dans la solitude de l'Ardenne qu'il avait quittée le matin et, entre la vieille au visage effrayant qui s'éteignait silencieusement dans son fauteuil et le vieillard qui s'abrutissait de genièvre en martyrisant des oiseaux traqués par le froid et la faim, il avait suivi, avec une impatience atténuée, la marche lente de l'heure qui le séparait du retour.

Et tout à coup, le lieu, l'entourage se sont transformés, les souvenirs du commissaire ont soufflé sur le foyer de son amour.

Rasquinet s'exaltait de plus en plus :

— A la fin, je ne supportais plus de lui voir exercer un pareil métier.

A songer qu'elle passait dans les bras de toute cette crapule, des colères m'étouffaient; et, lorsque, le matin, on m'en amenait un qu'on venait de cueillir auprès d'elle, je ne parvenais pas à me contenir.

Je l'interrogeais. Je prenais un air de curieux bon enfant, je le faisais parler de Célestine. Mais, malgré moi, le sourire que je simulais pour l'encourager à détailler les mignardises de sa nuit se changeait en une grimace de fureur. Les paroles de l'heureux gredin me rendaient comme jaloux! Je le cognais, je le bourrais de coups de poing, je le jetais dehors pour qu'il ne restât pas en pièces dans mes mains.

Les chenapans! Une si belle fille! Une si belle fille!

Je lui dis un jour tout cela, à Célestine.

J'avais cinquante ans, j'étais libre, encore vert. Je voulus la sauver...

Je n'oublierai jamais l'expression que prit sa figure à ma proposition :

— Ecoute, répondit-elle, je veux bien.

Mais, d'abord, tu vas relâcher le petit blond qu'on a coffré hier. Il est innocent.

C'était un malpropre personnage, convaincu de choses qu'on n'oserait répéter entre honnêtes gens.

Cela m'était bien égal! J'étonnai mes agents, en donnant l'ordre de le mettre en liberté.

Le même jour, elle disparut.

On ne la retrouva jamais, malgré des recherches actives et longtemps continuées.

Depuis ce moment, moi, je m'en suis fichu, de la boutique!

Le commissaire toussa.

Il se versa à l'affilée trois verres qu'il vidait d'une haleine, et resta le regard à terre quelques instants.

Il se ranima soudain :

— Quand une femme te tient, c'est toi le corbeau! Tu pousses le bec dans le cornet et tu montes, tu montes! Puis, d'une fois, crac! te voilà par terre.

Mais elle te prend, elle te verse de l'amour dans le corps; ça t'entre, comme du

genièvre dans le gosier et te rend fou ; et tu remontes, tu remontes, tu irais, tu irais jusqu'au soleil !

Ah ! ouiche ! Le soleil !

Sur ton ventre, dans la crotte !

Et tu recommences plus de fois que l'oiseau, ha ! ha ! ha ! ha ! Mais tu finis toujours comme lui, mon ami, comme lui, que tu vois là, comme cette noire charogne ?

Le commissaire laissa tomber, dans son fauteuil, son corps exténué et soupira, coupé d'un gros hoquet :

— Quand une femme... vous tient...

Au bout d'une minute, il s'endormit profondément et commença à ronfler.

Ses traits, tantôt énergiques, reprirent une puérilité d'un comique pitoyable et ses épais sourcils, ses grosses moustaches n'étaient plus que des flocons de neige tombés sur le visage d'un poupon.

La nuit était descendue.

Thérèse et Rasquinet avaient l'air de deux pauvres marionnettes hors d'usage, abandonnées déjà par ce vieux bateleur, le

Temps, et affalées dans l'ombre, derrière le guignol.

— Il faudra que je m'en aille, dit Hubert ; je me suis attardé.

Laurent insista en vain pour qu'il soupât. Il partit sans éveiller les deux vieillards.

L'obscurité avait aiguisé le froid. Le tonnelier ne s'en aperçut point.

Il coupait à travers les champs, enfonçant jusqu'aux genoux dans la neige ; il marchait vers le soleil de sa vie : Françoise ! Rien en dehors d'elle n'existait plus. Le souvenir des jours de torture avait disparu derrière cette attirante clarté que rien, misère, souffrance, humiliation, absence, n'avait pu obscurcir.

Françoise !

La voix tremblante du vieux commissaire résonnait à son oreille :

— Quand une femme vous tient... !

Ah ! il l'avait reconnue, la petite lueur divine qui s'était rallumée au-dessus de cette lamentable guenille d'homme, de cette « noire charogne »...

L'estomac vide, la tête chaude du peu

d'alcool qu'il avait absorbé, il avançait au milieu d'inexprimables félicités.

C'était bien fini, ses sottises inventions. Il ne piétinerait plus son bonheur. Il vivrait doucement à côté de Françoise, la caressant, la choyant, épiait ses désirs, éloignant d'elle la moindre épine.

Après son existence cruelle, ce mirage d'amour et de perpétuelle abnégation lui causa l'ivresse des mystiques qui s'abîment en Dieu.

Il traversa Bergilers et Lantremange sans voir aucune maison.

Mais, quand il approcha de Blaret et distingua le clocher, son cœur battit avec une telle violence qu'il s'arrêta, craignant de tomber.

XVIII

Le tonnelier arriva à la Porte de Liège sans avoir rencontré personne.

Il était neuf heures. Blaret paraissait endormi : nulle lumière, nul bruit.

Cependant, Hubert prit le chemin délaissé des vieux remparts qui contournait les habitations pour aboutir devant le pont, à l'antique corps de garde au mur arrondi.

Il remonta rapidement vers sa maison.

Sa main tremblante poussa la porte de l'atelier. Elle s'ouvrit. Il se glissa chez lui, comme un voleur.

L'étonnement autant que l'émotion l'immobilisèrent ; dans la clarté indécise qui provenait de la lumière du cabaret, tamisée par un épais rideau, et de la réverbération

de la neige dans la rue, se dessinait une image des calmes années évanouies.

Était-ce l'hallucination qu'un génie bien-faisant suscitait pour fêter son retour ?

Il passa la main sur ses yeux...

Les erminettes, ciseaux, doloires garnissaient les murs... Autour de Pâquay, les têtes massives des billots entaillés arrondissaient leurs gros champignons bruns. A droite, à gauche, d'épaisses colonnes de fûts engerbés s'élevaient contre les murs...

Était-il bien dans sa maison ?

Il entendit, venant du café, des voix mêlées qu'il ne reconnut point.

Il craignit d'être découvert. Tâtonnant des pieds et des mains, il gagna la cour et pénétra dans l'étable à porc.

De là, sur la mousseline tendue devant la vitre éclairée du cabaret, il vit passer, rapide, l'ombre de Françoise.

Françoise !

Son cœur s'élança vers cette image fugace.

Mais, la porte s'entrebaïlla. Une raie de lumière jaune, moirée de mobile fumée se projeta sur la neige en même temps qu'une silhouette étirée.

C'était Couche qui achevait dans un crachat une malpropre plaisanterie.

Couche rentre. Hubert est agité ; tout son corps tremble, il faut qu'il voie, qu'il voie Françoise, qu'il voie ceux qui se trouvent là avec elle !

Il retourne dans l'atelier, se traîne, silencieux et l'échine courbée, jusqu'au petit escalier de bois, le gravit sur les mains et sur les genoux, colle son visage contre le carreau, et son regard s'efforce de passer entre les mailles du rideau...

Devant une table, plus grassouillet, plus tassé, mais les petits yeux toujours pleins de vie, le frissotis des cheveux blonds aux tempes, les lèvres sensuelles plus retroussées, Gilles Dorchain est assis dans le fauteuil de Philippine.

Le brasseur joue aux cartes avec Couche. D'autres hommes suivent la partie, au milieu desquels il a des allures de maître.

De l'autre côté du poêle, on dirait Françoise dans le rayonnement de son adolescence... Kato ! C'est la petite Kato d'Haekendover, qui a grandi.

Elle crochette.

Mauclet, le fils du riche marchand de grain, observe souriant le mouvement des doigts blancs de la jeune fille.

Celle-ci lève les yeux vers lui, de grands yeux sombres et mystérieux.

Mais, Dorchain détourne un peu la tête.

Françoise a saisi le geste ; elle devine le désir du brasseur, s'empresse, lui présente son verre et reste debout pour le reprendre, après que le maître a bu.

Hubert ne comprend pas : l'atelier, Couche, Dorchain, Kato... ?

Les choses et les temps se sont brouillés ; ses idées errent et ne parviennent pas à s'unir. La vie sans doute a ramolli son cerveau, comme elle a vidé ses moelles de leurs énergies, rendu son bras incapable d'une action virile, sa poitrine, d'un cri strident de révolte et de rage. Indignation, colère, souffrance, se résolvent en un misérable écroulement.

Il est vaincu, résigné. Il roule sur la pente de l'abdication totale, au pied de laquelle on tend la main, tête baissée, pour toujours.

Ses jambes meurent, il recule, son pied

glisse. Il tombe, se relève, trébuche; il se blottit dans un coin obscur contre les tonneaux, pauvre animal perdu et craintif.

Cependant, le bruit a été entendu dans le café. La porte s'ouvre. Françoise apparaît, pousse le buste, cherche à percer du regard l'obscurité :

— C'est sans doute le chat...

Pour s'assurer, après avoir refermé la porte derrière elle, elle descend :

— Minou, Minou !

Hubert s'est avancé.

Françoise effrayée, demeure immobile.

Il lui saisit le bras :

— Françoise, Françoise !

Elle le reconnaît :

— Hubert ! vous !

Aussitôt elle reprend son sang-froid :

— Attendez, attendez ! Ils vont partir.

Venez, venez...

Elle le guide doucement vers l'étroit escalier, le pousse devant elle, jusqu'à la chambre étroite où logeait le vieux Pirlot, mort il y a deux ans.

Hubert ne se demande pas où il se trouve. Il voit devant lui Françoise, il la saisit dans ses bras, la serre contre lui.

Il grelotte de froid, ses pieds baignent dans l'eau glacée, il n'a presque rien mangé de toute le journée, mais il sent la main de Françoise qui presse son épaule, ses lèvres qui lui rendent ses baisers.

Il enfonce sa figure dans le cou de sa femme pour étouffer les sanglots de bonheur qui le secouent et, par cette nuit glaciale, dans ce taudis, au dessus d'une étable à porc, il vit sans doute la plus tragique et la plus intense minute d'amour de son existence.

XIX

Les premiers temps après le retour furent pénibles pour Hubert.

Il se contenta de la place restreinte qu'il avait retrouvée ; ses déprimantes épreuves lui avaient d'ailleurs enlevé la force d'en revendiquer une plus large.

Les explications de Françoise l'apitoyèrent et rendirent ses remords plus cuisants.

— Restée seule au milieu de gens hostiles, elle avait appelé Kato auprès d'elle. Sa mère l'avait secourue tant qu'elle l'avait pu, mais, il lui manquait trop de choses. Elle songeait à quitter Blaret, à chercher une place de servante, quand Dorchain lui proposa de lui louer l'atelier, puis, peu après, de reprendre les ouvriers à son compte.

D'abord, elle ne vit pas clairement de quelle façon elle s'en tirerait ; la nécessité vainquit ses hésitations. En cette circonstance, elle avait aussi pensé à lui, à l'avenir ; elle s'était dit qu'il ne pouvait l'avoir oubliée, qu'il se repentirait, reviendrait.

En attendant, le vieux Pirlot lui avait prêté une aide précieuse.

Le brasseur se montrait plein de bonté. C'était un vieillard que la moindre attention touchait. Il payait généreusement. Il lui avait aussi avancé les quinze cents francs dont les héritiers du docteur avaient exigé la restitution.

Sûrement, le maître Dorchain avait été contrarié par leur mariage — il avait besoin d'elle — mais ces choses étaient oubliées ; elles n'avaient pas arraché de son cœur l'amitié qui l'avait lié aux parents du tonnelier et qu'il portait à Hubert lui-même ; il l'avait bien fait voir.

Elle disait tout cela d'un ton triste, sans une parole d'amertume. Ce passé dont Pâquay étouffait le souvenir, dont il rougissait, dont il lui semblait qu'il n'aurait pu parler sans en garder une brûlure aux

lèvres, elle le rappelait d'une manière détachée et miséricordieuse, comme s'il ne se fût pas agi de leur propre cœur et de la tragédie de leur vie.

Chaque fois, Hubert l'écoutait silencieux. Sur son visage émacié se peignaient la honte de sa conduite passée et sa tristesse.

Il aurait pourtant voulu qu'elle lui dît : « Vous avez été injuste envers moi, Hubert ; vous m'avez accusée à tort. »

De nombreuses questions se pressaient sur ses lèvres :

Avait-elle quelquefois pensé à lui ? N'avait-elle point cherché à connaître où il s'était réfugié, à le rejoindre ? Comment avait-elle vécu depuis quatre ans ? Il aurait désiré savoir si...

Alors, il rappelait tout ce qui lui restait d'énergie, il luttait contre son impitoyable ennemie :

Non, non, mille fois non ! Il n'allait point recommencer, il avait causé assez de souffrance à lui-même et aux autres.

— Fallait-il mourir de faim ? demanda un jour, Françoise ;

— Vous avez bien fait Françoise, répon-

dit-il... C'est moi qui ai causé tout le mal. Pardonnez-moi.

Trois mois s'étaient écoulés depuis le retour du tonnelier, quand il apprit la mort de Parrain.

Il refit le voyage de Falmignoul et ne resta là-bas que le temps de conduire le vieil oncle auprès de ses anciens bienfaiteurs et de donner ordre de vendre les biens dont il devenait propriétaire.

Il revint se mettre à son billot, au fond de l'atelier, à l'endroit où s'asseyait autrefois sa mère. Il réhabitua bien vite au travail son bras et son esprit. Il se montra peu.

Au commencement, les gamins et aussi les femmes rasaient les fenêtres et tâchaient d'apercevoir, à la dérobée, Pâquay « qui avait quitté sa femme et était revenu ». Cette curiosité gênante s'usa peu à peu, mais Hubert garda l'attrait inquiétant des individus qui ont enfreint la norme, sur qui les yeux se fixent avec une attention spéciale et cherchent le stigmaté qui les distinguerait des autres hommes.

Plusieurs fois le jour, Dorchain entra à

l'atelier, examinait les tonneaux, donnait des ordres.

Il s'adressait à Hubert du même ton amical qu'aux autres ouvriers. Pâquay, comme ses compagnons, s'accoutuma à l'appeler « maître ».

Le brasseur remontait dans le cabaret ; on l'entendait parler aux femmes qui riaient de ses propos.

Le soir, il revenait s'installer à sa place, dans le fauteuil de Philippine, et retrouvait les mêmes partenaires.

On lui apportait de la bière, dans son verre à initiales dorées.

Françoise n'avait rien abdiqué de son autorité. Décidant de tout sans consulter son mari, elle tenait les comptes, recevait l'argent, payait les hommes, menait la maison avec finesse et le verbe haut.

A cette époque, Hubert dépassait à peine la cinquantaine ; cependant, sa personne se marquait déjà des signes de la décrépitude. Les élans et les angoisses perpétuelles de sa vie passionnée l'avaient réduit autant qu'une tige de lin après le teillage.

Il parlait peu, écoutait, les doigts croisés entre les genoux, à la manière des vieux.

Mais ses yeux ternes, lorsqu'ils se fixaient sur Françoise, s'allumaient soudain d'une flamme révélatrice.

Son amour avait résisté aux épreuves ; les miettes que le caprice ou le hasard lui jetaient suffisaient à l'entretenir. Il se dissimulait en ce corps fané comme une pépite d'or dans une terre grise.

L'entourage conforma inconsciemment son indifférence aux degrés de faiblesse du tonnelier. Pâquay ne compta plus guère.

Il s'attardait dans l'atelier sans lumière. On oubliait de l'appeler pour le souper. Avant d'ouvrir la porte, il tâchait de distinguer qui se trouvait dans le cabaret ; il entraît timidement, passait, sans qu'on fît attention à lui, dans le cabinet et mangeait seul ce qu'on lui avait laissé du repas. Alors, il revenait s'asseoir à l'écart, les coudes sur la table, devant la *Feuille d'annonces* et se levait pour servir une chope à Dorchain ou à Couche.

Vers neuf heures, il disparaissait sans un mot, allait se coucher.

Le dimanche, pendant la mauvaise saison, il besognait tout doucement comme les jours ouvrables. Parfois, il restait plusieurs heures dans la porte de l'atelier, l'épaule au montant, les mains dans les poches, un pâle sourire sur sa figure maigre.

Quand revenait le temps clair, il se promenait du côté de la rivière. Il considérait longuement les peupliers dont les feuilles dures bruissaient et scintillaient dans la lumière. Ses regards portaient au loin, jusqu'au moulin de Hartenge, au-dessus des prés où s'était écoulée son heureuse enfance. Les oiseaux sautillaient et chantaient autour de lui. La vue de ces choses n'accélérait pas les battements de son cœur.

Le Geer l'arrêtait davantage ; l'eau remue, elle parle, elle rit au soleil, s'attriste sous le nuage, elle vit, elle attache.

Il s'asseyait et regardait dans le courant les évolutions des araignées d'eau, les efforts d'un insecte pour gravir une tige et regagner la rive, ou simplement les roseaux verts qui se courbaient mollement et jouaient à sautemouton avec l'onde.

Mais, son plaisir durait peu. Hubert tom-

bait dans des rêvasseries sans objet, voisines du sommeil; un brin d'herbe entre les doigts, sensible à la seule douceur matérielle de se trouver assis, bien tranquille et au frais, il s'oubliait longtemps.

XX

Un jour il eut une surprenante révolte,
Un concours agricole avait eu lieu à
Blaret. Depuis la première heure, le cabaret
avait regorgé de fermiers.

Le soir, certains s'y étaient attardés; la
tête chaude, ils discutaient le mérite des
bêtes et les décisions du jury.

Hubert se sentait fatigué : il avait dû
trinquer quelques fois avec les clients; main-
tenant, il se reposait, laissait aux femmes le
soin de servir les tournées, lorsqu'un homme
entra et dit, d'une voix forte :

— Salut, la compagnie.

Il alla ensuite droit à la patronne et lui
tendit la main :

— Bonsoir, Siska !

Puis, il commença à lui parler en flamand, s'appuyant sur son épaule familièrement.

Ils se regardaient dans les yeux, en souriant comme des gens contents de se revoir.

Le tonnelier reconnut Menheer Oswald d'Attenhoven.

La vieille jalousie tressauta dans son crâne aussi violemment qu'un loir qu'on aurait enfermé engourdi dans une cage, et qu'un jet d'eau bouillante tirerait de sa léthargie.

Il se leva et se mit à marcher dans la salle, entre les buveurs.

Tout à coup, il cria :

— Allons, Messieurs, il est temps de partir; nous allons fermer.

D'où sortait cette voix sonore et autoritaire ?

Un éclat de rire répondit à l'injonction.

Mais, Pâquay avait saisi Menheer Oswald par la manche et voulait l'entraîner vers la porte.

L'autre se dégagea en riant :

— Hé là ! le petit patron ! — et comme Hubert insistait, il l'envoya, d'une bourrade, pirouetter loin de lui.

Le tonnelier ne se retourna pas, fonça dans l'atelier, pour reparaître brandissant un large ciseau.

Plusieurs se précipitèrent à la rue.

Siska s'avança résolument, lui enleva son arme.

Il s'apaisa et se laissa repousser dans la salle basse.

Là, sa femme lui dit avec colère :

— Tu veux encore une fois nous ruiner !
Retourne plutôt d'où tu es revenu !

Le lendemain matin, Hubert descendit dans l'atelier gris encore des dernières ombres de la nuit et s'assit sur son trochet.

Le remords l'avait chassé de sa couche.

Il balaya le cabaret. Les manches retroussées, telle une pauvre femme de journée, il se mit à laver le parquet, plongeant ses bras dans l'eau souillée, pressant les torchons.

Il alluma le poêle, cira les bottines de Françoise et de Kato.

A cinq heures, il descendait la rue, d'un pas dur, la planche à la nuque.

Près de la fontaine, des maçons commençaient leur travail.

Lambert Bolly arrêta le bouloir qu'il promenait mollement dans la crème de chaux, humecta ses doigts de salive et dit gouailleur :

— Le vieux Pâquay va préparer le café de la belle Flamande.

Labou, son compagnon, tenait dans le creux de sa main calleuse quelques groseilles à maquereau qu'il venait de cueillir dans la rosée de son jardin.

Il secoua lentement la tête, en signe de commisération :

— Pâquay...? Pauvre Pâquay, va !

Il montra une groseille entre le pouce et l'index :

— Elle l'a mangé...

Il porta le fruit à la bouche, suçà rapidement le jus, puis rejeta dans la poussière la petite poche vide et repliée :

— ... comme ça, tiens.

XXI

La veille de la Saint-Pierre, les ouvriers cessèrent le travail à quatre heures. Ils se sentaient bien un peu las, mais ils retrouvèrent tout à coup une activité babillarde d'enfants. La pensée de la claire journée qu'ils préparaient répandit de la lumière sur leurs jeunes visages. Au bout de leurs bras, les objets se déplacèrent comme sous le coup d'une baguette de fée.

En un tournemain, les tonneaux furent dressés en colonnades dans la cour, les billots blottis dans les coins, les outils remisés dans la chambre de feu Pirlot et le plancher mobile placé dans l'atelier vide, avec l'estrade pour Léonard, le ménétrier de la Queue-du-Bois.

Pendant ce temps, Siska et Kato, qui

paraissaient une aînée et sa cadette, affairées et joyeuses, le front hérissé de grosses papillotes, les bras lourds de choses appétissantes — pièce de bœuf salé, odorant jambon bouilli tout entier, à la couenne brune largement éclatée, tartes au riz, au fromage, aux prunes, saladiers remplis d'œufs durs — allaient, venaient, se croisaient semblables à d'actives abeilles chargées de miel.

Le tonnelier se trouva sur leur chemin :

— Hubert, lui cria Siska sans s'arrêter, nous ferons bien sans vous. Vous irez à Hartenge chercher mes poulets.

Il passa son sarrot et, le panier à la main, enfila la Visigate, de son pas résigné.

Le lendemain, les heures ramenèrent sans variantes les plaisirs de la dernière fête, de celle d'il y a dix... vingt-cinq ans : la procession dans son émouvante et fraîche rusticité, les détonations des boîtes de Wâthy dans l'enclos de la chapelle, les jeux populaires, les rassemblements rieurs et frétilants de jeunes filles et de jeunes hommes devant la « Friture Liégeoise », le tourniquet de chevaux de bois ou le large parapluie rouge

d'Aubin qui vendait des caramels d'amour ; mais, pareils à la verdure, aux fleurs, aux oiseaux qui reviennent chaque printemps, ces plaisirs conservaient le charme de l'inattendu et apportaient aux âmes simples une ivresse nouvelle.

Au café du tonnelier, les lampes s'allumèrent pour le bal avant les étoiles du ciel.

A cette heure, les vieux couples — l'homme ayant par prudence poussé le bras contre la porte, après le tour de clé — quittaient leurs demeures, pour aller lentement dans la fine obscurité et la tiédeur délicieuse de l'air, saluer, là-bas, à l'orée de la campagne, le petit saint au milieu de son auréole éblouissante de bougies.

Au retour, ils s'arrêtèrent comme ils se l'étaient promis devant les fenêtres ouvertes du bal, bouche bée, le cœur plus ferme et les prunelles reflouries par le spectacle de la jeunesse au plaisir.

Cette fois, ils s'efforcèrent en vain de reconnaître les danseurs et furent fort dépités, car ils étaient curieux des nouvelles d'amour et de prochains mariages ; mais les

couples tournaient tellement serrés qu'on ne distinguait personne dans le remous multicolore.

Les vieux n'en revenaient pas et disaient comme l'autre année :

— Hie hie! on n'a jamais vu un monde pareil!

Et l'on entendait le violon endiablé et la voix nasillarde et entraînante de Léonard :

— En place, quadrille! Choisissez vos dames! En avant deux!

Attablés dans le cabinet, à l'abri du grand mouvement, Dorchain, Rik, Luppe et Couche, après un souper copieux, jouaient aux cartes pour de l'argent, passionnément, en buvant du bourgogne que le brasseur payait avec libéralité.

Hubert, lui, recommençait sans cesse le chemin de la cave au cabaret, montant les boissons que les femmes servaient avec diligence.

Vers deux heures, la tâche devint moins fatigante. On se mouvait avec plus d'aise, beaucoup de couples avaient disparu.

Alors, Kato put abandonner le comptoir

et rejoindre Mauclet qui l'avait patiemment attendue. Ils descendirent dans la salle, mais ne dansèrent qu'une seule fois.

Le bal avait d'ailleurs changé d'allure. Il y restait une vingtaine de forcenés, le col flasque affaissé sur le veston, en compagnie de cinq ou six servantes au corsage bleu ciel ou rose tendre marqué de larges taches de sueur aux aisselles.

Dans l'atmosphère chargée d'une odeur écœurante (pétrole, liqueurs répandues, muscs de foire, tabac, relent des estomacs aigris), abrutis par les cognacs et les anisettes à dix centimes et par toutes les excitations de la nuit, ils criaient de grossières plaisanteries en esquissant des gestes mous.

La pointe du matin mêla sa clarté blafarde à la lumière rougeâtre des lampes et fit jouer, sur les figures creusées de sensualité, de sinistres reflets de plomb.

Léonard de la Queue-du-Bois, dont l'archet fatigué glissait en grinçant sur les cordes, entama plusieurs polkas sans parvenir à les entraîner, et finit par s'assoupir sur son trône.

La danse avait tout donné. Ils voulaient

plus encore. Ils ne pouvaient se résigner à partir et s'accrochaient tristement au manteau fuyant de la joie.

Ils apportèrent les chaises du cabaret, s'installèrent en rond, continuant à boire.

— Allons, Rossai, *La Petite Tonkinoise* !
L'interpellé consentit à chanter.

Après lui, chacun se leva à son tour pour débiter des fadaises sentimentales ou grivoises et les voix solides hurlèrent en chœur les ritournelles, dominées par les notes perçantes et trop soutenues des femmes.

Les chants attirèrent les joueurs de cartes.

Dorchain vint s'asseoir au haut de l'escalier, la face émerillonnée, la loupe de la pommette, gonflée, luisante et couleur de vin, le regard aigu sautillant dans l'orbite comme un linot dans une cage et les lèvres relevées sur les dents restées blanches.

Étagés sur les marches, devant lui, Siska dans une pose abandonnée de faunesse lasse, Rik le boiteux à la face canaille, Couche vert, les yeux morts et la mâchoire tombée, Luppe hilare et bouffi, formaient au « vieux maître » un piédestal de haut goût.

Kato et Mauclet, étroitement serrés l'un

contre l'autre, le bras de l'homme entourant la taille de la jeune fille, se tenaient immobiles sur leurs chaises, les prunelles tendues de convoitise et regardant d'autres choses.

En face d'eux, Hubert, seul, en arrière, réduit à rien, la poitrine sur les genoux croisés, une main soutenant la tête fatiguée, l'autre pendant longue et maigre. Il avait tenté de s'amuser de la gaité des autres, mais les chansons, le spectacle l'attristèrent. La fatigue avec le dégoût crispèrent davantage ses traits hâves; ses yeux que l'effort inutile vers un condescendant sourire rendaient plus pitoyables revirent à travers un rêve vague l'atelier d'autrefois.

Là, dans un coin, ce n'étaient plus Kato et son pâle chevalier, c'était sa mère Philippine, la figure souriante et bonne, avec Duc couché sur le bout de la couverture des pieds. La vieille Gènevire reparut dans la porte, la main serrant son mauvais genou. Les ouvriers maniaient les outils au murmure joyeux du travail et lui-même, Hubert, occupé près de la fenêtre ouverte,

levait la tête pour rendre le salut à l'ami qui passait...

Cependant, Luppe, roulant sa grosse tête d'un mouvement uniforme, psalmodiait en flamand une espèce de sourd *De profundis*. Personne ne comprenait en dehors de Rik, de Siska et de Kato : mais celles-ci poussaient de tels éclats de rire en se déjetant le corps, et la contenance du lourdaud était si comique, que l'assemblée fit chorus aux deux femmes.

Après Luppe, l'efféminé Minsart, le front collé de petites boucles noires, les bras mi-ouverts et les paumes tournées comme pour attendre l'aumône, célébra « les femmes et les roses », en gratifiant sa voisine de langoureux regards d'ivrogne.

Ses compagnons debout, levaient leur verre à sa santé, quand ses yeux tombèrent sur le tonnelier. Il cria, farceur, en tendant le bras vers lui :

— Et le patron, là-bas, qui n'a encore rien dit ! A votre tour, Hubert !

L'idée parut drôle et, de tous les côtés, partirent des invitations ironiques.

— Allons, Hubert, chante-nous une « pasqueie ».

— A votre tour, maître Pâquay!

— Chante, Hubert, ce n'est pas tous les jours Saint-Pierre!

Hubert souriait, croyait à une plaisanterie.

Ils insistèrent :

— Pas de façons, hein, Pâquay! Il faut que chacun chante la sienne.

— Je ne sais pas chanter, moi, mes amis.

Alors, ils exigèrent, répétèrent ensemble en frappant du pied.

— Il faut qu'il chante! Il faut qu'il chante!

— Chante donc, dit Dorchain intervenant; si j'étais jeune, je ne me ferais pas tant prier, va!

Le tonnelier secoua la tête avec un triste sourire.

— Je ne sais pas chanter.

— Si, si! allons!

— Chante un peu : *Il faut aimer*, reprit le brasseur. Tu la chantais si bien.

— *Il faut aimer! Il faut aimer!* cria l'assistance.

Alors Françoise dit, avec un haussement d'épaules :

— Chantez donc, puisqu'on vous le demande.

Dix bras le saisirent, le tirèrent, le hissèrent sur une chaise au milieu du groupe.

Léonard qui avait terminé son somme, oublié dans son coin, s'éveilla et son violon, après quelque hésitation, se souvint de l'air qu'il fallait.

Le tonnelier entonna sa romance d'une voix faible et blanche, à peine entendue, à trous comme le chant d'un accordéon détraqué.

Cependant il fut lui-même étonné : ces mots qu'il n'avait plus prononcés depuis son adolescence revenaient sans effort à sa mémoire et produisaient peu à peu en lui un rajeunissement et une exaltation.

Après quelques moments d'une attention soutenue par une curiosité cruelle, les hommes et les femmes éprouvèrent à l'écouter un plaisir inattendu.

La suite des couplets peignait avec des mots simples le ravissement attendri de la jeune mère devant le berceau de son nourrisson, l'amour filial, l'amour fraternel, l'amitié, et exaltait enfin l'amour farouche et absolu des fiancés.

Tous reprenaient le refrain. Le sourire moqueur avait disparu des visages devenus graves. La dernière fois, la poésie banale se gonfla, s'allongea avec des élancements d'hymne de Pâques :

*Ouvrons nos cœurs à la tendresse,
L'amour ensoleille les jours,
Aimer, c'est la suprême ivresse.
Il faut aimer toujours,
Il faut aimer !*

Le tonnelier s'était redressé et ses yeux avaient retrouvé un éclat perdu depuis longtemps.

— Bravo ! Bravo ! Vive Pâquay !

Ce fut une explosion de cris, d'applaudissements. Minsart et Guillaume, le garçon brasseur, promènèrent Hubert assis sur leurs épaules autour de la salle, tandis que les autres l'acclamaient, se pressaient contre eux, les bras en l'air.

— Vive Pâquay !

L'ovation se prolongeait encore que déjà le héros était redevenu « le vieux Pâquay » retombé dans son coin.

Quelqu'un cria :

— Bis ! Bis !

— Rien que le dernier couplet!

— Bis!

On le reporta de force sur l'estrade, près de Léonard.

Mais, la flamme que la chanson avait allumée s'était éteinte. Dans l'âme refermée et obscure des ivrognes, toutes les mauvaises passions bourdonnaient de nouveau et, la verve furtive du pauvre chanteur étant morte aussi, quand sa voix cassée entonna :

Ouvrons nos cœurs à tendresse...

ils n'aperçurent plus que le côté grotesque de la scène, prirent des attitudes exagérées d'incantation et accompagnèrent en fausset, contrefaisant leurs voix, comme s'ils se fussent sentis honteux du moment d'émotion et qu'ils voulussent eux-mêmes se moquer.

Mauclet s'approcha sournoisement de Pâquay, par derrière, et lui versa dans le cou tout un verre de bière.

Françoise, subitement pâle, bondit vers Mauclet :

— Gamin! sale gamin! Il ne me plaît pas...

Hubert, dans une violente colère, se précipita sur une chaise, la fit tourner menaçante autour de lui.

Il y eut une panique : les femmes jetèrent des cris aussi aigus que ceux des gorets sous la main meurtrière de Couche.

Mais, les hommes se ressaisirent, sautèrent sur Pâquay, le désarmèrent, le bourrèrent de coups de poing.

Françoise parut entrevoir, en un éclair, la passion sans limite qu'elle avait inspirée et dont l'expiation se poursuivait en cette lugubre bacchanale.

Elle courut de l'un à l'autre, pleurant bruyamment, lançant de grossières insultes, déchira les habits, griffa les mains, les joues.

Elle n'arrêta point les brutes. Ils se rejetèrent Pâquay au bout de leurs bras, jouant à la balle avec son corps comme la vie l'avait fait de tous temps avec son cœur.

Enfin, le gros Luppe le lança d'une bourrade par la porte ouverte jusqu'au milieu du chemin, telle une friperie dont on est fatigué.

Au haut de l'escalier, entre Rik et Couche, Dorchain riait aux larmes.

Le tonnelier, étourdi par le choc et meurtri, resta un instant inerte. Il s'appuya sur le coude en gémissant, tourna vers sa maison où se prolongeaient des bruits de dispute dominés par la voix de sa femme, son visage désespéré et, dans cette posture de blessé à mort, vagit :

— Françoise !

Le nom se termina dans un sanglot, pendant que la tête du vaincu retombait sur sa poitrine.

Soudain, un chant s'éleva du côté de la brasserie : une bande joyeuse sans doute, quittant les cabarets où s'était achevée la nuit :

Le « crâmignon » de Defrêcheux célébrait l'inoubliable émoi de la première rencontre d'amour :

Elle aveut l'pai pus blanche qui l'margarite des prés.

Ses ouyes estit pus bleus qui l'câr d'on joû d'osté.

La farandole descendait la rue du Pont ; déjà, elle était proche, les paroles arrivaient distinctes aux oreilles d'Hubert.

Pâquay se releva avec effort et courut vers le Geer, d'un pas saccadé et titubant, rassa le mur rond de la maison de garde et disparut derrière la forge, pendant que la dolente aspiration d'amour mêlait sa fraîcheur à toutes les fraîcheurs parfumées de l'aube :

Ha, ha! Ha, ha! dibez-m', l'avez-v' veyou passer?

Pâquay s'assit contre le vieux saule, au bord du Geer. Ses pieds pendaient au-dessus de la petite crique paisible abritée par les racines nues de l'arbre. Les flots clairs jouaient là, un instant, avant de continuer leur course vers l'infini de l'océan.

Le tonnelier n'avait plus ni force, ni pensée. Un souvenir, comme un grelot ensorcelé, s'agitait seul dans son cerveau vide : Françoise l'avait défendu ! Françoise s'était battue pour lui !

Toutes ses souffrances s'apaisèrent sous cette extrême onction...

L'eau chantait doucement.

Le soleil s'apprêtait à verser à la vie son leurre éternel.

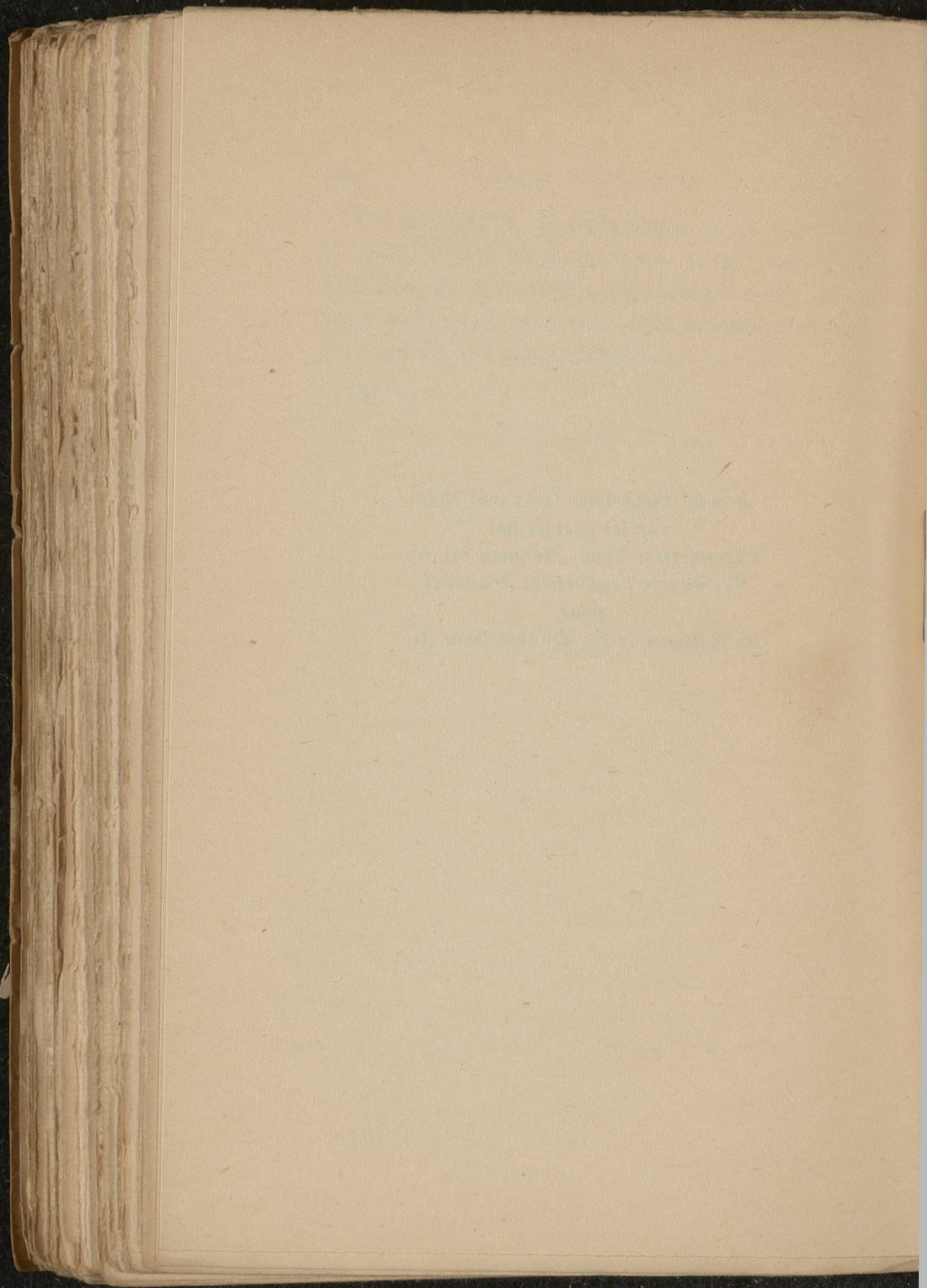
Hubert s'assoupit. Son corps s'inclina bientôt, glissa, fut entraîné dans le courant...

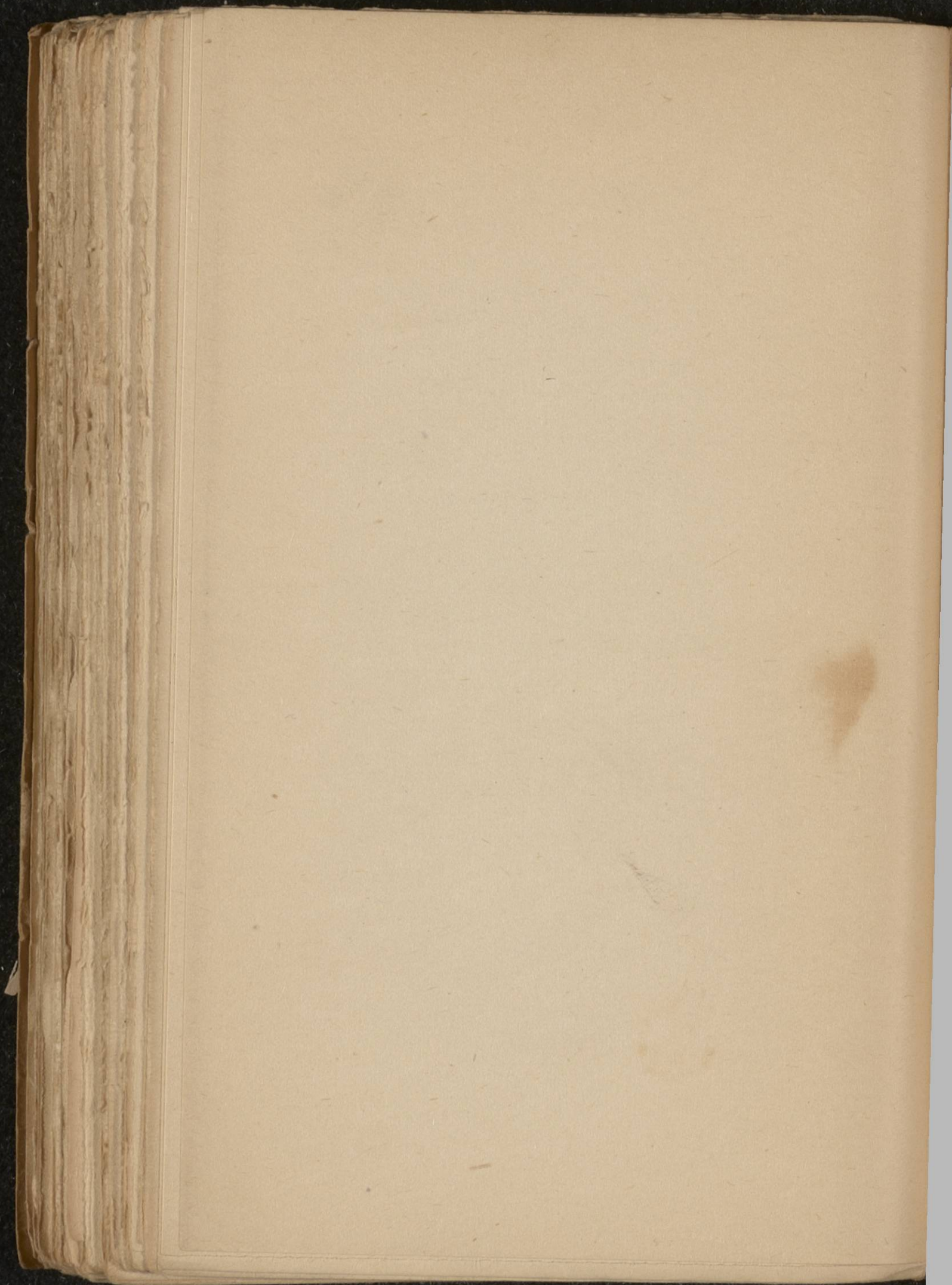
On le repêcha, la bouche pleine de vase ;
il avait mordu dans la terre, et les esprits
familiers de la rivière n'entendirent point le
nom qu'il avait senti remonter à ses lèvres,
du fond de son cœur défaillant.

1917.

FIN

*Achévé d'imprimer le 27 mai 1922
sur les presses de
l'Imprimerie Veuve Monnom (s. a.)
32, Rue de l'Industrie, Bruxelles
pour
les Éditions de La Vie Intellectuelle*





PRIX : 7 FRANCS